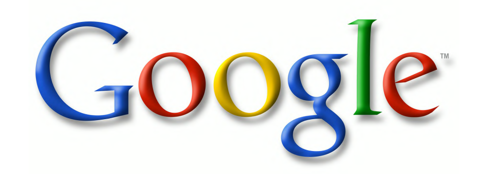
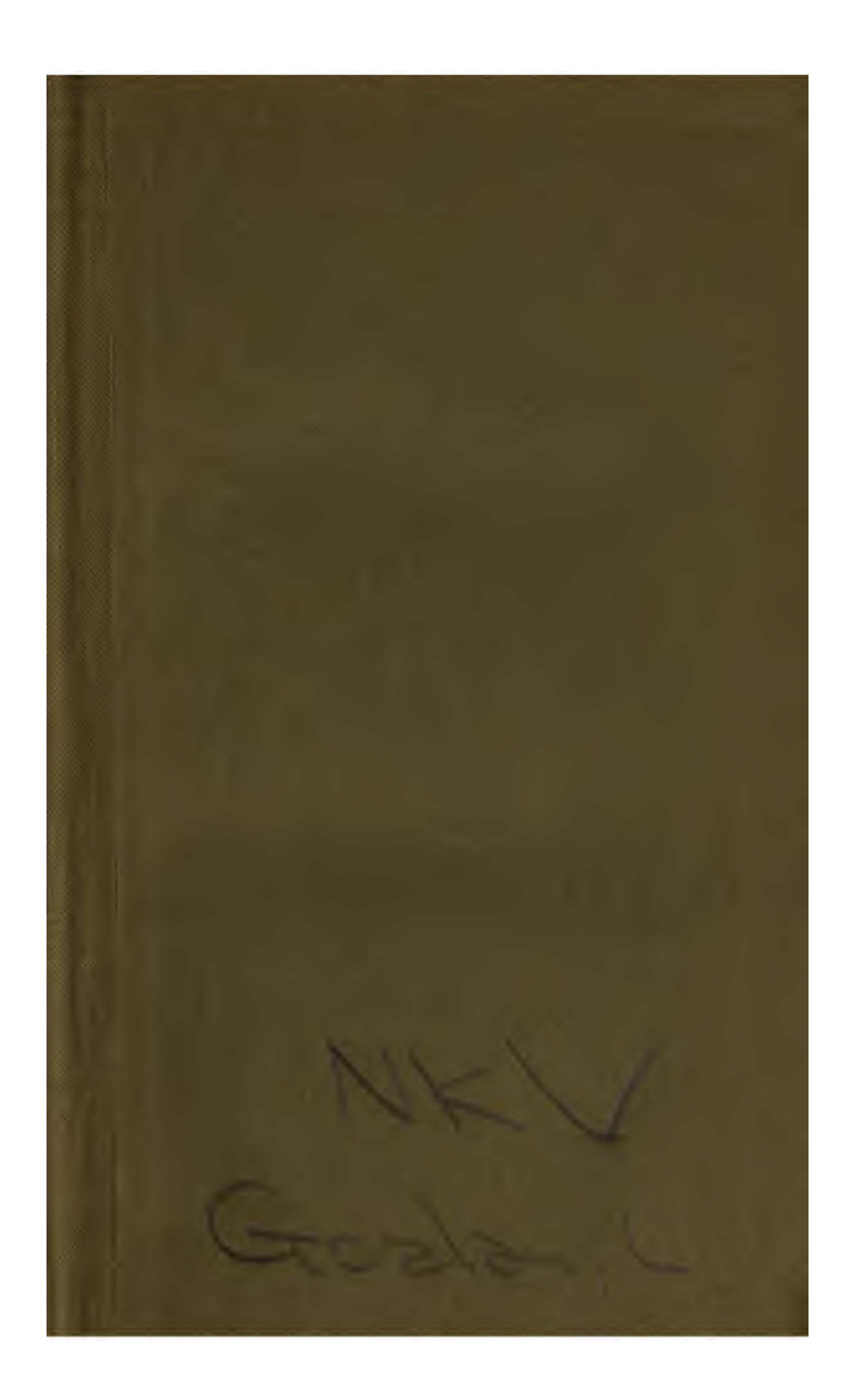



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582598 8




NKV

COLLECTION MICHEL LÉVY

HISTOIRE

DE

CENT TRENTE FEMMES

OUVRAGES

DE

LÉON GOZLAN

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES CHATEAUX DE FRANCE	2 vol.
LE NOTAIRE DE CHANTILLY	1 —
LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN	1 —
LE DRAGON ROUGE	1 —
LE MÉDECIN DU PECQ	1 —
HISTOIRE DE CENT TRENTE FEMMES	1 —
LES NUITS DU PÈRE-LACHAISE	1 —
LA FAMILLE LAMBERT	1 —
LA DERNIÈRE SŒUR GRISE	1 —
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS	1 —
BALZAC	1 —
LE BARIL DE POUDRE D'OR	1 —
LE TAPIS VERT	1 —

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

HISTOIRE

DE

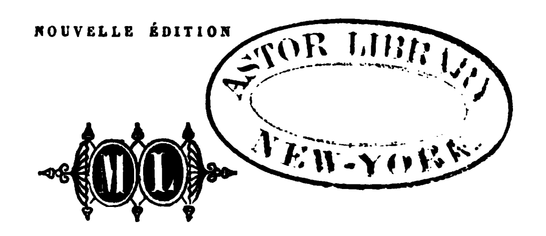
CENT TRENTE FEMMES

— LE NIAGARA —

PAR

LÉON GOZLAN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

HISTOIRE

DE

CENT TRENTE FEMMES

I

Pour peu qu'on ait voyagé sur mer, on n'ignore pas que la moitié de l'équipage d'un navire veille sur le pont, tandis que l'autre moitié dort dans les hamacs. Ces temps d'activité et de repos se divisent en parties égales : pendant quatre heures, travail ; pendant quatre heures, sommeil. Ces divisions s'appellent des quarts, le dernier est nommé la *diane*. Pourquoi a-t-il reçu ce nom païen ? Je l'ignore ; mais c'est celui que les matelots préfèrent. C'est ordinairement pendant ce quart qu'on leur distribue le café ou l'eau-de-vie, et c'est par conséquent celui où ils se livrent avec le plus d'abandon à l'éternel, à l'inépuisable récit de leurs aventures. Il ne faut pas oublier non plus que le jour paraît au

quart de la diane, et que le soleil, en illuminant l'arc infini du ciel, dissipe les engourdissements de l'atmosphère et vient rompre le silence épais de la nuit. Muets jusque-là, les marins deviennent expansifs et se groupent autour de quelque Homère conteur, dont la mémoire, toujours jeune, console par la variété de ses souvenirs de l'éloignement de la patrie.

Le vaisseau marchand que je montais, *la Coquette d'Ajaccio*, et sur lequel j'allais de Toulon à Messine, avait le bonheur de posséder, outre le meilleur des capitaines, l'excellent *Giacomo Perfumo*, un de ces intrépides causeurs qui chassent la nostalgie du cœur malade des jeunes matelots et des pauvres passagers. Que n'avait pas vu maître Gandolphe? que n'avait-il pas fait pendant quarante ans de navigation sur la Méditerranée, l'océan Atlantique, l'océan Pacifique, la mer des Indes, la mer de Chine, la mer Glaciale? Il avait fait la pêche de la morue et de la baleine; il s'était battu en Égypte, en Espagne, dans l'Inde; il avait été prisonnier des Anglais; il avait perdu dans divers combats un œil, plusieurs doigts; mais son plus bel exploit, disait-il, était de s'être fait passer pour muet sur les pontons de Plymouth, afin d'obtenir sa liberté, qu'il n'aurait pas eue. Pendant cinq ans, il s'était con-

damné à ne pas dire une seule parole. Comme maître Gandolphe s'est bien vengé depuis !

Quoique décoré du titre ronflant de maître, il n'était que simple matelot, mais son âge et son expérience lui donnaient droit à cette haute qualification. Du reste, l'eût-on appelé capitaine, il n'eût pas été beaucoup plus fier. Gandolphe ne mettait rien au-dessus du titre de matelot, parce qu'il ne voyait rien au delà de la profession de marin, rien au-dessus de la mer, rien d'aussi beau que l'Océan. La mer était son passé, son présent, son avenir, son amie, sa famille. Elle aura été probablement son tombeau. Qu'il dorme en paix dans son lit d'algues, de sable, de corail, si Neptune l'a appelé à lui : Neptune, le seul dieu qu'il reconnût (1).

Or, une nuit, au quart de la diane, maître Gandolphe avait réuni autour de lui ses fidèles auditeurs ; et, dans une langue si pittoresque, qu'elle échappe à nos procédés ordinaires de style, il se disposait à leur faire son récit d'habitude. J'avoue que je ne prêtais pas toujours à ces causeries toute l'attention qu'elles méri-

(1) Tout récemment, j'ai appris, par un article de journal où il était fait mention de la translation si intéressante des invalides d'Avignon à Paris, qu'un vieux marin du nom de Pierre Gandolphe, de la Ciotat, âgé de 86 ans, était mort depuis quelques mois à l'hôtel des Invalides d'Avignon. Est-ce le même Gandolphe ?

taient. Puis, je me méfie prodigieusement de l'authenticité des souvenirs des gens de mer. Mais ce soir-là, à peine maître Gandolphe avait-il dit quelques mots, que je fus attiré et retenu près de lui. Il avait touché à un grand fait de l'histoire et de la législation contemporaines, que je connaissais déjà par mes lectures.

Il s'y était trouvé mêlé. Il réveillait en moi un bruit dont j'avais gardé l'écho. Maître Gandolphe soulevait dans ma mémoire un intérêt d'esprit et de cœur dont il fut le dernier à se douter. Le témoin venait, à quinze ou dix-huit ans d'intervalle, déposer pour moi dans une cause dont j'avais le dossier entre les mains. Je le laissai donc parler, me réservant de confronter plus tard, ce que j'ai fait à son honneur, son témoignage et celui des livres anglais et français qui m'attendaient tranquillement assis dans ma bibliothèque. Il ne dit pas un mot, ce qui sera prouvé le long de ce récit, qui ne fût l'exacte vérité. Ainsi c'est sur des notes prises au roulis du vaisseau, lignes brisées que je redresse, caractères pâlis que je ravive, ombres auxquelles je vais rendre un corps à l'aide de l'histoire, que je tracerai et fixerai pour quelques heures ces souvenirs de la pleine mer.

Il va manquer à ces tableaux animés le vaisseau qui

les berce et leur donne, pour ainsi dire, une respiration, le ciel qui les entoure d'une bordure d'azur, la mer et les vents qui leur font écho jusqu'à l'infini, les spectateurs naïfs dont l'attention et l'âme ne sont troublées par aucune préoccupation étrangère ; il va leur manquer le vaisseau, avec ses grandes ombres d'une lieue sur les vagues ; le vaisseau, théâtre, spectateur et acteur lui-même quand on raconte entre ses flancs l'histoire d'un autre vaisseau.

Ne pouvant leur rendre ces avantages, je vais du moins laisser à ces récits leur physionomie vivante et familière, la liberté du dialogue, celle dont Gandolphe usait après Socrate, Platon, Lucien, Sénèque et Montaigne, qui lui étaient parfaitement inconnus. Pour être présentée sans façon, la vérité n'en est pas moins la vérité, elle n'en est peut-être que plus la vérité.

Les matelots de *la Coquette d'Ajaccio* disaient :

— Racontez-nous donc votre histoire, maître Gandolphe.

— Vous faites fort bien de l'appeler une histoire, car rien n'est plus vrai.

— Nous savons que vous ne mentez jamais.

— Il me serait difficile de mentir : je n'ai que de la mémoire ; quand elle s'arrête, je m'arrête, absolument

comme le bâtiment quand le vent est mort. Bonsoir !

— Est-ce un naufrage ?

— Et un fameux encore ! tenez ! c'est mieux que ça... Passez-moi le tabac, j'ai soif de fumer.

— Je vais vous avoir du feu, maître Gandolphe : partez !

— C'était en 1815, le 13 février (1), comme je vous le dis.

— Bon ! il devait faire froid.

— Pas du tout ; nous étions presque sous la ligne nous revenions de Chandernagor et nous allions à Brest.

— Diable ! non, il ne devait pas faire froid. On dit que, lorsqu'on est sous la ligne, il n'y a qu'à tenir un œuf dans la main, pendant une minute, et il est cuit.

— La main aussi.

— Mousse, silence ! Allez, maître Gandolphe, allez !

— Or, il ventait la peau du diable cette nuit-là ; la barbe nous fumait. Nous étions menacés d'un grain.

(1) Cette date est parfaitement exacte. — Voir l'ouvrage de Bigge, intitulé : « Report of the commissionnary of inquiry in to the state of the colony of New-South-Wales. » *Rapport du commissaire d'enquête sur l'état de la Nouvelle-Galles du Sud.* On trouve dans cet ouvrage, ou plutôt dans ce rapport, les principaux détails du grand procès criminel qui se rattache à l'histoire racontée par le naïf matelot.

Comme nous étions dans des parages où les vaisseaux qui vont aux Indes et ceux qui en reviennent se croisent souvent, et que ces rencontres sont dangereuses au milieu de la nuit, on m'avait placé en vigie sur le beaupré, afin de signaler les bâtiments qui courraient sur nous. Jolie position ! on eût aussi bien fait de me reléguer à fond de cale, car il faisait noir comme du goudron. *La Belle Arsène,* c'était le nom de notre brick, semblait naviguer sur une mer de café.

Avec cela, il pleuvait une bénédiction, la mer était gonflée comme une grenouille ; mon caban pesait cinq cents livres; mes bottes me faisaient tenir roide sur le beaupré, comme un cavalier de plomb. Je ruisselais. Vous dire si je tenais les yeux ouverts, c'est chose bien inutile : on ne dort pas quand on est à pareille noce ; mais c'était bien peine perdue.

Écoutez ! sur le coup de minuit (1), à l'heure du quart, sans savoir d'où venait la poussée que je ressen-

(1) Ici, maître Gandolphe commet une légère erreur. Le lieutenant Thompson affirme, dans sa déposition devant la cour de Sidney, que la rencontre des deux navires eut lieu entre dix et onze heures : *between ten and eleven.* Le témoignage d'un officier de marine, en pareil cas, est infiniment préférable à celui d'un matelot de marine marchande, qui ne sait jamais l'heure qu'à peu près.

tis dans le dos, je fus lancé comme un palet à quinze ou vingt pieds devant moi, sur le beaupré, qui, après s'être enfoncé dans l'eau et m'avoir entraîné, au point que je bus un tonneau d'eau salée, se releva et me rejeta, les quatre fers en l'air, sur le pont. Je tombai au milieu de toutes sortes de choses qui tombaient : mâts, cordages, vergues, barriques, hommes, nous nous mîmes tous à culbuter et à rouler ainsi de l'avant à l'arrière, avec des cris, des hélas, des pleurs et des jurons à fendre le ciel. Ça ne dura pas longtemps (*which did not last more than two or three seconds*) : l'accident ne prit pas plus de deux ou trois secondes, — déposition du lieutenant Thompson ; — mais, si peu de temps que cela dura, je devinai la cause de cette agréable surprise. Au lieu d'être accostés par devant, comme nous le craignions, nous venions d'être abordés par derrière, et de la belle façon que je vous dis. En deux minutes, *la Belle Arsène*, qui avait été construite à Brest, qui sortait pour la première fois du port depuis la paix, un brick joli et fier comme une demoiselle, qui filait ses dix nœuds sans se mouiller la cheville, eut les reins fracassés, râla deux ou trois fois que c'était à faire pitié, et piqua une tête dans la grande tasse, où nous irons tous boire, qui plus tôt, qui plus tard, s'il plaît à Dieu, au

grand saint Elme et à tous nos saints patrons du paradis. Passez-moi du tabac.

— Est-ce que votre histoire est déjà finie ? demanda le mousse.

— Imbécile, comment veux-tu qu'elle soit finie, puisque maître Gandolphe est là ! Elle serait finie si...

— Silence ! dit le maître d'équipage. La parole est à maître Gandolphe. Nous ouvrons des oreilles comme des sabords, maître Gandolphe : continuez.

— Maître Honorat a raison, mon histoire n'est pas finie, et pourtant le mousse n'a pas tort.

— Il a tort, il n'a pas tort, expliquez-vous.

— C'est tout expliqué : il y a un trou dans mon histoire ; et comme je ne veux pas mentir, je ne sais que fourrer dans ce trou pour vous faire comprendre ce que je n'ai jamais compris moi-même.

— Quoi donc, maître Gandolphe ?

— J'ai eu beau me prendre la tête à deux mains, tordre comme une corde mes souvenirs, presser ma mémoire à en devenir fou, je n'ai jamais pu m'expliquer comment, après une catastrophe où tout avait péri, bêtes et gens, bois et fer, toiles et cordages, sans qu'il ait flotté seulement sur l'eau une éponge, je me suis trouvé, moi seul, moi unique, rien que moi sur vingt-

cinq hommes d'équipage et trente-trois passagers, sur le vaisseau qui nous avait si bien coudoyés en passant.

— Cela arrive pourtant quelquefois, maître Gandolphe.

— Faut bien le croire, puisque me voici.

— Et qu'est-ce que c'était que ce vaisseau ?

— Un anglais.

— C'est fait pour vous, maître Gandolphe.

— Oui, un anglais, une espèce de grosse gabare (1). Mais nous causerons de ça plus tard ; pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que, lorsque je rouvris les yeux et que je me secouais les oreilles, — et tout ça, façon de parler entre nous, mes bons camarades, car je ne pouvais rien secouer du tout, tant j'étais aplati, moulu, abîmé dans un étourdissement qui m'a duré plus de trois jours, — je crus être chez le vieux Neptune, ce patron des naufragés. J'avais des tas de voiles et de toiles goudronnées sur les bras, sur les jambes, sur la poitrine, bref, sur tout le corps, et j'entendais marcher

(1) Store-ship. — Un vaisseau-magasin. — Celui-ci contenait, dit Thompson : *instruments of husbandry, clothings for the troops and convicts, and other necessaries* : meubles de ménage, instruments d'agriculture, habillements pour les troupes et les condamnés, et autres objets d'utilité.

sur ma tête. Un moment je me figurai que j'étais parmi les poissons, dans le ventre d'une baleine. Peu à peu le bon sens me revint, je crus voir le jour à travers le fouillis sous lequel j'étais enterré : quelques minutes après, je ne doutai plus que j'étais encore vivant et sur un vaisseau.

— Et vous n'aviez rien de cassé ?

— Ma pipe.

— Mais, vous étiez prisonnier des Anglais ?

— Ah ! mousse, où as-tu appris l'histoire ? En 1815, nous étions les meilleurs amis du monde, nous et les Anglais ; ils ne nous avaient rien fait, nous ne leur avions rien fait, nous nous mangions dans la main. C'était la paix. Vive la paix ! ah ! la paix avec les Anglais ! Est-ce qu'on fait jamais la paix avec les Anglais ?

Les dernières dents de maître Gandolphe grincèrent.

— Voyons, maître Gandolphe, il ne s'agit pas des Anglais pour le moment.

— Il s'agit toujours des Anglais. On voit bien que vous êtes jeunes. Ah ! si vous étiez vos pères ! Figurez-vous... non, vous ne pouvez pas vous figurer. Ils sont roux, ils ont les dents blanches, les ongles longs, ils ne parlent pas comme nous... ils appellent le pain *bread*

et ils n'en mangent pas ; et alors, pourquoi ont-ils du pain ? Tout ça c'est pour nous vexer, rien que pour nous vexer.

— Pourtant, maître Gandolphe, sans les Anglais vous périssiez.

— J'aurais mieux aimé périr que d'être sauvé par les Anglais. Je ne dis plus rien.

Gandolphe boutonna sèchement son caban, enfonça son bonnet jusqu'aux oreilles ; il devint du marbre. Il ne fut plus qu'à sa rage contre les Anglais.

— Allez-vous nous laisser longtemps en panne comme ça, maître Gandolphe ? Nous ne sommes pas des Anglais, nous autres ; voyons...

— Je ne dis plus rien, répéta Gandolphe en mâchant le tuyau de sa pipe qu'il pulvérisait.

— Nous ne les aimons pas plus que vous.

— Vous avez pris leur défense.

— Allons donc !

— Père Gandolphe, vous qui ne mentez jamais, vous vous servez là d'un motif... dites plutôt que vous n'avez plus rien à nous dire.

— Je n'ai plus rien à vous dire !

— Dites que vous avez perdu tout à fait la mémoire...

— J'ai perdu la mémoire ! moi qui n'ai oublié ni le nom d'un seul de ces gredins-là, ni une seule de leurs paroles, car j'ai le malheur de savoir l'anglais ; j'ai payé assez cher pour l'apprendre : cinq années de ponton ! quel professeur ! Vous allez voir si j'ai perdu la mémoire.

Le piége tendu à l'amour-propre de maître Gandolphe avait réussi ; il reprit ainsi en allumant une autre pipe :

— De dessous mes décombres, j'entendis une voix qui disait tout bas :

— Est-ce toi, Ascott ?

Une autre voix répondit avec la même précaution :

— C'est moi, Carter.

— As-tu vu nos hommes, Ascott ?

— Oui.

— Combien en as-tu vu ?

— Autant que tu m'as dit : tous ceux que tu m'as désignés.

— Douze ?

— Oui, douze, les meilleurs : Herman, Green, Har-

rrisson, Murray, Hanson, Horsley, Lindsay, Rickards, Samuel, Chapman, Grenfel, Taylor (1).

— Ce sont, en effet, les meilleurs, les plus solides, les plus braves du *Niagara*. Cœurs d'acier, bras de fer; vrais Anglais. Mais les autres?

— Les autres suivront l'exemple de leurs chefs. Es-tu satisfait?

— Ascott!

— Plaît-il?

— Est-ce que le lieutenant Thompson ne nous observe pas en ce moment?

— Non, il a bien les yeux tournés de ce côté-ci, mais

(1)

NAMES (*noms*).	OFFENSES (*délits*).	VERDICT.	ARRÊT.
John Herman,	murder (*meurtrier*),	guilty (*coupable*),	death executed (*exécuté*).
Green,	Id.	Id.	Id.
Harrisson,	Id.	Id.	life (*prisonnier pour la vie*).
Murray,	Id.	Id.	death executed.
Hanson,	Id.	Id.	discharded (*acquitté*).
Horsley,	Id.	Id.	death (*à mort*).
Lindsay,	Id.	Id.	Id.
Rickards,	Id.	Id.	Id.
Samuel,	Id.	Id.	Id.
Chapman,	Id.	Id.	confined in the gaol (*cachot*).
Grenfel,	Id.	Id.	death (*à mort*).
Taylor,	Id.	Id.	Id.

Ce tableau est extrait de l'ouvrage de Wentworth, intitulé : *A statistical historical and political description of the colony of New-South Wales and its dependent settlemens n van Diemen's land.*

c'est pour s'assurer que la rencontre que nous avons faite de cette coquille de noix n'a pas écorché le nez du *Niagara*. Il travaille à son rapport. Le lieutenant Thompson fait toujours des rapports.

— Continue le tien, Ascott. Comment as-tu présenté la chose aux douze chefs que tu viens de me nommer?

— Nettement; j'ai joué ma tête avec eux.

— C'est toujours comme ça qu'il faut jouer pour gagner. Va!

— Je leur ai dit : Voici de quoi il s'agit...

— Passe, je sais l'affaire.

— D'abord on s'emparera du capitaine du *Niagara*, sir Forster.

— Très-bien, Ascott! marche, marche, nous sommes sur du feu.

— On s'emparera du second et du lieutenant.

— Et les officiers?

— Quant aux officiers, on verra.

— C'est toujours ton idée, Ascott; tu crois que les officiers passeront avec nous?

— Oui, les plus jeunes. Songe à ce que tu leur proposeras. Quelle fête! quelle noce!

— N'y compte pas trop, Ascott; prends tes mesures en conséquence. Continue, grand diable!

— Je leur ai dit qu'une fois les maîtres du *Niagara*, ils ne feraient aucun mal ni au capitaine Forster, ni à aucun des officiers de l'état-major. Ceux-ci seraient tout simplement désarmés et gardés à vue : voilà tout.

— Ont-ils accepté cette condition ?

— Tous. Je leur ai dit encore, qu'il ne serait commis à bord aucun pillage, aucun vol, de quelque nature qu'il fût ; ils ont pareillement accepté.

— Vrai Dieu ! ce sont de petits anges que ces hommes-là, Ascott. Et le chapitre des boissons, tu n'en parles pas ?

— Il a été plus difficile à traiter, ton satané chapitre.

— Je m'y attendais ; mais file du câble, Ascott, file. Parle.

— Ils voulaient tous, après la capture du *Niagara*, disposer comme ils l'entendraient des cent cinquante barriques de rhum qui sont à bord. J'ai dit non, fermement non. Carter, ai-je ajouté, aura la garde des cent cinquante barriques de rhum ; il n'en sera pas bu une seule goutte sans son ordre.

— Bien parlé !

— Il y a eu des résistances, de fortes résistances, Carter.

— Et ont-ils accepté enfin ?

— A peu près. Ils exigent la triple ration.

— Triple ration ! c'est énorme. Diable !

— Cela ou rien, m'ont-ils répondu.

— Triple ration !

— Je ne pouvais plus reculer, ils avaient notre secret.

— Silence, Ascott ! le lieutenant Thompson vient vers nous.

— Oui... il mâche quelque rapport.

— Il va nous parler.

— Écoutons.

Et en effet, dit maître Gandolphe, le lieutenant du *Niagara* leur demanda :

— Avez-vous remarqué quelque dégât à la proue du vaisseau, Ascott ?

— Non, lieutenant, non.

— Et vous, Carter ?

— Ni moi non plus, lieutenant.

— Le beaupré n'a pas souffert ?

— Du tout.

— Et l'éperon ?

— Il est parfaitement sain.

— Avez-vous recueilli quelques débris du vaisseau que nous avons si malheureusement coulé?

— Aucun, lieutenant. Il est mort tout entier.

— Très-bien! Veillez aux manœuvres; je vais faire mon rapport.

— Tu disais donc, Ascott, qu'ils exigent trois rations de rhum par jour?

— Oui.

— Ils sont modestes, les gredins.

— Ils veulent aussi le partage immédiat de tout le tabac qui est à bord du *Niagara*.

— Tout le tabac! ah çà! mais ces coquins-là oublient donc que si nous réussissons ils entrent en partage d'une marchandise cent fois plus précieuse que le rhum, le tabac et l'argent? Quand nous leur proposons d'en avoir la libre possession avec nous, ces gentilshommes font les difficiles, ils discutent, ils font la petite bouche... mais ils mériteraient!...

Carter frappa du pied sur le pont, et rien qu'à ce coup sec et énergique je devinai quel homme ce pouvait être. Le son me dit la cloche. Tout ce qui se trouvait autour de lui en fut ébranlé, comme un cabaret de porcelaine sur un guéridon.

— Ne te fâche pas, Carter; c'est fini. Une fois l'af-

faire faite, ils consentent à te remettre le commandement du *Niagara*, que tu conduiras où diable tu voudras, pourvu que ce ne soit ni aux Indes, ni en Angleterre, où ils seraient infailliblement pendus.

— C'est mon affaire. Nous retournerons à Madagascar. La reine de l'île est en guerre avec l'Angleterre; elle sera fort contente de nous avoir à son service, d'avoir en nous des matelots, des charpentiers, des pilotes, etc. On ne refuse pas un pareil cadeau.

— Je leur ai dit, poursuivit Ascott, que l'exécution aurait lieu au dernier coup de minuit, la nuit prochaine. Deux heures avant minuit la distribution des armes leur serait faite dans les cadres, et eux, à leur tour, la feraient aux autres matelots. Maintenant, Carter, voyons, qu'as-tu fait de ton côté pour la cause ?

— Exactement tout ce que tu as fait, Ascott; seulement, j'ai mis dans notre projet trente-six matelots au lieu de douze, ce qui, en tout, nous donne plus de la moitié des hommes dont nous avons rigoureusement besoin. Je n'avais promis que double ration de rhum; mais puisque tu es allé jusqu'à trois, ils auront trois rations. Je ne dois rien te cacher, Ascott, tout allait au gré de mes désirs; point d'hésitation, point de refus. La seule difficulté, une terrible difficulté, est venue à cause de toi : tout

a été sur le point d'échouer à cause de cette difficulté.

— Qu'est-ce donc, Carter ?

— Quand j'ai eu fini de parler, de dire à tous mes camarades ce que nous attendions d'eux et ce qu'ils auraient de nous, le mulâtre Samuel est sorti des rangs et m'a dit : Moi, je veux, pour être des vôtres, que personne ne me dispute Proserpine !

— Ah ! il veut Proserpine, dit Ascott, il veut Proserpine !

Et Ascott frappa sur le pont avec encore plus de vigueur, si c'est possible, que Carter ; le coup faillit m'atteindre à l'épaule. Il me l'aurait brisée comme un œuf s'il m'eût touché. Il y eut un grand moment de silence après l'explosion d'Ascott, qui répéta pour la dixième fois : Ah ! Samuel veut Proserpine ! Et il ajouta entre ses dents, de peur d'être entendu de ceux qui allaient et venaient autour de lui, car le jour grandissait de plus en plus : Ni lui, ni cent, ni mille, ni cent mille comme lui ne passeront seulement la main sur les cheveux de Proserpine. Je n'entre dans le complot que pour l'avoir, et on me la disputerait ! Mort et malheur à celui qui osera me la disputer, même en pensée ! je lui ouvrirai la poitrine avec ce couteau, et je lui mangerai le cœur comme on mange une orange. — Un vil, un af-

freux mulâtre poserait sa patte de singe sur ses épaules blanches! Qu'il y vienne! qu'il y vienne donc! Il a six pieds, eh bien! je lui enlèverai la joue dans une seule morsure. Tu sais comment je mords, Carter! ma bouche vaut tes mains. Le nègre Samuel! oh! le nègre Samuel! j'ai faim de ce nègre. Non! non! ce n'est pas possible! Et tu ne lui as pas craché au visage quand il t'a fait une pareille proposition? et tu n'as pas essuyé la souillure avec ton pied? qu'as-tu fait enfin? Ne ris donc pas, Carter! réponds!

— J'ai accordé ce qu'il demandait.

— Tu as accordé?.... tu lui as promis Proserpine?

— Oui!

— Non!

— Oui, te dis-je. Samuel avec nous, nous donne vingt hommes; Samuel contre nous, nous enlève presque tout l'équipage. Il fallait choisir. Donc, j'ai accepté.

— Au fait, tu as bien agi, reprit Ascott avec une résolution si calme, que je me peignis sans peine et sans avoir besoin de la voir la formidable impassibilité de son visage. Tu as bien fait. Une heure après le succès de notre affaire, le mulâtre Samuel sera jeté par-dessus bord.

— Je t'aiderai, Ascott.

— Merci, j'y compte, Carter

— Nous avons tout dit, n'est-ce pas? reprit Carter. Séparons-nous maintenant.

— Pas encore, Carter.

— Tu as encore quelque chose à me dire?

— Oui.

— Quoi donc, Ascott?

— Écoute.

— Tu souris, Ascott?

— J'aime Proserpine, reprit Ascott, comme tu aimes Caroline Prior.

— Oui, eh bien?

— Eh bien, l'Irlandais Preston, comme le mulâtre Samuel, ne veut entrer dans le complot qu'autant que nous lui assurerons l'entière et absolue possession de la jolie Caroline Prior.

— Caroline Prior!

Au mouvement élastique du pont qui s'éleva et s'abaissa comme le dos d'une baleine blessée, je sentis que Carter avait bondi et était retombé trois ou quatre pas plus loin. Il redit avec rage: — Caroline Prior! mais il ne sait pas que j'aimerais autant qu'on m'arrachât toutes les dents avec des tenailles rougies au feu que de voir quelqu'un effleurer seulement le bas de la robe

de Caroline Prior ! mais je passerai sur lui comme nous avons passé cette nuit sur ce navire dont nous ne savons pas même le nom ; il ne restera pas même de lui le tourbillon, l'écume que ce navire a laissés en sombrant corps et biens au milieu de la nuit, au milieu de l'abîme. Il ne sait pas ce que pèse ce bras quand il s'abaisse : qu'il ne le sache jamais !

— Assez ! Carter, assez ! dit Ascott en prenant les deux poignets gonflés de veines de Carter : assez ! ce jeune homme a de l'influence sur l'équipage. Il est insolent, c'est vrai ; mais il a quelque bravoure. Nous avons besoin de lui : attends du moins que nous ayons réussi, alors...

— Alors nous réglerons nos comptes.

— Soit, Carter ; mais jusque-là étouffe ta colère ; rentre-la dans le fourreau et mets la main sur la poignée. Meurs, mais tais-toi.

— Je me tais.

— Je t'aiderai aussi, Carter. Compte sur moi pour te débarrasser de l'Irlandais Preston, comme je compte sur toi pour me débarrasser du mulâtre.

Les deux mains de fer des deux matelots se rencontrèrent.

— Cette fois, tout est dit, n'est-ce pas, Ascott ?

— Tout, répondit Ascott, qui dit à son tour : Cette nuit !

Il ajouta : Le coup de main accompli, le capitaine Forster, le second, sir Grant, le lieutenant Thompson et tous les officiers seront mis aux fers, gardés à vue, le pistolet sur le cœur.

— Maîtres du *Niagara*, nous descendrons aussitôt par la grande écoutille, dit Carter.

— Et nous remonterons par celle-ci, ajouta Ascott, avec nos cent trente... mais silence ! j'ai entendu du bruit sous le vent... ce n'est rien... oui, nous remonterons par cette écoutille, vainqueurs, triomphants, portant dans nos bras... Dire que dans quelques heures c'est par là que nous repasserons...

Et dans son enthousiasme expressif, saisissant par un bout la grosse toile goudronnée qui masquait la grande écoutille du gaillard d'avant, et qui me cachait aussi, il la renversa brusquement sur elle-même... j'étais découvert ! j'étais perdu !

— Un homme ! dit Ascott : — Fais-en un cadavre, riposta Carter. Tue-le !

Ascott se jeta sur moi comme une hyène et me prit le cou ; j'allais mourir. Je n'eus que le temps de crier : Français !

— Arrête ! lui dit Carter. S'il nous a entendus, il peut n'avoir rien compris.

— Sais-tu l'anglais ? me demanda Ascott, dont le souffle me glaça le visage, dont les yeux pleins de sang étaient sur mes yeux, dont les mains arrondies et crispées s'éloignèrent un peu de mon cou afin de laisser sortir une réponse de mon gosier.

Je ne répondis pas.

— Tu vois, dit Carter, il n'entend pas l'anglais. C'est un des naufragés de cette nuit....

— Que faites-vous donc là ? cria le lieutenant Thompson aux deux matelots.... on va dire la prière.

— Lieutenant, répondit tranquillement Carter, nous donnons des soins à un pauvre matelot français, à demi-mort, tombé cette nuit comme un goëland sur le pont du *Niagara*.

— Un Français ! un naufragé ! emmenez-le. Ceci va admirablement compléter mon rapport, dit le lieutenant. Emmenez, emmenez donc !

— Nous ne pouvons que vous l'apporter, lieutenant.
Et Ascott et Carter, me prenant l'un par les pieds, l'autre par la tête, me portèrent, du gaillard d'avant au

gaillard d'arrière, au lieutenant du *Niagara*, afin qu'il pût compléter son rapport (1).

(1) Le lieutenant Thompson fut, plus tard, comme on le verra plus loin, d'un grand secours dans le procès du *Niagara* devant la cour de l'amirauté de Sidney. Son esprit d'ordre et sa rectitude de jugement abrégèrent considérablement le parcours d'une affaire si grave et si compliquée.

II.

— Voilà une fière histoire, maître Gandolphe.

— Vous n'êtes pas au bout, mes enfants; vous n'êtes pas au bout.

Le pilotin se frotta les mains avec joie; le mousse s'accrocha comme un singe aux basses enfléchures, pour être aux premières loges, selon son expression. Malgré leur impassibilité orientale, les matelots paraissaient impatients de voir maître Gandolphe reprendre le fil de son récit.

Il continua ainsi :

— Depuis plus de quarante ans que je me promène en long et en large sur le grand pré, j'ai vu bien des tremblements sur les vaisseaux où j'ai servi, mais jamais... N'anticipons pas.

— Maître Gandolphe, voulez-vous ma pipe?

— Maître Gandolphe, voulez-vous du tabac?

— Maître Gandolphe, ne vous dérangez pas ; quand vous voudrez du feu...

— Maître Gandolphe, si un petit verre vous était agréable...

Il n'est sorte de politesses qu'on ne fît au vieux marin pour l'engager à ne pas négliger une seule syllabe de sa narration.

— Vous dire, poursuivit-il, que j'avais une idée bien nette de ce qui m'était arrivé en si peu de temps, ce serait vous tromper ; et je ne fume pas de ce tabac. On ne passe pas d'un brick qui revient des Indes sur un trois-mâts qui s'y rend ; on n'est pas lancé comme un bouchon de liége du milieu d'un équipage français au milieu d'un équipage anglais ; on ne reste pas huit heures aplati, étouffé sous une montagne de toiles, de vergues et de cordages ; on n'entend pas ce que j'avais entendu, on n'est pas à demi étranglé, sans qu'il vous en reste quelque chose. Il m'était resté un hébètement dans les idées et un étourdissement dans le cerveau comme si j'avais bu un bidon entier d'eau-de-vie. Pourtant je n'avais pas perdu toute présence d'esprit : je me disais toujours : N'oublie pas, Gandolphe, que tu ne sais pas l'anglais, ou tu es étranglé. Bien m'en prit ; car après qu'on m'eut fait avaler je ne sais combien de tasses de

bouillon et beaucoup de verres de rhum, vu que ces brigands d'Anglais sont pleins d'humanité en mer, à l'endroit des naufragés, faut le dire à leur éloge et pas du tout à celui des Américains, les plus ladres de tous les océans, le lieutenant Thompson, en présence du capitaine Forster et de huit ou dix officiers, me tanna d'une foule de questions comme si j'avais été au catéchisme. Tout cela, bien entendu, en français : « Où alliez-vous ? — A Brest, mon lieutenant. — D'où veniez-vous ? — De Chandernagor, mon lieutenant. — Comment se nommait votre vaisseau ? — J'essuyai mes yeux avant de répondre : *la Belle-Arsène*. — De quoi étiez-vous chargés ? — Nous revenions sur lest, mon lieutenant. — Combien étiez-vous d'hommes à bord ? — Dix-sept, mon lieutenant. — Comment vous nommez-vous ? — Jean-de-Dieu Gandolphe, comme mon père, mon lieutenant. — Avez-vous reçu quelque blessure en étant précipité sur ce vaisseau ? — Aucune, mon lieutenant. — Où souffrez-vous, maître Gandolphe ? — J'ai faim, mon lieutenant. » Cette réponse mit fin au satané interrogatoire de ce brave lieutenant Thompson, qui fit signe à un jeune officier de me faire servir à déjeuner. Puis, il m'adressa encore ces dernières questions : « Savez-vous où nous allons ? — Non, mon

lieutenant. — Nous allons à la *Nouvelle-Hollande.* — Ça m'est bien égal, mon lieutenant. — Avez-vous une autre profession, outre celle de marin? — Je suis charpentier. — Voulez-vous faire partie de notre équipage? — Je veux tout ce qui ne sera pas contre la France. — Vous êtes un brave homme, me dit une autre voix. Je me retourne : c'était le capitaine Forster, le commandant du *Niagara.* — Oui, vous êtes un brave homme, répéta-t-il ; qu'on ait soin de lui, » dit-il au second, master Grant...

Si le bon Dieu descendait un jour sur la terre, il ne prendrait pas une meilleure, une plus respectable figure que celle du capitaine Forster ; et si le diable accompagnait le bon Dieu dans la traversée, il n'en endosserait pas une plus repoussante que celle du second.

Le capitaine Forster avait les cheveux gris, fins et légers autour du front, de petites touffes qui semblaient lui dire quand il marchait : bonjour capitaine ! bonjour !

L'autre, master Grant, les avait roux et taillés en brosse au beau milieu de la tête. Grand et mince comme un peuplier, le capitaine portait la tête haute et dégagée ; et quand il vous regardait, ça vous faisait dans le cœur l'effet d'une bonne nouvelle. Ses yeux étaient

bleu-de-femme; bons, très-bons, doux, mais fiers pourtant. L'autre les avait je ne sais trop comment, et il n'y a pas de peintre qui pourrait le dire. Le capitaine Forster vous regardait toujours en face comme le soleil, master Grant toujours de profil comme un couteau.

Quand j'eus bien bu et bien mangé, je me dis à part moi : Ah çà ! maintenant, Gandolphe, tu ne peux te dissimuler qu'à bord de ce bâtiment, qui t'a sauvé s'il t'a fait périr, il va se passer des événements dont la surprise n'amusera pas tout le monde. Dois-je ou non en prévenir ce bon capitaine qui m'a dit en me frappant sur l'épaule : Vous êtes un brave homme ? » Ma conscience me répondit : Oui ; ma colère me dit : Non. C'est que j'ai été cinq ans prisonnier des Anglais, moi ; cinq ans prisonnier sur les pontons, dormant dans de l'eau pourrie ! mangeant des chiens, des chats, des rats, et quand j'en avais encore ! dévorant du pain plein de vermine, fouetté trois fois jusqu'au sang !... « Je ne dirai rien, m'écriai-je en mettant les deux pieds sur le milieu de ma conscience. Anglais contre Anglais, qu'ils se tuent ! plus il s'en tuera, mieux vaudra ! Allez donc ! » — Je n'étais pourtant pas bien décidé encore : le capitaine Forster m'avait dit : « Vous êtes un brave

homme. Qu'avait-il besoin de me dire cela? — Après tout, me disais-je encore, ils ne vont pas s'égorger à première vue : d'abord je ne sais pas de quoi il s'agit. L'intention des révoltés est sans doute de demander certaines choses qu'on leur accordera peut-être; et si on les leur accorde, eh bien, il n'y aura pas de rébellion, pas de révolution à bord du *Niagara*. Tout s'arrangera pour le mieux, et ma conscience ne viendra pas me dire à l'oreille en me la pinçant : Gandolphe, tu es un gredin, tu n'as pas averti le capitaine Forster de ce qui devait se passer à son bord. — Donc, il ne se passera rien. »

J'étais d'autant plus de cette opinion, que la physionomie de l'équipage du *Niagara* était calme comme un bol de lait. On allait, on venait, on travaillait, on causait sur le pont; et encore causait-on tout bas; car on ne crie pas sur les navires anglais; ah! mais non.

Et quel ordre! quelle discipline! quelle éternelle propreté à bord! Ces canailles d'Anglais ont des mains de fée pour polir les cuivres, lustrer le fer et vernir les cuirs. C'est de la bijouterie, quoi! de la vraie bijouterie fine. On mangerait de la crême sur les plats-bords.

Je vous disais donc que l'équipage n'annonçait dans ses intentions ni dans ses allures rien qui fît prévoir ou

craindre quelque chose de bien sérieux pour le capitaine et pour son entourage d'épaulettes. Et puis, depuis dix ans j'avais tant vu cuire de révoltes sur mer et j'en avais vu si peu servir sur la table, que je continuais à me tranquilliser de plus en plus.

Cette indifférence des marins du *Niagara* alla même si loin, que vers l'après-midi elle me retira un peu de cette confiance absolue dont je vous parle.

Ils me paraissaient trop gais : beaucoup portaient des rubans verts et roses à la boutonnière de leur veste. Pourquoi ces rubans ? — ces rubans qu'ils avaient l'air parfois de se désigner du regard comme pour se dire : « J'en suis, tu en es aussi, nous en sommes tous. » Était-ce un signal ? Et si c'était un signal, la conspiration tenait donc toujours ? Mais pourquoi cette conspiration ? Cette conspiration où il s'agissait, si j'avais bien entendu sous mes toiles goudronnées, de s'emparer, au moment donné, de cent trente... cent trente quoi ? — Qu'y avait-il de si précieux dans l'intérieur du *Niagara ?* A qui le demander ? — Me l'aurait-on dit ? — Ma question n'aurait-elle pas éveillé les soupçons des matelots ? — Cent trente quoi ?... Et puis, qu'était cette Proserpine... qu'était cette Caroline Prior ? — Deux femmes ? Leurs maîtresses ? Leurs maî-

tresses embarquées en fraude, en cachette, et déguisées, comme il arrive souvent, en matelots? Mais quel rapport cela avait-il avec une révolte?... Cent vingt hommes d'équipage ne s'exposent pas à des châtiments terribles pour de petites questions... « Ah çà! mais, me dis-je à la fin : En tombant en flèche du beaupré de *la Belle-Arsène* sur le pont du *Niagara*, j'ai donné en plein avec la tête contre le bois... j'ai été secoué comme un panier à salade... Est-ce que mon cerveau ne serait pas détraqué? est-ce que je n'aurais pas rêvé tout ce que j'ai cru entendre? » Je commençais à le croire, quand tout à coup je remarquai sous le vent de la misaine les deux matelots qui m'avaient porté, le matin, au lieutenant Thompson.

Ils causaient intimement avec un grand mulâtre et un jeune matelot qu'ils appelaient à chaque instant dans leur conversation gentle Preston, le gentil Preston.

Alors je me dis que je ne rêvais plus.

J'avais bien devant moi, sous mes yeux, mes quatre chefs : Ascott, Carter, Samuel le mulâtre et Preston l'Irlandais; et il était bien Irlandais; à son accent, il était impossible de s'y tromper : les Irlandais, voyez-vous, sont les Gascons de l'Angleterre. On ne comprend pas la moitié de ce qu'ils disent : ils ne parlent

pas, ils jacassent, ils font trois gestes pour un mot; ils ont des yeux au bout de chaque doigt et dix doigts à chaque main.

Vous me permettrez de vous dire comment étaient bâtis mes quatre drôles.

— Nous vous le permettons, maître Gandolphe, nous vous le permettons.

Mais nous, malgré notre profond respect pour la parole vénérée de maître Gandolphe, nous, son sténographe fidèle, nous n'accordons pas cette permission au vieux conteur. Nous lui retirons un instant la parole pour la remettre au lord juge-commissaire de la haute cour martiale de Sidney, capitale des possessions pénales de l'Angleterre en Australie; et nous copions de son rapport dans l'affaire criminelle du *Niagara* les pages suivantes extraites de *l'Asiatic Journal, année* 1815, *septembre, neuvième cahier :*

« L'accusé John Ascott est un homme de très-haute taille, quoiqu'un peu moins grand que Carter. Sa tête fortement caractérisée est pâle, mais d'une pâleur ardente, trahissant des passions qu'on pourrait appeler tempêtueuses. Son front est celui de l'Hercule : dur, noueux et bas; comme Hercule, il a les cheveux courts, secs et bouclés, le cou ramassé d'un taureau, les épaules

voûtées, la poitrine en forme de cuirasse. Il est plus imposant que réellement beau. Ses yeux, qui sont plutôt grands que petits, comme chez tous les hommes forts, ont quelque chose de vague et de doux qui rappelle les yeux magnétiques du léopard. Ils sont bleus, picotés de points verts, et cachés sous des cils fort longs qui se croisent. Les plus belles dents du monde n'empêchent pas sa bouche d'avoir un aspect redoutable; elle est grande, relevée par le milieu : ce qui, poussant vers le haut la base de son nez, donne à tout son visage une expression ironique; expression qu'accuse encore plus profondément un sourire tranquille qui n'arrive jamais à l'éclat. Ses cheveux sont d'un blond cendré, comme chez tous les Saxons de race. Courts, musculeux, ses bras ne paraissent pas avoir la conscience du poids des objets qu'ils saisissent, quand ils sont trop légers. Jusqu'ici la passion dominante de John Ascott est la jalousie, mais la jalousie poussée jusqu'au désespoir, jusqu'à la folie. Cette constitution amoureuse et jalouse l'a déjà jeté dans de fort mauvais cas, et il est en droit de lui attribuer exclusivement la part sanglante qu'il a prise dans le procès criminel soumis en ce moment à notre appréciation juridique.

« Tom Carter a quelques points de ressemblance

avec John Ascott. Mais Carter est Gallois, et il doit à cette origine un teint moins blafard, un front plus élevé, bombé au sommet, des cheveux moins blonds. D'une taille plus élevée, il est plus dégagé dans sa marche et plus libre dans ses mouvements. Il appartient néanmoins à cette même race d'hommes primitifs que l'Angleterre est trop heureuse d'exiler sur la mer. Ils sont trop vivaces pour rester sur le continent, qui ne pourrait en faire ni des ouvriers ni des agriculteurs. Il faut par leur nature turbulente qu'ils soient constamment aux prises avec la privation, le danger et la mort. La terre n'a pas assez d'air, dirait-on, pour leur poitrine.

Ce sont ces hommes qui, indifférents au froid du pôle, insensibles aux feux de l'équateur, plus forts que la fièvre des marais empestés de l'Inde, plus patients que les moucherons qui les dévorent dans les savanes d'Amérique, plus calmes que les autres hommes du Nord, plus agiles que ceux du Midi, supérieurs en toutes choses à tous les hommes du continent, ont assuré à l'Angleterre l'empire inébranlable des mers.

Tom Carter est le vrai Anglais; l'Anglais robuste, soumis, patient sur la mer; désordonné, extravagant, miraculeux d'excès à terre dans le plaisir; mangeant

tout alors, buvant tout, aimant tout, tuant tout dans l'ivresse et se tuant lui-même.

« L'Irlandais Preston, surnommé le gentil Preston, est, au contraire, le type irlandais dans toute la force du mot. Traits fins, délicats; cheveux doux et noirs; front immense, vide de raison, mais plein de vent et de fantaisie; menton rond et luisant: nez fort, transparent, moitié aquilin, moitié droit; belles dents blanches et gaies comme les touches d'un piano; corps souple, toujours allant, toujours courant; chevreuil, chamois, daim. Il était évident pour ses compagnons que Preston n'était pas matelot depuis longtemps; il se trompait souvent de manœuvre à bord du *Niagara*, et s'endormait pendant le quart; mais il compensait ces négligences par un esprit vif et charmant, par une grande bravoure dans le péril. On l'avait vu, dans une violente tempête, s'attacher une corde autour des reins, et se précipiter dans la mer, au milieu des requins. Généreux, prodigue, et non pas seulement en paroles, il semait les pièces d'or sur tous les points où l'on relâchait. Ces dépenses exagérées ont souvent intrigué les matelots du *Niagara*, qui se demandaient pourquoi, étant si riche ou si visiblement à l'aise, Preston s'exposait aux fatigues et aux souffrances de la mer. Le procès

dans lequel il figura au premier rang est la réponse à cette question, qui était des mieux fondées. »

Ascott n'était pas tout à fait injuste, comme l'est trop souvent la jalousie, en peignant sous des traits atroces le mulâtre Samuel, le rival qu'il venait de découvrir. Car voici comme en parle le lord juge commissaire dans son rapport :

« Lewis Samuel est un homme de couleur. Il est né d'une mulâtresse, esclave à la Jamaïque, et d'un capitaine brésilien, ancien corsaire. Il est le type d'une race qui n'a pas d'origine franche sur le globe et qui ne peut y laisser de trace ; car il n'y a pas, il ne saurait exister de peuple mulâtre. Ces produits irréguliers ont des qualités morales et physiques qui ne répondent pas exactement aux qualités des autres individus de la vaste famille humaine. Le tempérament des mulâtres, leur force, leur génie ont des propriétés exagérées sans analogie avec les facultés du reste des hommes. Leurs passions sont redoutables, leur dévouement et leur haine sans bornes ; et comme ils se sentent seuls de leur espèce fugitive, éphémère et très-injustement méprisée, ils joignent souvent à leur puissance d'organisation le plus dangereux de tous les vices, l'hypocrisie. Ceux de l'esclavage ne les quittent jamais entièrement.

Plus énergiques que les nègres, leur tige naturelle, ils tombent au-dessous des nègres dans l'explosion de leurs passions. Ils deviennent alors lions ou serpents. Ils sont rarement et franchement hommes; toujours chevaleresques, cependant, quand l'amour-propre les commande.

Samuel, qui, à dix-huit ans, a déjà dépassé les plus grandes proportions des hommes, est d'une force encore supérieure peut-être à celle de Carter et d'Ascott. Ses nerfs et ses os sont d'acier, sous une peau fine et huileuse, semblable à celle des Indiens par le grain et par le poli. Ses mouvements déliés sont si rapides, si prompts, qu'il ne semble pas s'être mû en changeant de place. Il ne marche pas, il bondit à la manière des animaux, — sans bruit; on dirait qu'il a des houppes veloutées sous les orteils, comme les carnivores en ont sous les pattes, afin de mieux surprendre leur proie. Il grimpe avec la légèreté d'un singe; il nage plus vite qu'un requin; il peut rester trois minutes sous l'eau sans respirer. On l'a vu prendre une barrique de rhum dans les bras, la soulever et l'incliner sur sa bouche et boire, et cela sans que ses bras aient tremblé, sans que ses jambes aient fléchi sous lui. Aucune fatigue ne l'abat, aucun effort ne l'étonne. Il ne dort presque ja-

mais. Il n'est que très-brun dans le calme de la vie ordinaire; mais dès qu'une passion l'allume, Samuel devient d'abord pâle comme un mort, puis rouge, puis sombre, puis presque noir. Le sauvage reparaît. Ses lèvres s'enflent, grossissent; ce sont deux couleuvres; ses dents étincellent derrière ce bourrelet de chair bleuâtre; les veines de son cou se gonflent et se tendent comme des cordes; un râle de bête fauve sort de sa poitrine haletante. Dans ces moments d'exaltation furieuse, une adresse inimaginable se révèle à cet homme déjà si adroit. Il tue à cent pas, et à balle, tout être vivant qu'il peut apercevoir; avec une corde qu'il déroule et jette à la manière des Charruas, il enlace le cou d'un ennemi à quatre mètres de distance, le noue, l'étrangle; et, avec le tranchant d'une hache lancée à quinze pieds, il fend soit une planche de chêne, soit une tête d'homme. »

Nous rendons la parole à maître Gandolphe, qui ne se doutait pas qu'un jour le plus jeune de ses auditeurs intercalerait dans son récit, pour le compléter, les pages officielles du rapport d'un magistrat anglais.

— Toutes mes observations, reprit-il, ou plutôt continua-t-il, car il n'avait pas cessé de parler, toutes mes observations ne me donnaient pas une conviction ab-

solue ; la conviction qu'une révolte allait, dans quelques heures, éclater à bord du *Niagara.*

L'heure du dîner ou du souper, comme il vous plaira, fut annoncée par la cloche et le clairon, et l'on me dit d'aller m'asseoir à la table du maître canonnier, ce qui est une place d'honneur, comme vous savez.

On m'aida un peu à me lever, car je n'étais pas encore très-vaillant sur mes jambes, et je m'acheminai vers le grand mât.

En passant devant la cuisine, une chose me frappa : ce fut la prodigieuse capacité des chaudrons et des marmites où cuisait le souper de l'équipage. J'avais déjà trop l'habitude des usages pratiqués à bord des navires de commerce et de guerre pour ne pas apprécier au premier coup d'œil le nombre de bouches par la dimension des chaudières. D'ailleurs j'avais été aide-cambusier à bord de *l'Érigone,* je me connaissais en rations. Les chaudières que je voyais contenaient de la viande pour plus de trois cents personnes, et je n'estimais guère au delà de cent vingt hommes la totalité de l'équipage. Pour qui donc était le surplus, les autres cent quatre-vingt rations ? Ma curiosité fut piquée. Il m'eût été aisé de la satisfaire en m'informant auprès des matelots ; mais dans quelle langue, si ce n'est en anglais ? Et vous sa-

vez par quel motif de santé je m'étais interdit la langue anglaise à bord du *Niagara.*

Pendant le repas, qui ne fut pas trop mauvais, rien ne vint éclairer mes doutes; rien ne trahit les projets des conspirateurs, si toutefois il y avait des conspirateurs.

Comme la soirée était horriblement chaude et lourde, tout le monde soupa sur le pont.

Je dus à cette circonstance de voir d'assez près la femme du capitaine Forster, une grande et belle dame, jeune encore, beaucoup plus jeune que son mari. Ce fut le second, sir Grant, qui lui donna le bras jusqu'au siége pliant sur lequel elle s'assit au moment où le dîner fut servi sur la table.

Les traits de madame Forster me parurent remarquablement beaux, quoiqu'elle eût les cheveux d'un blond de paille — ce que je n'aime pas — à donner envie d'y mettre le feu. Elle avait je ne sais com bien de mousseline entortillée autour de la tête, des épaules et des bras. Tout ce blanc la rendait encore plus blanche et plus rose. Elle prenait avec le bout des doigts, mangait et buvait du bout des lèvres, et répondait à peine aux prévenances du capitaine, qui en avait beaucoup et de toutes sortes pour elle.

Aux propos qui circulaient autour de notre table, je vis qu'elle était exécrée de l'équipage. On lui reprochait sa hauteur, sa dureté, sa méchanceté même ; on allait jusqu'à l'accusation de cruauté. On mêlait à ces propos fort peu charitables le nom du second, sir Grant, aussi détesté, aussi abhorré que madame Forster.

Je n'attachai pas trop d'importance à ces opinions, sachant combien les chefs, quels qu'ils soient, et tout leur entourage sont en général peu aimés par les subordonnés. J'aimai mieux m'amuser des imprécations lancées contre le maître cambusier, qu'on appelait en manière de dérision lord *Christmas* (Noël en français, parce que Noël est l'époque des bons dîners). On le traitait de ladre, d'avare, de rat ; il volait sur la bière, sur le rhum, même sur les œufs : car on prétendait qu'il les vidait à moitié dans leur coquille avant de les faire cuire. Maître Christmas (Noël) serait pendu à la première occasion.

Le capitaine Forster seul était respecté et chéri de ses matelots ; je n'entendis rien dire contre lui pendant le repas. La cloche en marqua la fin, et la moitié de l'équipage se disposa à gagner en bon ordre ses hamacs. On m'indiqua sur la dunette une espèce de cabine où l'on enfermait les pavillons qui servent à l'usage des

signaux ; elle touchait à un petit salon placé à l'arrière du *Niagara*, et terminé par un balcon doré où le capitaine, pour son agrément particulier, avait placé des plantes grasses à l'épreuve des coups de mer et des ouragans.

Il y avait à peine une heure que je me reposais dans ma cabine, lorsque j'entendis un murmure de voix sur le balcon, à une très-petite distance de la mince cloison qui m'en séparait. Quand je n'aurais pas voulu écouter, je n'en aurais pas moins tout entendu. Or, du moment où j'entendais tout, il n'y avait pas d'indiscrétion à voir quelles étaient les personnes dont la conversation, quoique tenue à demi-voix, arrivait jusqu'à mes oreilles.

Mon regard reconnut facilement à travers les fentes de la cloison le second, sir Grant, et la femme du capitaine, madame Forster. Lui était penché sur le balcon, elle, accoudée sur la balustrade, attentive aux mouvements de l'intérieur du vaisseau, et dans la position d'une personne qui craint toujours d'être surprise. Elle me parut infiniment plus animée que pendant le dîner ; elle ne disait pas un mot à sir Grant sans frapper avec le dos de son éventail sur le balcon. Je vais essayer de vous rapporter le sens de leurs paroles.

— Je vous dis pour la centième fois, sir Grant, que je me suis aperçue de votre manége, et que je ne suis plus d'humeur à le souffrir.

— Mais, madame...

— Tous les soirs, à neuf heures, reprit-elle d'une voix assourdie mais tranchante, quand cette infâme créature est sur le pont, vous y êtes aussi.

— Mon devoir m'y appelle, madame. Votre jalousie seule...

— A toute la clairvoyance d'une jalousie fondée. Votre devoir ne vous oblige pas à rôder sans cesse autour de ce rebut de l'Angleterre et du monde. Vous la trouvez jolie, n'est-ce pas bien jolie?...

— Moins que vous, madame.

— Pas de comparaison avec ce monstre, s'il vous plaît, monsieur; si vous n'avez pas d'autre excuse, dispensez-vous...

— Je ne m'excuse pas; voyons, Jenny...

Madame Forster mordit son mouchoir.

— C'est vraiment une honte, reprit-elle, d'avoir à souffrir d'une pareille rivalité, une honte, une affreuse honte.

— Je vous jure que cette rivalité, madame, n'est que dans votre imagination exaltée; elle est chimérique...

— Ah ! elle est chimérique ! dit madame Forster en allant vers le petit salon, sans doute pour s'assurer que personne ne pouvait venir les surprendre sur le balcon, et en revenant d'un pas rapide, les lèvres blanches de pâleur ; ah ! elle est chimérique ! Lisez cette lettre de Caroline Prior en réponse à la lettre que vous lui avez écrite...

Sir Grant détourna la tête.

Elle le prit par le bras, et l'obligea à regarder la lettre qu'elle lui montrait.

— Lisez donc, mais lisez donc ! Je lirai pour vous.

« Monsieur, la malheureuse fille à laquelle vous vous « obstinez à écrire, quoique innocente devant Dieu, « est trop avilie aux yeux des hommes pour se croire « digne de répondre aux paroles d'affectueux intérêt « que vous lui adressez. Elle ne mérite que votre indul- « gence et votre pitié. Cependant, monsieur, si vous « persistiez à lui demander les preuves d'un amour que « vous mériteriez d'une femme moins dégradée qu'elle, « elle aurait encore le courage de vous dire, dans une « confidence dont vous n'abuserez pas, elle en est sûre, « pour la rendre plus malheureuse qu'elle n'est déjà, « que son cœur, tout méprisable que la justice des

« hommes l'a fait, appartient pour toujours à un autre.

« Votre humble et dévouée servante,

« CAROLINE PRIOR. »

— Nierez-vous encore, monsieur?

— Cette femme veut me perdre, balbutia sir Grant.

— Vous perdre ! et pourquoi? Vous perdre ! et auprès de qui?

— Je ne sais....

— Vous n'y songez pas... votre confusion vous prête là une raison... la raison d'un fou.

— Elle en aime un autre, murmura avec une colère sourde sir Grant, sans s'arrêter au mépris que lui jetait madame Forster.

— Mais je veux vous croire, reprit-elle avec une ironie terrible: cette femme veut vous perdre.

— Ah ! n'en doutez pas, madame.

— Je n'en doute pas. Eh bien, perdez-la à votre tour. Vengez-vous!

— Me venger! dit avec une soudaineté échappée à la bassesse de son âme sir Grant. Oui, oh! oui, me venger ! mais comment?

—Les règlements du bord sont précis, répliqua ma-

dame Forster; ils interdisent, sous peine..... sous des peines très-fortes, à toute femme de cette espèce avilie, d'entretenir la moindre relation avec les personnes de l'équipage. Caroline Prior a commis une grave infraction aux règlements en écrivant cette lettre... Cette lettre va être déposée dans les mains de l'enseigne chargé de la police du vaisseau. La justice aura ensuite son cours.

— Mais alors mes lettres seront lues? s'écria sir Grant.

— Vous en avez donc écrit?

Sir Grant s'arrêta: il venait de tomber dans l'abîme au fond duquel est la vérité; la vérité qui vous attire de force à elle quand elle ne peut aller à vous.

— Vous lui en avez donc écrit? répéta en souriant la blonde lady Forster.

Quel sourire!

— Non... oui... deux seulement pour lui dire...

— Nous verrons cela, interrompit madame Forster, nous verrons cela; et, sans retirer son sourire angélique, elle ajouta: Mais songez-y, capitaine, si jamais vous m'exposez encore à la honte, aux tourments d'une pareille jalousie... Vous ne m'y exposerez plus... n'est-ce pas?

— N'augmentez pas mes regrets, madame, en doutant de la sincérité de mon repentir. Seulement, ajouta sir Grant en traînant la voix comme un coupable, faites que les trois ou quatre lettres que j'ai eu le tort d'écrire à cette femme ne soient pas mises sous les yeux du conseil si l'affaire est y portée. Mais ne feriez-vous pas mieux de ne pas l'y porter ?... d'oublier ma faute, puisque je l'avoue, puisque je m'en repens, d'oublier aussi cette Caroline Prior...

— Ceci ne vous regarde pas, sir Grant, répliqua madame Forster. Laissez-moi le mérite de vous prouver que, lorsque j'aime, je suis jalouse de mes droits.

— Mais, madame... vous comprenez... vous devinez combien mon avancement peut souffrir de la publicité donnée...

— Sir Grant, dit lady Forster en passant son bras sous celui du second, ne restons pas davantage ici; rentrons dans le petit salon, où mon mari et les officiers ne tarderont pas à se rendre pour prendre le thé.

Sir Grant baisa la main de lady Forster. La lèvre devait être froide; la main glacée.

Est-ce que cette Caroline Prior, me dis-je, serait la même femme dont il avait été question le matin entre Ascott et Carter, celle que le jeune Irlandais Preston

voulait disputer à l'un des deux matelots? Il était difficile d'en douter. Je me demandais seulement où se cachait cette femme, où se cachait aussi l'autre, celle qu'ils avaient appelée Proserpine? Elles n'étaient pas avec l'état-major; elles n'étaient pas avec l'équipage, puisque Carter et Ascott en parlaient comme absentes. Peut-être aussi voulais-je trop en savoir?

En un jour on ne sait pas tout ce que renferme un vaisseau, ce monde en abrégé qui marche vers un autre monde; ce monde où, en moins de vingt-quatre heures, j'avais vu ourdir une conspiration, méditer des assassinats, se dévoiler un adultère, où j'avais surpris les grandes passions de l'amour, de la haine et de la jalousie, en travail d'embrasement.

Ma foi, j'étais fatigué; la nuit se faisait de plus en plus étoilée sous ce riche ciel de la ligne; je me jetai tout habillé sur mon cadre. Si une insurrection éclate à bord, elle m'éveillera, me dis-je en m'étendant sur mon matelas.

Je sommeillais déjà, quand un concert immense, grave, harmonieux, m'éveilla, non pas tout à coup, mais doucement. Je crus m'éveiller dans le ciel, au milieu des anges, des archanges et des séraphins. Eh bien non! je ne crus pas entendre des anges, mais les musiciens du

palais de Neptune; le vent, le bruit de la mer, semblaient se mêler à ces voix mélodieuses qu'aucun instrument n'accompagnait. J'écoutai mieux, et, enfin, je m'assurai que ces charmantes voix étaient celles de jeunes femmes qui chantaient sur le pont des cantiques et des prières; elles devaient être plus de cent. Mon imagination travailla. D'où venaient ces femmes? Pourquoi étaient-elles en aussi grand nombre à bord du *Niagara?* Si c'étaient des passagères, je l'aurais su, je les aurais vues se promener sur le pont dans la journée. Mais alors que pouvaient être ces femmes?

— Décidément vous rêviez, maître Gandolphe.

— Non, pilotin, je ne rêvais pas.

— C'étaient donc des sirènes?

— Non, mousse, ce n'étaient pas des sirènes : pourtant, quand je dis non... attendez.

— Silence, enfants! dirent les matelots; laissez parler maître Gandolphe; il a assez de choses à nous dire, sans que vous veniez encore vous mettre en travers. Larguez toutes vos voiles, maître Gandolphe, et dites-nous ce que c'étaient que toutes ces femmes qui chantaient comme des rossignols.

— Vous le saurez en son temps. Ces chants-là durè-

rent près de deux heures et cela ne fatigua personne : il est vrai que les paroles vous remuaient parfois le cœur de fond en comble. C'était simple et attendrissant. Il était question de la patrie, de la maison dans les bois, de pauvres petits enfants que l'on ne reverrait plus jamais que dans le ciel. Je ne suis pas Anglais, grâce au ciel, je n'aime pas les Anglais, oh non! mais les Anglaises... c'est autre chose. Voyez-vous, elles aiment bien leurs maisons, leurs petits enfants, leur père... Vous ne comprenez pas ça, vous êtes trop jeunes; moi, qui suis vieux... eh bien, le souvenir de ces voix malheureuses qui pleuraient toutes, quoique je fusse jeune comme vous alors, ça me fendit le cœur comme un bon coup de vent fend de haut en bas une voile... Eh bien! ce jour-là j'avais tort de m'attendrir comme un imbécile. Rien n'est vrai sous ce brigand de soleil... Passez-moi du tabac... et de l'eau-de-vie... il m'en faut pour vous dire ce qui me reste à dire. Les chants s'arrêtèrent vers onze heures; il y eut un long silence; puis j'entendis une voix sèche et claire comme si elle eût été d'acier, qui dit : « Approchez, Caroline Prior, et venez recevoir vingt coups de corde sur les épaules. »

— Vingt coups de corde, une femme!

— Oui, mes amis, vingt coups de corde. Mais vous ne savez pas ce qu'était cette femme?

— Non; mais nous nous serions tous révoltés à bord si...

— Possible! mais l'équipage du *Niagara* ne remua pas : je comptai les vingt coups un à un; ils sonnèrent sans qu'un cri fût poussé; ils tombèrent comme des pierres dans l'Océan, qui couvrit tout bientôt du bruit de son silence.

— La femme était morte?

— Non, mes enfants.

— Et puis?...

— Et puis tout le monde à bord du *Niagara* alla cette fois se coucher. Je n'entendis plus que les pas de l'officier de quart qui se promenait, et le grincement rauque et monotone du gouvernail dont les gonds étaient sous moi. J'enfonçai mon bonnet sur les yeux afin de dormir.

— Mais vous aviez donc oublié, dirent presque tous les matelots à maître Gandolphe, que la conspiration devait éclater au dernier coup de minuit?

— Je n'avais rien oublié, mes enfants, rien oublié. Et puis, quand je l'aurais oublié, une indéfinissable inquiétude, effet peut-être de l'imagination, planait au-

tour de moi. L'air était de plus en plus brûlant : nous allions avoir, bien sûr, un orage, un ouragan peut-être. Et je m'y connaissais ; les planches, comme si elles en avaient eu le pressentiment, souffraient, se plaignaient, se lamentaient ; il y avait partout des craquements douloureux dans les bordages ; pas moyen de fermer l'œil un instant. Ensuite, le silence des hommes semblait si épais, opposé à ces frémissements nerveux du *Niagara*, qu'une terreur sèche me gagna peu à peu. J'étouffais d'esprit et de corps ; je souffrais au point que je me levai pour aller coller mon visage contre les planches qui séparaient ma cabine du balcon, afin d'aspirer quelque bonne bouffée d'air. Quelle fut ma surprise ! le second et madame Forster étaient encore là comme au commencement de la soirée. Cette fois ils ne se faisaient pas de reproches. La paix était faite. Pauvre capitaine Forster ! cela arrive donc aussi sur la mer ? L'Océan n'en met pas à l'abri. Mais passons. J'entends sonner le premier coup de minuit.

— Ah ! firent tous les auditeurs de maître Gandolphe et moi-même.

— J'entends retentir le second coup.

— Allez donc, maître Gandolphe, ne nous faites pas languir.

— J'entends le troisième coup, le quatrième, le cinquième, le sixième... Le remords se jette sur moi, me saisit au cœur. — Non, oh non! m'écriai-je de tout l'élan de ma conscience; non! je ne laisserai pas périr ce soir ce brave et loyal marin qui m'a sauvé ce matin : je sauverai le capitaine Forster. Le dernier coup sonne, j'ouvre comme un fou ma cabine, je m'élance vers la chambre du capitaine en criant, et en bon anglais, oui : Au secours! au secours! alerte! capitaine Forster, alerte!

Un crampon de fer m'empoigne par le milieu de la poitrine et me soulève à sept pieds de terre. Je reste suspendu. C'était le bras de Samuel, le mulâtre.

La révolte éclatait.

Au même instant, cent matelots, le couteau aux dents, deux pistolets à la ceinture, sortent confusément de dessous les écoutilles défoncées, portant chacun une femme dans les bras ou sur les épaules; d'autres avaient désarmé les sentinelles et s'étaient emparés des officiers. Ils se répandent, ils courent sur le pont du *Niagara*, éclairé tout à coup par des torches de résine, dont la flamme rougeâtre et vigoureuse et l'épaisse fumée inondent le vaisseau de lumière mugissante et d'ombre tremblée.

L'air, étonné de cette agitation, devient du vent sur la surface de l'océan, qui n'en exhale pas un souffle.

Debout, son front de bœut découvert, les bras nus, ayant une femme colossalement belle appuyée sur la poitrine, tenant un mousquet à la crosse de cuivre dans la main droite, Ascott, le superbe Ascott laissait tomber du haut de la dunette, trône de la royauté navale, ces paroles sacramentelles, ces paroles, première et hautaine manifestation de la révolte triomphante : « Femmes con- « damnées par l'Angleterre, exilées par l'Angleterre pour « aller ramper et mourir dans les déserts de la Nouvelle- « Hollande, à Botany-Bay, à Hobart-Town, à Norfolk et « à Sydney ! femmes que l'Angleterre adultère, que l'An- « gleterre impie, que l'Angleterre voleuse, que l'Angle- « terre corrompue, que l'Angleterre incendiaire, que « l'Angleterre infanticide, parricide, homicide et empoi- « sonneuse, punit comme empoisonneuses, homicides, « parricides, infanticides, incendiaires, corrompues, « qu'elle punit comme voleuses, impies, adultères ; vous « êtes libres, soyez libres et libres par nous, matelots révol- « tés du *Niagara*. Ce magnifique vaisseau de Sa Majesté « britannique est à vous, tout ce qu'il renferme vous ap- « partient ; hommes et choses, prenez ! »

Un long rugissement de joie, d'indépendance, de fo-

lie, de terreur, de débauche, de sauvage volupté, de faim, de soif, de frénésie, d'amour, monta en spirale vers le ciel, ouvrit ses ailes immenses, comme s'il eût pris un corps, et salit la clarté limpide des chastes étoiles effrayées.

L'enfer, par trois cents bouches, criait : Hourra ! hourra ! hourra ! L'immensité de Dieu répondit pleurant : Hourra ! hourra ! hourra !

III

Avant de reprendre votre histoire, voudriez-vous nous dire, s'il vous plaît, maître Gandolphe, si le mulâtre vous tua, demanda naïvement le pilotin.

— Je ne crois pas, mon ami ; car s'il eût commis cette impolitesse, je ne serais pas aujourd'hui à bord de *la Coquette d'Ajaccio ;* et tu ne serais pas là non plus à m'écouter de toutes tes oreilles.

Pour récompenser le pilotin d'avoir fait cette heureuse question, un matelot lui enleva son bonnet, et le jeta à dix pas plus loin, hors du cercle si profondément attentif aux paroles de maître Gandolphe, qui reprit ainsi :

— Le mulâtre Samuel et Carter m'attachèrent avec des cordes au pied du grand mât, sans me laisser prévoir le sort qui m'était réservé. Du reste, qui pensait à moi dans un pareil moment?

L'aspect général du vaisseau, si calme et si beau quel-

ques minutes auparavant, n'était plus le même ; il est impossible de se figurer un plus rapide et plus complet changement. Depuis la proue jusqu'à la galerie de la dunette, d'une largeur à l'autre ; sur toute l'étendue du pont, on ne voyait qu'une mêlée, qu'une confusion ondulante, mouvante et bruyante, d'hommes et de femmes aussi étonnés les uns que les autres ; c'étaient des bras nus qui s'agitaient, des mains goudronnées, des joues roses se détachant sur des figures barbues, de longs cheveux noirs, épars, de longs cheveux blonds, dorés, cendrés, des épaules découvertes, des dents blanches, des lèvres noires de tabac ; ici des voix douces, là des cris rauques et sauvages ; c'était une cuve en fermentation, un bal, une kermesse, un incendie. surprises dans le premier sommeil, brusquement arrachées à leur hamac, les femmes n'avaient eu que le temps de passer à la hâte le peignoir de toile grise que l'État fournit aux *convicts* pour l'usage du bord pendant la traversée de l'Angleterre à la Nouvelle-Hollande.

Mais toutes n'avaient pas eu le temps de nouer leur ceinture : en sorte que le vêtement pénitentiaire remplissait fort mal l'office d'un vêtement. Et même beaucoup parmi ces jeunes et belles infortunées, car la

plupart était jeunes et belles, étaient montées sans pantoufles ; en sorte qu'elles étaient nu-pieds comme elles étaient nu-bras, nu-tête sur le pont du vaisseau.

Excepté le petit nombre de celles qui se trouvaient dans le secret de la conjuration, toutes les autres paraissaient frappées de stupeur : stupidité amusante et charmante pour ceux qui la leur causaient. Leurs beaux yeux déjà si hardis par le vice, et par le vice poussé chez quelques-unes jusqu'à la démence, leurs beaux yeux s'agrandissaient sous cet effroi dans des proportions délirantes, et mêlaient une singularité de plus à cette grande bizarrerie de révolte sans exemple dans les annales de la mer.

Le premier acte des révoltés après la prise de possession presque sans résistance — quelle résistance sérieuse attendre de vingt soldats et cinq ou six officiers surpris, attaqués brusquement par plus de cent hommes hardis et déterminés ? — mérite, continua maître Gandolphe, de trouver place ici. Le matelot Carter, s'emparant du chapeau monté d'un officier, moins pour offenser celui-ci que pour revêtir un titre d'autorité, pensée bizarre et fantasque quand toute autorité venait d'être abolie, s'approcha avec une espèce de déférence du capitaine Forster, debout en ce moment sur la du-

nette entre sa femme, sir Grant et l'impassible lieutenant Thompson, occupé à prendre des notes au crayon.

— Capitaine, lui dit Carter, le chapeau à la main, en abaissant sa hache d'abordage, au milieu du demi-silence qu'il était parvenu avec beaucoup de peine à obtenir des révoltés de plus en plus impatients de faire disparaître toute trace matérielle d'autorité, de pouvoir, de hiérarchie et de commandement quelconque; capitaine, nous venons de faire un acte dont nous n'avons pas à nous justifier; mais...

— Vous êtes des rebelles, et je ne vous connais pas, dit le capitaine Forster avec une sérénité froide et en posant la main sur le pommeau d'or de son épée.

— Un acte infâme! interrompit comme un coup de foudre lady Forster en frappant sèchement du pied, en s'agitant, en promenant ses regards en colère autour d'elle pour y chercher un assentiment, des appuis, des défenseurs, et en les reportant avec dédain sur cette écume de têtes qui ondulaient et fourmillaient compactes et bouillonnantes au pied de la dunette. Un acte de coquins, ajouta-t-elle, de scélérats, de brigands!...

Sir Grant, le second, n'osait pas lever les yeux; il tenait fortement son mouchoir sur la bouche, comme un homme qui veut lutter avec la défaillance qui le gagne

et qui veut la cacher. Le lieutenant Thompson, comme un greffier qui couche chaque parole sur un procès-verbal, répéta en écrivant : « Coquins... scélérats... brigands. »

— Cet acte, quel qu'il soit, reprit Carter en écartant avec le manche de sa hache la tourbe envahissante des révoltés qui voulaient prendre d'assaut la dunette, cet acte, madame, est accompli.

— Non ! il n'est pas encore accompli, dit avec la même véhémence furibonde, avec les mêmes piétinements fébriles, avec les mêmes convulsions de gestes frénétiques, madame Forster.

— Pardon, madame, répliqua froidement Carter, pardon, il n'y a plus à y revenir.

— Pardon, monsieur, il y a à y revenir.

Ce *Pardon, monsieur !* flagella Carter au visage comme un coup de lanière : il n'y a que les femmes pour faire ainsi d'un mot poli un sanglant souflet.

— Capitaine, reprit Carter, persuadez donc madame...

— Vous êtes des rebelles, et je ne vous connais pas, répondit à Carter, pour la seconde fois, le brave et digne capitaine du *Niagara*.

— Mais faites jeter cette canaille à l'eau, dit madame

Forster en s'adressant tout à la fois à sir Grant, de plus en plus blême et effaré, au lieutenant Thompson, qui avait bien autre chose à faire, et en regardant enfin son mari, qui comprenait trop bien l'imprudence d'un pareil conseil pour s'y arrêter un seul instant.

Carter souriait avec tranquillité.

Les révoltés perdaient patience ; ils couvraient déjà les marches de la dunette, trop étroite pour les pieds qui la foulaient.

— Jetez donc, vous dis-je, cria plus désespérément encore madame Forster, jetez à la mer toutes ces prostituées et tous ces bandits !

Les révoltés grognèrent comme des bêtes fauves, et les femmes qui se mêlaient à leurs groupes poussèrent des ricanements de mépris dont la fière lady Forster rougit jusqu'au sommet du front. Une d'elles ayant approché une torche de résine du bas de sa robe de mousseline avec l'intention d'y mettre le feu, elle abaissa la torche avec son pied, sous lequel elle la comprima fumeuse et ardente, et cracha au visage de la déportée.

Tant d'audace tint un instant suspendue entre l'étonnement et le mépris la foule enragée.

— Mais jetez-les donc à l'eau ! répéta encore lady

Forster au comble de l'indignation et de la rage.

Sir Grant se dérobait de plus en plus sous ses jambes effrayées.

— Et qui, s'il vous plaît, nous jettera à l'eau ? demanda Carter, qui entendait bruire la marée des révoltés derrière lui, prête à le renverser, prête à se faire justice, prête à tout.

— C'est elle qu'il faut jeter à la mer, hurlèrent-ils avec une unanimité formidable. Oui, il faut la jeter à la mer ! lançons à la mer ! à la mer ! celle qui a ordonné ce soir qu'on appliquât vingt coups de corde sur les épaules de la pauvre Caroline Prior ! à la mer ! à la mer ! à la mer !

— La voilà, criaient d'autres rebelles, la voilà la pauvre Caroline Prior, la victime de cette gueuse de lady !

Mais les cris : à la mer ! à la mer ! couvraient tous les cris.

— Qui vous jetera à l'eau ? reprit ironiquement madame Forster, comme si elle n'eût pas entendu ces menaces de mort, qui ? demandez-vous ? Nos soldats ! Mais que font donc nos soldats ? où sont-ils nos soldats ? que font nos officiers ? où sont les fusils ? où sont les épées ?

—Nous avons brisé, madame, les soldats, les offficiers, les fusils et les épées, répondit Carter sans perdre une ligne de son sang-froid, quoiqu'il sentît la crise terrible qui approchait. Nous les avons brisés.

— Vous serez brisés aussi au premier port où nous aborderons. Pendus ! ramassis de prisons, pendues ! prostituées de New-Gate !

Les rugissements de l'équipage révolté devinrent sombres, immenses, agressifs, incessants, terribles. Les matelots, les convicts, les torches, les épées rouillées, les haches luisantes, les tromblons, les poignards, les sabres, les barres de cabestan, les mousquets couvraient, hérissaient la dunette, et le groupe formé pas le capitaine Forster, sa femme, sir Grant, le lieutenant Thompson et quelques jeunes officiers furent enfermés dans ce cercle de fer, de cris, de flamme, de fumée, de regards sanglants, de menaces de mort.

— Vous parlez de nous faire pendre au premier port où nous aborderons, madame ? Y a-t-il encore un port pour vous ?

— Non, il n'y en a plus, s'écrièrent les révoltés du *Niagara*. Non ! non ! non !

— Je vous dis que vous serez tous pendus, répéta madame Forster, qui pouvait à peine se mouvoir,

pressée comme elle l'était, qui pouvait à peine parler au milieu de ces paroles d'insultes qui la lapidaient, au milieu de cette fumée des torches qui l'aveuglait, qui noircissait son visage et remplissait sa bouche. Fatiguée à la fin, indignée de descendre à parlementer plus longtemps avec le chef de l'insurrection, lady Forster se jeta brusquement sur son mari, saisit son épée, et la brandissant elle dit :

— S'il y a encore sur ce vaisseau quelque cœur généreux qui n'ait pas oublié qu'il doit sa vie à l'Angleterre, qu'il m'obéisse : Feu sur cette canaille !

Le silence se fit sur toute l'étendue du vaisseau.

Le capitaine Forster murmura tout bas :

— Milady !... qu'avez-vous fait ?

Grant fléchit comme un homme à qui l'on a coupé les tendons ; sans le bras de Thompson, sur lequel il s'appuya, il tombait. Un dernier reste de respect pour les épaulettes qu'il portait le fit se redresser aussitôt ; sa lâcheté n'eut que Dieu pour témoin.

Quant à Thompson, il se hâta de consigner sur son rapport le cri de lady Forster.

— Personne ne fera donc feu sur ces misérables ? répéta-t-elle.

L'équipage était dans la stupeur, ne pouvant croire

qu'une femme eût donné un pareil ordre, ne pouvant admettre que quelqu'un osât l'exécuter. L'immensité de la surprise répondait à l'immensité de l'audace.

Voyant l'inutilité de son héroïque appel, lady Forster, les yeux en fureur, les lèvres palpitantes, dit à sir Grant en le saisissant par le bras :

— Prouvez donc, monsieur, mais prouvez donc qu'il n'y a que vous à bord du *Niagara* qui ne soyez pas resté au-dessous d'une femme !

Et poussant sir Grant jusqu'à l'affût mobile d'un pierrier qui était sur la dunette, elle le força, par la pression de son regard électrique, par un mouvement infernal, à presser la détente de la batterie. Le coup partit : la mitraille vola sur les conjurés. La fourmilière ne jeta qu'un seul cri ! il dut aller jusqu'au fond de la mer. Puis, après un long silence d'agonie, on entendit :

— A mort ! à mort ! tous ! tous !

Mille bras se levèrent à la fois pour saisir par les cheveux, par la poitrine, par le visage, le groupe d'où venait de partir cet ordre d'assassinat à bout portant.

Ce lugubre cri recommença :

A mort ! à mort ! à mort !

L'effet allait répondre à la menace.

— A mort personne, cria Carter, si personne n'est mort !

Tiré de trop haut, le coup n'avait, heureusement et par miracle, tué ni blessé personne.

Par un dernier et sublime effort de son énergie musculaire, Carter avait préservé non pas tout-à-fait la personne, mais la vie du capitaine, celle de sa femme, de Grant et de Thompson ; mais la robe de milady, les habits des officiers avaient été singulièrement égratignés par la griffe du tigre ; des rubans, des morceaux de drap, de dorure, des effilés d'épaulettes volaient dans l'air.

— Un exemple ! cria Ascott, Ascott qui pouvait disputer le pouvoir à Carter et la cruauté à tout le monde, Ascott sur lequel s'appuyait toujours la belle et resplendissante Proserpine.

— Un exemple ! répéta le mulâtre Samuel, qui s'avança en tenant une corde au bout de laquelle était un nœud coulant.

— Oui, il nous faut un exemple, dit aussi l'Irlandais Preston, lui qui avait reçu vingt coups de corde à la place de Caroline Prior, et l'on va savoir comment avait eu lieu cette généreuse substitution.

Et tous : Oui ! un exemple ! un exemple ! Voix de

femmes, voix de jeune filles, voix encore fraîches de jeunes condamnées, voix usées, cyniques, éraillées de messalines anglaises, voix de mégères, voix qui sentent le gin, qui ont l'accent du vol, de l'assassinat, toutes ces voix, harmonie de l'enfer, criaient : Un exemple ! un exemple ! un exemple !

Cette intention unanime sortit de la masse révoltée en fusion : Sir Grant à la grande vergue ! sir Grant à la grande vergue ! pendu ! pendu ! qu'il soit l'exemple !

La minute était fatale pour sir Grant. Son visage devint livide, le tour de ses yeux se cerna d'un cercle bleu, ses dents claquèrent, son nez s'amincit comme à la dernière période de l'agonie.

Carter dit tout bas au capitaine Forster : Intercédez pour lui, et peut-être que sa grâce...

— Vous êtes un rebelle, et je ne vous connais pas ! répondit le capitaine Forster.

— Oh ! oui, capitaine, dit en claquant des dents, en joignant les mains, avec des regards suppliants, le malheureux sir Grant, demandez ma grâce, capitaine, demandez ma grâce ; c'est votre femme qui m'a perdu, c'est elle qui m'a forcé à toucher à la détente de ce pierrier...

— Le lâche ! murmurait lady Forster, le lâche ! et je l'ai aimé !

Le mulâtre lança la corde autour du cou de sir Grant.

La terreur du second fut inexprimable ; il était pâle, il devint vert ; avec une de ses mains, il s'accrocha aux pans de l'habit du capitaine Forster, et il s'y cramponna comme le naufragé au premier objet flottant qu'il rencontre ; avec l'autre main, il essayait désespérément de se défaire du tour de corde passé entre sa tête et ses épaules, ce qui était impossible, attendu l'adresse du mulâtre, habitué depuis son enfance à ces sortes d'exécution sur les chevaux libres et sur les bœufs. Sir Grant accompagnait ce geste de paroles, de supplications, d'exclamations d'effroi, de prières sans suite : Capitaine !... Madame !... Sir Thompson !... Sauvez-moi !... Voyez ! ils vont me tuer !... dites à ces gens de ne pas me tuer... Je n'ai rien fait... J'ai été quelquefois sévère pour eux, c'est vrai, mais c'était mon devoir... Les coups de corde, je ne les ai pas ordonnés... le coup de pierrier, ce n'est pas moi non plus... on m'a forcé... oui, forcé... Oh ! c'est affreux ! c'est horrible ! Vous me faites du mal... ne serrez pas si fort ! Grâce ! grâce ! grâce ! c'est odieux ! c'est épouvantable !... Ne me tuez pas... on n'a pas le droit de me tuer...

L'équipage riait comme au spectacle.

Le mulâtre serrait toujours un peu plus la corde, sans pourtant arriver à la strangulation complète. C'eût été trop tôt fini.

— Non! reprenait sir Grant, les lèvres blanches et toutes savonneuses d'écume... non! on n'a pas le droit de me tuer... Je suis officier des vaisseaux du roi... entendez-vous?... officier des vaisseaux du roi... C'est comme si l'on tuait le roi... Si je suis criminel, jugez-moi... mais me tuer sans jugement!... Vous n'avez pas le droit de me juger d'ailleurs... l'amirauté seule... puis... en outre... d'ailleurs... Oh! ils me coupent la peau! cela m'entre dans les chairs... Mais, capitaine Forster! mon bon capitaine Forster! vous, milady! vous tous, vous toutes, vous autres femmes... ne me laissez pas ainsi assassiner! Vous êtes bonnes... n'est-ce pas, vous êtes bonnes?... faites-moi retirer cette corde... Cet homme est un misérable... je vous ferai du bien à tous... J'ai de l'argent en Angleterre, beaucoup d'argent... vous l'aurez, prenez tout... mais ne me faites pas mourir... je ne veux pas mourir!... J'étouffe!... j'étouffe!...

L'équipage du *Niagara* était fou de gaieté; il battait des mains. Samuel, le mulâtre, ordonna, car tout le

monde ordonnait déjà, qu'on abaissât un des bouts de la vergue d'artimon, la vergue sèche, qui est, comme on sait, la plus rapprochée de la dunette. Sir Grant ne comprit que trop le sens définitif de cette effrayante manœuvre.

L'équipage aussi le comprit : on le vit à ses élans de joie, à ses aspirations, à son ivresse tumultueuse, à son délire de bonheur. Cela voulait dire : On va étrangler un homme, un chef, un officier; il sera en l'air comme une poulie. Le moyen de ne pas se réjouir! Mais sir Grant? sir Grant était à la torture. Des extrémités de son corps, le sang refoula vers le cœur, vers le cerveau, et il devint alors rouge, rouge comme l'écarlate. Cette congestion alluma instantanément dans sa tête un tel incendie de rage et d'épouvante qu'il en fut presque fou.

— Milady! cria-t-il, les yeux hors la tête, milady, c'est infâme! c'est criminel! vous ne dites rien, vous me laissez ainsi mourir! vous ne coupez pas la corde qui m'étrangle! et vous m'avez aimé!... oui, vous m'avez aimé... j'ai été votre amant... On ne laisse pas mourir ainsi l'homme que l'on a aimé!... Vous ne joignez pas vos prières aux miennes pour me sauver! Oh! les femmes! Mais offrez vos prières... vos diamants... quelque chose pour

me racheter de la mort... Milady, sauvez-moi! mais sauvez-moi!...

Le capitaine Forster baissa la tête de honte. Madame Forster regarda avec une pitié amère le poltron qui commettait une infamie pour couronner une lâcheté.

L'équipage cessa de rire pour huer.

Thompson écrivit sommairement sur son procès-verbal : Sir Grant... capitaine Forster... madame Forster... adultère... trois heures après minuit...

La manœuvre commandée par le mulâtre avait été exécutée.

Le bout de la vergue d'artimon descendit lentement jusqu'à la hauteur des bras de Samuel, qui passa le bout de la corde dans une des poulies des balancines; il ordonna ensuite qu'on relevât la vergue, ce qui fut fait. Il n'y avait plus qu'à peser sur la corde pour que sir Grant flottât dans l'espace et dans l'éternité.

Dès qu'il eut vu faire cette manœuvre, son sang, qui avait débordé, lui sortit par la bouche, par le nez, par les oreilles, et des gouttes perlaient à l'angle livide de ses paupières. Il ne parla plus, il cria, il gémit, il râla, il leva les bras, qu'il n'avait pas la force de tenir longtemps en l'air, et il croisa ses jambes comme pour s'ac-

crocher au vaisseau, qu'il sentait devoir bientôt lui manquer sous les pieds.

Le bouquet de la première partie de la fête se préparait pour les révoltés.

— Nous voulons voir ! disaient les uns avec avidité.

— Laissez-nous donc voir ! disaient les autres.

— Mais nous voulons tous voir !

— Mais nous avons bien le droit de voir !

On n'entendait que :

— Voir ! voir ! voir !

Le cri changea ; ce fut :

— Ne le pendez pas encore !

— Si, pendez-le ! pendez-le !

— Parbleu ! vous y voyez, vous autres ; à bas les égoïstes !

— A bas les égoïstes !

— Mais nous n'y voyons pas plus que vous !

Depuis quelques minutes, on voit que le rôle officieux d'intermédiaire joué par Carter n'existait plus ; il n'était plus possible ; Carter était débordé, ou plutôt Carter suivait le torrent. Il ne pouvait plus rien sur la tourbe déchaînée, ivre de toutes les mauvaises passions de la vengeance. Pourtant le même respect pour son digne capitaine l'animant encore, il dit à M. Forster :

— Capitaine, au nom du ciel ! épargnez-vous le triste spectacle qui se prépare.

— Vous êtes un rebelle, et je ne vous connais pas, répliqua, comme toujours, le loyal capitaine Forster.

— Vous et les vôtres, croyez-moi, capitaine, allez dans vos chambres : je vous y protégerai d'ici tant que je le pourrai... Mais allez, capitaine... il n'est peut-être déjà plus temps.

— Nous sommes donc tous prisonniers, dit madame Forster en déchirant avec ses dents les gants blancs qu'elle n'avait pas quittés; des gants de soirée !

— Vous n'êtes pas en prison, madame, mais sur l'échafaud, répondit Carter en regardant madame Forster, qui ne pâlit pas. Suivez mon conseil, retirez-vous !

— Je vous en prie, madame, dit le capitaine à sa femme.

Madame Forster ne remua pas.

— Milady, obéissez-moi, lui dit une seconde fois son mari; retirez-vous ! vous ne pouvez pas être témoin...

— Non, monsieur, répondit-elle, je n'obéirai pas. Je resterai ici.

— Alors je ne réponds plus de rien, dit Carter, qui, dès ce moment, abandonna ses protégés à leur sort.

— Commencez ! hurla l'équipage, que cet aparté à demi-voix impatientait. Commencez donc !

— Qu'attendez-vous ?

— En effet !

— Mort à sir Grant !

— Mort à sir Grant !

— La corde ! la corde !

— Trois hommes et trois femmes de bonne volonté, s'écria Samuel le mulâtre : les deux sexes : ce sera plus joli !

Il ne demandait que trois hommes, six se présentèrent ; il ne demandait que trois femmes, douze accoururent et saisirent la corde de place en place.

— Y êtes-vous ? demanda le mulâtre en soutenant le corps du malheureux Grant ramassé sur le pont comme un tas de linge.

Le capitaine Forster mit la main sur ses yeux ; madame Forster ne s'éloigna même pas. Thompson écrivait en ce moment sur son procès-verbal : — Pendaison du second — trois heures et demie — route S. S. O. — bon petit vent frais — équipage en parfaite santé.

Grant n'était plus qu'un cadavre et un long hurlement plaintif.

— Tirez ! cria le mulâtre ; tirez !

La corde fut tendue par dix-huit bourreaux.

Son corps se balança dans les airs.

Deux cents torches s'élevèrent pour éclairer l'espace.

On entendit un craquement : la colonne vertébrale du second se brisait.

Des acclamations remplirent l'air.

— Silence ! cria le mulâtre.

Il voulait parler, on l'écouta.

— Je vous préviens, afin d'éviter toute contestation, dit-il, que, d'après les lois anglaises, moi, le bourreau de sir Grant, j'ai droit à sa cravate et à ses bottes.

— C'est juste ! c'est juste ! c'est juste ! répondit en masse la foule loyale, toujours si désintéressée et si magnanime dans les révolutions.

— Il était bien mort? demanda le naïf pilotin à maître Gandolphe.

— Qui?

— Le second du *Niagara*?

— Ah ça! tantôt, pilotin, tu voulais que je fusse mort, et, quoique mort, que je te racontasse l'histoire dont j'ai l'honneur de t'entretenir; et, en ce moment, tu doutes qu'un homme étranglé par dix-huit bourreaux à un bout de vergue ne soit pas mort?

— Ne lui répondez donc plus, maître Gandolphe,

réclamèrent les matelots, et dites-nous bien vite à quel jeu se livrèrent les camarades, le reste de la nuit, après avoir tant soit peu gêné le second dans sa respiration.

— Vous avez un peu oublié, dit maître Gandolphe avec quelque humeur, et ceci prouve que vous prenez plus d'intérêt à mon récit qu'à ma personne, vous avez un peu oublié que j'étais toujours lié au grand mât, entre la vie et la mort, voyant tout, ne pouvant rien, me demandant dans ma position si je n'étais pas destiné à faire contre-poids au second à l'autre bout de la vergue d'artimon.

Les matelots parurent confus de l'observation de maître Gandolphe, qui ne tint pas longtemps rancune à ses auditeurs.

— Jusqu'ici, reprit-il, les hommes avaient joué la principale partie, puisque vous appelez cela un jeu : les femmes allaient avoir leur tour.

L'Irlandais Preston ayant pris par la main *la convict* Caroline Prior, traversa l'honorable société qui couvrait le pont, et monta fièrement sur la dunette où madame Forster, ainsi que vous l'avez vu, avait voulu rester malgré son mari, malgré Carter et malgré le *mélancolique* spectacle, — c'est ainsi que les Anglais appellent une pendaison.

Caroline Prior était une pauvre créature jolie, pâle et triste, ayant de grands yeux bleus et doux comme le ciel, des traits délicats et transparents, une petite bouche dont les lèvres ressemblaient à deux feuilles de rose du Bengale pliées. Ses dents souriaient toujours quand le haut du visage restait soucieux : et l'on ne pouvait guère dire pourquoi ce sourire, car la charmante Caroline Prior ne connaissait pas la joie dans ce monde. A seize ans, et elle n'avait que seize ans et demi tout au plus, elle avait été condamnée à passer le reste de sa vie dans la colonie pénale de l'Australie, et à tourner jour et nuit, à trois mille lieues de son village, la roue de fer d'un moulin. Chère enfant ! elle si faible, si mince, si maladive ! Un instant ! s'interrompit tout pensif le brave Gandolphe en essuyant une grosse larme avec l'épaisse manche de son caban. Je n'ai jamais été père, mais si le bon Dieu avait voulu que je l'eusse été, c'est ainsi que j'aurais désiré avoir une fille. Comme c'est bon ! bon Dieu ! de serrer une pareille mignonne créature dans ses bras, de la presser comme une bonne action contre son cœur, sur ses lèvres ! d'agiter ses cheveux avec la brise de son souffle, et de couvrir une de ses joues tout entière avec un seul baiser qui claque jusqu'au fond de l'âme ! et puis, quand on l'a embrassée

et réembrassée jusqu'à en pleurer, de lui dire en la regardant en face : Je ne t'ai pas fait de mal, mon enfant ? Ah ! sacredieu ! il n'y a pas de verre d'eau-de-vie qui vaille cela !

— Voyons, maître Gandolphe, la sensibilité, ça enrhume.

— C'est fini ; je ne pleure plus. Fermez le robinet !

— A la bonne heure !

— En présentant Caroline Prior à madame Forster, Preston lui dit : Madame... Ah ! mais moi, je ne veux pas oublier de vous dire, s'interrompit brusquement Gandolphe, que lorsque Carter vit Caroline et Preston venir ensemble, se tenant par la main, il eut un mouvement nerveux qui lui fit lever la hache comme pour les séparer d'un seul coup ; comme on coupe une corde qui ne veut pas se dénouer. Ses yeux se fermèrent, se rouvrirent, ses narines se gonflèrent ; les muscles de son visage allaient et venaient. Carter se contint pourtant. Ascott le regardait, Ascott qui jouait le même jeu avec le mulâtre Samuel, cette différence gardée que c'était Ascott jusqu'ici qui avait jeté le grappin sur Proserpine. Mais patience.

Ah ! que de tempêtes dans ces nuages noirs qui s'avancent !

Revenons à Preston : il dit à madame Forster : Madame, vous avez voulu faire donner, je ne sais trop pourquoi, mais je le devine depuis que j'ai entendu la confession de votre amant, vingt coups de corde à cette pauvre enfant. J'étais chargé de les lui donner; et comme j'ai refusé, c'est moi en punition qui les ai reçus, c'est l'usage. J'ai donc reçu les coups de corde pour elle, c'est très-bien. Je vous en remercie. J'attendais le jour de la vengeance; il est venu plus tôt que je ne l'espérais. Pour toute vengeance, madame, vous allez faire des excuses à Caroline Prior.

— Lady Forster faire des excuses à cette honte, à cette impureté, à cette turpitude, à une convict! Vous êtes encore plus plaisant qu'impertinent, répondit madame Forster, dont un sourire blanc frangea les lèvres frémissantes.

— Vous allez faire des excuses à Caroline Prior, madame, répéta Preston en poussant Caroline Prior devant lui.

— Oui, oui, des excuses, des excuses!

Ce cri parcourut le vaisseau d'un bout à l'autre, et vint frapper comme un coup de vent le visage de madame Forster.

— Jamais! dit avec une telle fermeté de voix et d'in-

tention lady Forster, qu'il n'y avait pas à mettre en doute sa résolution.

— Tu les feras à genoux, lui dit Proserpine en accourant et en pesant de ses deux puissantes mains sur les épaules de madame Forster. Madame Forster fut forcée de fléchir; mais, en tombant, elle tourna la tête pour voir qui avait l'audace de cet attentat. Elle exhala un cri d'indignation qui dut la déchirer, en voyant le visage de Proserpine au-dessus de son visage. C'est une femme! murmura-t-elle amèrement. Ces deux visages, beaux tous les deux, mais celui de Proserpine splendide et complet comme celui d'une déesse, comme celui de Junon, écrasa par sa lumineuse et radieuse ampleur celui de lady Forster, qui n'était que fin et distingué. Ce n'est qu'une femme! redit-elle, mais cette fois avec douleur, et comme si la défaite se changeait en ignominie :

— Oui, c'est une femme! lui dit Proserpine, moins qu'une femme, une déportée, une déportée comme Caroline Prior, comme cent vingt-neuf autres qui sont ici; une déportée qui a un numéro au lieu d'un nom sur son linge, dont le linge est plus dur que du fer battu, tandis que le tien, coquine d'honnête femme, est plus doux que de la soie; une déportée, dont la

robe est de grosse toile grise, regarde, oui, grise et mal teinte, tandis que ta robe est du plus beau cachemire : c'est donc la robe qui fait l'honneur et la vertu? mais oui, c'est la robe !... Tu es honnête, tu es vertueuse, toi, n'est-ce pas? Approchez, convicts, approchez, voilà comment est faite la vertu dans ce monde; elle a des cheveux blonds, des manchettes brodées, des souliers de satin, et Proserpine ajouta avec un rire infernal, et beaucoup d'amants! mais madame ne va pas pour cela à Botany-Bay! Si fait, elle y va, mais c'est pour nous y conduire.

— Assez, lui dit tout bas Caroline Prior, d'un ton de prière qui demandait la pitié.

— Pourquoi assez? lui dit Proserpine : a-t-elle dit : assez! elle, quand on donnait vingt coups de corde sur le dos sanglant du brave Preston? Viens ici, Preston, que je t'embrasse! s'écria Proserpine. Tu as du cœur, mon jeune drôle. Et elle embrassa Preston à la manière anglaise, c'est-à-dire en pleine bouche. — Voilà un homme, ajouta-t-elle; non pas ton amant — un coquin qui avait moins de cœur qu'un lièvre. — Prenez-les bons, mesdames, puisque vous en prenez; et, grâce au ciel! vous ne vous en faites pas faute, pas plus sur terre que sur mer : mais choisissez-les bien; choisissez-les donc

comme nous : braves, fiers, solides, à tous crins, jeunes, s'il se peut, mais courageux et dévoués avant tout; qui n'aient pas plus peur de la mort que d'un verre de vin, qui se jetteraient à l'eau avec deux boulets aux pieds pour nous, dans le feu, avec de l'étoupe dans les poches, qui voleraient pour nous être agréables, qui pilleraient, qui tueraient le premier venu pour nous faire avoir un bon souper, qui iraient en chantant à la potence pour nous. Ah! nous aussi, nous les aimons, nous autres, nos chers amants, et ce qu'ils font pour nous, nous le ferions crânement pour eux, et nous le faisons : oui, madame, oui! nous volons en plein jour pour eux, pour leur avoir un pantalon en velours : voilà comme nous aimons! Nous assassinons en pleine cité pour rapporter une épingle, une montre, une fantaisie à ces chères fantaisies de notre âme.

Proserpine se montait, se montait sans cesse. — Oui, reprit-elle avec une sorte d'ivresse, nous assassinons pour eux : moi, qui vous parle, j'ai tué un vieux pour faire une surprise à Ascott, pour avoir l'occasion de lui faire un joli cadeau : il a eu son cadeau. J'ai versé du plomb fondu dans l'oreille d'un étranger qui dormait près de moi. Ensuite, je lui ai pris sa montre, une belle savonnette d'or, et je l'ai donnée à mon cher Ascott.

Ascott recula d'horreur. Il ignorait l'origine atroce du cadeau qu'il avait reçu de la main de Proserpine.

— Maintenant, reprit Proserpine en riant avec toutes ses magnifiques dents de lionne, maintenant, que nous sommes libres, je puis te le dire, Ascott, et je te le dis de tout cœur, Ascott, mon chérubin, mon amour, j'ai tué un homme pour toi, et c'est pour toi que je vais à Botany-Bay. Viens m'embrasser, mon petit ange, viens; ne me remercie pas.

La sombre jalousie du mulâtre, qui ne perdait pas un mot de cette étrange allocution de Proserpine, se lisait sur sa figure expressive, qui se cuivra d'envie. Ce n'est pas pour lui, se disait-il dans la rage de son cœur ulcéré, que Proserpine avait versé du plomb fondu dans l'oreille d'un étranger. Ascott ! heureux Ascott ! Mais Ascott lui payerait cela !

Madame Forster était toujours à genoux.

— Il ne s'agit pas de tout cela, reprit Proserpine changeant de propos ; il s'agit d'excuses que madame doit faire, et tout de suite, et bien haut, à Caroline Prior. Veux-tu les faire, oui, ou non ?

— Non, misérable ! répondit madame Forster ; non !

— Puisqu'il en est ainsi, alors, tu seras fouettée comme Caroline Prior l'eût été sans Preston.

— Oui, fouettée ! fouettée ! hurlèrent les femmes déportées en battant des mains : fouettée sur le dos, sur les épaules, sur les bras, partout !

— Oui, partout.

Les révoltés riaient comme des fous : les disputes des femmes amusent toujours tant les hommes !

— C'est convenu, le fouet à milady ! cria Proserpine.

— Oui, c'est convenu.

— Nous verrons le dos de milady.

— Je veux voir le dos de la milady.

— Commencez !

— A bas le châle !

— A bas la robe !

— A bas les jupons !

Et ce que commandait la foule, Proserpine l'exécutait avec une dextérité sans égale ; elle déshabillait madame Forster, qui, en un instant, n'eut plus pour tout vêtement que la chemise.

Le capitaine Forster, gardé à vue par quatre révoltés, répandait des larmes, des larmes de honte et de douleur, en voyant l'outrage que subissait celle qui portait son nom, quoiqu'elle se fût montrée bien peu digne de le porter.

— La voilà nue ! dirent les femmes.

— Elle n'est pas mal... mais non...

— Très-blanche !

— Elle se serre trop.

— Voyons, s'écria Proserpine, arrêtant en chemin cet inventaire trop anatomique, voyons qui aura l'honneur de donner le fouet à milady.

Ce nom jaillit de la foule : Preston !

Tous répondirent à cette inspiration en répétant : Preston ! oui, Preston ! Parbleu ! il rendra ce qu'il a reçu. Le fouet pour le fouet.

Preston s'avança vers madame Forster, malgré le mouvement que fit Caroline Prior pour l'empêcher.

Au même instant se produisait un incident nouveau et peu prévu.

— Cette femme ne sera pas fouettée, dit Carter, fatigué à la fin du rôle important que jouait Preston auprès de Caroline Prior et que la foule se plaisait à lui prêter. Les batteries d'une rivalité formidable se démasquaient tout à coup. Non, elle ne sera pas fouettée.

— Et pourquoi ? lui demanda Preston.

— Parce que je ne le veux pas.

— Tu es donc le maître, ici ? lui demanda encore Preston.

— Je ne réponds pas là-dessus.

— Et moi je t'interroge là-dessus, dit fièrement Preston.

—Mais à quoi bon ? dit Ascott, qui voyait de loin arriver l'orage, et qu'il ne jugeait pas assez mûr pour le laisser éclater. A quoi bon vous disputer ainsi ? Qu'est-ce que vous voulez ? punir cette orgueilleuse et méchante femme ? n'est-ce pas ? très-bien ! Et vous voulez la fouetter ? La fouetter ! mais ce n'est pas assez ; ce n'est rien. Voulez-vous la punir d'une façon plus cruelle, plus ironique, plus originale, d'une façon digne de vous ?

— Voyons, voyons, Ascott. Le fouet pourtant est un châtiment...

— Insuffisant.

— Expliquez-vous.

— Elle a tourmenté, répliqua Ascott, puni, fouetté, torturé, avili les déportées ; elle hait à mort les déportées. Elle exècre les déportées ; la loi est moins cruelle, moins abominable, moins flétrissante qu'elle pour les pauvres déportées. La voilà nue... eh bien ! mettez-lui les habits d'une déportée.

— Bravo ! bravo ! bravo !

Madame Forster poussa un cri d'anéantissement, de désespoir.

— Voyez-vous? dit Ascott, j'ai frappé juste. Et quand elle aura le costume ignoble d'une convict, voilà ce que nous ferons...

Ascott s'arrêta pour écouter.

— Que ferons-nous?

Ici, Ascott fut interrompu par une clameur de voix, un charivari de jurons et de blasphèmes qui venait de l'entrepont et sortait tourbillonnant et furieux du milieu du vaisseau. Les têtes suivirent la direction des regards d'Ascott, et l'on vit alors sortir par la grande écoutille d'autres révoltés, portant sur leurs épaules et dans leurs mains des tonneaux de viandes salées, des mannes pleines de biscuits de mer, des bouteilles de rhum, des planches de lard, des colliers de saucissons, des meules de fromage, des volailles conservées, des barils de choucroute, des tonnes de bière, des paniers de vin de Bordeaux, des tonneaux d'eau-de-vie, et tous les genres de comestibles que le chef de la cambuse tient ordinairement sous sa clef.

La pièce principale de cette rapine triomphale, de cette procession des fous, était, ô dégradation profonde de l'autorité! le cambusier lui-même, maître *Christmas*, un homme pâle et décharné, couronné de lauriers comme un jambon, le cou orné d'un grotesque collier

de pommes de terre, et tenant d'une main une cuillère à pot et de l'autre une mesure de liquide de la plus forte capacité.

Il suait et tremblait de tous ces honneurs qu'on lui imposait avec une violence qui se traduisait à chaque pas par des injonctions de cette nature :

— Marche, chien de cambusier !

— Honneur à ce vieux rat !

— Place au fesse-matthieu !

— Bonnet bas devant ce roi des ladres !

Il était aisé de voir que les matelots, ces éternels haïsseurs du chef de la cambuse, se vengeaient cruellement sur celui du *Niagara* de tous les vins frelatés, de tous les lards rances, de tous les haricots sonores, de toutes les pommes de terre gâtées, de tous les biscuits mangés par la vermine, que lui et ses semblables ont l'habitude de donner à leurs pensionnaires.

Enfin, le jour de la vengeance brillait.

On oublia un instant madame Forster pour le chef de la cambuse.

Quand on l'eut conduit sur la dunette, lieu de toutes les exécutions, on lui dit solennellement : Cambusier, jusqu'ici tu nous as traités comme des prisonniers, tu nous as fait manger tout ce qui t'a plu et qui nous a

toujours déplu; aujourd'hui, tu vas nous régaler de ce que tu as de mieux et de plus délicat. Distribue-nous donc toutes ces friandises; gorge-nous, étouffe-nous; mangeons et buvons à crever.

Le cambusier poussa un gros soupir.

Thompson relata aussitôt sur son rapport ce nouveau fait de la révolte.

— Allons donc, cambusier ! à l'œuvre !

Et des mains se tendirent de tous côtés pour recevoir qui du bœuf, qui des quartiers d'oies conservées dans de la graisse, mais surtout et toujours du vin, du porter, de l'eau-de-vie et du rhum.

Que de soupirs ! que de larmes ! exhalait, répandait le malheureux cambusier obligé de présider à cette odieuse prodigalité, lui si économe !

Mais que pouvait-il contre l'odieuse violence dont il était victime? Il donna donc tant qu'on voulut et de la viande, et des salaisons, et de l'eau-de-vie; horrible et inévitable facilité qui mit les révoltés dans un tel entrain, dans un tel commencement d'ivresse, qu'ils ne se contentèrent plus bientôt de ce que leur donnait à manger le pauvre cambusier ahuri, effrayé, navré, aux trois quarts mort. Horrible et grotesque folie de l'ivresse, ils voulurent le manger lui-même ! ! !

— Je propose, dit le mulâtre, de manger le cambusier.

— Oui, mangeons le cambusier, crièrent-ils avec frénésie. Quelle idée !

L'idée eut un succès d'anthropophage.

Les détails furent splendides.

— Comment le mangerons-nous ? dit un gourmet.

— Rôti ! parbleu !

— C'est commun.

— En sauce ?

— Non, aux petits pois !

— Nous n'en avons pas.

— Aux haricots alors.

— Mort aux haricots !

— Piqué !

— En tortue ! c'est mieux !

— Au naturel : c'est plus simple.

Et l'eau-de-vie coulait toujours à pleins bords. Les lèvres en étaient fatiguées. Hommes et femmes s'abreuvaient : c'étaient des éponges. Et pendant ce temps le vaisseau abandonné à lui-même était tantôt en panne, tantôt au vent, tantôt et le plus souvent *masqué*.

— C'est convenu, reprirent-ils avec la fureur de l'unanimité, mangeons le cambusier !

— Qu'on le dépèce !

— Allumez le feu de la cuisine, ordonna Samuel.

Le feu fut allumé.

— Apportez, reprit-il, le tranche-lard, si vous voulez que je le dépèce.

— Puisque tu es cuisinier, lui dit Ascott, qui cherchait plus ouvertement, depuis qu'il était ivre, une querelle à l'homme de couleur, et qui ne devait pas tarder à la trouver, tu t'engages à nous donner tous les jours six plats de viande à dîner, trois de légumes, six bouteilles de vin à chacun, deux de rhum.

— Oui, dit Samuel, oui ! Mais un couteau, que je dépèce le cambusier !

— Pitié ! criait celui-ci ; pitié !

— Trop tard, cambusier !

— Je vous ferai faire à tous bonne chère, ajoutait-il d'une voix lamentable.

— Menteur !

— Je le jure : tous les jours, roast-beef, plum-pudding, gâteau aux amandes.

On remit un large couteau de cuisine à Samuel.

Il défit aussitôt la cravate et ouvrit le gilet de l'infortuné cambusier.

Il me vint une idée, s'interrompit à cet endroit de son récit maître Gandolphe.

Au hasard de ne pas être entendu, car le vaisseau devenait un enfer, je dis : Mes camarades, vous voulez manger le chef de la cambuse ; c'est à merveille ; il faudrait ne pas avoir le sens commun pour vous désapprouver ; mais je présume que vous comptez vous régaler en vous livrant à un festin si peu ordinaire, quoique bien naturel. On m'écouta : — Je fus encouragé. Examinez votre cambusier, voyez comme il est maigre ; c'est un squelette : la peau et les os ; il n'a pas trois livres de mauvaise viande à vous offrir. Suivez-moi bien, mes camarades, — on m'écoutait de plus en plus : — Il est probable que la traversée sera longue, puisque vous n'allez nulle part. Soyez donc justes envers vos estomacs. Pourquoi n'agiriez-vous pas envers le cambusier comme vous agissez envers vos volailles? Vous les engraissez : engraissez-le, et puis quand il sera gras, bien gras, vous le mangerez. Un long rire, mais franc, mais universel, accueillit mon discours, qui fut trouvé si heureux, si éloquent, si juste, si persuasif, que je sauvai non-seulement le pauvre cambusier, mais mon triomphe oratoire fut si complet, qu'Ascott dit aux autres révoltés, tombés dans une hilarité délirante :

— Cet homme est vraiment trop amusant pour être si gêné dans ses mouvements ; qu'on le délie, et qu'il soit du festin comme nous tous. — Qu'on délivre aussi le cambusier. — Oui ! oui ! oui !

Nous fûmes délivrés tous les deux, le cambusier et moi ; et comme il arrive toujours dans les revirements des révolutions, on me traita avec autant de cordialité qu'on en avait eu peu d'abord.

— Enfin vous voilà sauvé encore une fois, maître Gandolophe, dirent les matelots.

— Sauvé... sauvé... je ne sais qui pouvait se dire sauvé au milieu de ces hommes dont l'exaltation s'augmentait à chaque minute dans des proportions effrayantes, et par un usage incessant du rhum et par la présence, le contact de ces femmes condamnées dont la joie, les cris, les frénésies immenses, sombres, burlesques, furieuses, indescriptibles, allaient mettre continuellement en question l'existence du vaisseau, aussi ivre que ceux qu'il portait, et l'existence de tout le monde.

On se retourna de nouveau contre madame Forster, qui, aussi héroïque qu'elle avait été méchante, se laissa, sans dire un seul mot, revêtir de la robe des déportées, tandis que son bonnet, ses rubans, ses dentelles, son

châle, arrachés, lacérés, hachés en mille morceaux, devinrent l'amusement de ces femmes, qui s'en parèrent d'une façon dérisoire comme le feraient des singes tombés dans le magasin d'une couturière ou d'une modiste.

Caroline Prior seule ne prenait aucune part à ces déréglements, qui n'étaient rien, mais rien, en comparaison de ceux qui allaient suivre.

Le jour venait pourtant, quoiqu'il me parût ne devoir jamais venir pendant cette nuit dont la durée m'avait été d'un siècle; et avec le jour le vent s'élevait; il soufflait déjà d'une certaine force dans la direction de l'ouest. Les vagues, sèches et pressées, criaient comme sur un lit de cailloux; elles moutonnaient; à l'horizon des cercles cuivrés se formaient, qui n'annonçaient pas précisément du beau temps pour la journée. Mais à bord du *Niagara* qui donc songeait alors au vent, au temps, à la journée?

Quand madame Forster fut vêtue de l'ignoble robe des déportées, sous laquelle sa chair frissonnait, chacune de ces femmes, dont l'ivresse avait exalté la beauté, allumé les ardentes couleurs et surtout la cynique parole, passa devant elle en lui jetant un nom et un crime.

— Madame, moi, je suis Annah Buttler : j'ai incendié trois fermes.

— Madame, moi, je suis Mary Godwin : j'ai empoisonné mon frère.

— Madame, moi, je suis Nany Kempt : j'ai vendu ma sœur.

— Madame, moi, je suis Rose Taylor : j'ai étranglé mon mari.

— Madame, moi, je suis Fanny Winter : j'ai brûlé mon enfant dans un four.

— Moi !...

— Assez ! assez ! dit madame Forster en mettant ses deux mains sur ses yeux épouvantés.

— Eh bien ! dit Proserpine en écartant les mains de lady Forster pour lui découvrir le visage qu'elle opposa au sien, superbe, ivre, menaçant et ricaneur, eh bien ! tu es plus coupable, plus criminelle qu'Annah Buttler, que Mary Godwin, que Nany Kempt, que Rose Taylor, que Fanny Winter, que nous toutes, nous, parricides, incendiaires, prostituées, empoisonneuses ; parce que tu es la femme hypocrite qui n'a pas osé avouer ton amant, lâche ou non, qui te demandait la vie. Ton infâme vertu est au-dessous du dernier de nos vices.

— Quel rêve ! s'écria madame Forster, dont l'éner-

gie ne cédait pas encore sous le poids de tant de malédictions.

— Voici le réveil ! dit Proserpine en soulevant vigoureusement madame Forster dans ses bras et en la plaçant dans l'un des canots suspendus le long du bord aux porte-manteaux. Lâchez les drisses ! ordonna-t-elle aux matelots qui avaient combiné le coup avec elle. Aussitôt les drisses furent lâchées, et l'embarcation, en une seconde, toucha l'eau, flotta, fut détachée du vaisseau, et laissée à cent pieds plus loin ; une seconde après, elle n'était plus qu'un point dans l'espace, une tache, rien.

Madame Forster avait été abandonnée à la mer, en plein Océan.

Il s'éleva une telle clameur à bord, après cette exécution, un tel bruit de cris, de casseroles, de musique, qu'on ne s'aperçut pas d'abord que le vent soufflait avec une violence épouvantable ; la tempête se mettait de la partie ; les vagues tombaient déjà à bord.

A ce début de l'orage, Ascott, s'élançant sur le couronnement du vaisseau, une hache à la main, s'écria de sa voix cuivrée :

— C'est fini ! le *Niagara* n'appartient plus à l'Angleterre ; il est à nous, à nous les rebelles, les révoltés ! Donc, j'abats ce pavillon d'esclavage et de douleur.

Il coupa la drisse au pied, et le noble pavillon anglais, cet étendard d'honneur et de gloire, sous lequel tout homme doit être fier de lever le front, car il veut dire, depuis des siècles : bravoure, discipline, travail, richesse, puissance, devoir, résignation, ce sublime étendard tomba dans l'eau comme un chiffon dédaigné.

Pendant qu'il descendait de son poste d'honneur, on entendit une voix frémissante qui cria : Vive l'Angleterre ! et un coup de pistolet.

Le capitaine Forster venait de se brûler la cervelle, ne voulant pas survivre à la chute de son pavillon.

La tempête était pleinement déclarée.

La rafale criait et aboyait dans les cordages tendus parfois à se rompre, lâches parfois comme les cordes d'un violon dont le manche se brise. Des masses d'écume, des nappes d'eau flagellaient les mâts en écharpe, pour se briser et se vaporiser en poudre liquide qui retombait en perles d'argent, dont chaque grain devenait un miroir où se réfléchissaient les feux sans chaleur du soleil.

La tempête, une tempête plus terrible régnait sur le *Niagara* : une ivresse noire, sauvage répondait cris pour cris, blasphèmes pour blasphèmes, coups pour

coups, à l'ouragan. Celui des hommes allait épouvanter celui du ciel.

Il faisait enfin grand jour.

Les torches portées par toutes ces femmes, Némésis et Furies de l'Océan, s'éteignirent.

La grande débauche allait recommencer au soleil.

Ici, maître Gandolphe dit à son auditoire attentif :

— Mes enfants, le quart de la diane est fini, il faut aller nous coucher. A la diane suivante, si je suis encore en vie, je vous dirai la suite de l'histoire du *Niagara* et de ses cent trente déportées.

IV

A la diane suivante, maître Gandolphe reprit ainsi : Rien au monde ne peut donner une idée exacte d'un vaisseau sur lequel une révolte a éclaté; et rien même ne peut fournir une comparaison assez juste, assez précise, pour faire comprendre le caractère du chaos qui succède à l'ordre, du danger qui suit la sécurité, de la folie qui vient après cette immense raison qu'on appelle la discipline.

A terre, les émeutes, les révolutions populaires offrent presque toujours deux chances de salut : la première, c'est qu'un passage reste constamment ouvert à ceux qui ne veulent prendre aucune part à la destruction de l'ordre établi; la seconde, c'est que le besoin inné à l'homme de rentrer dans les limites du raisonnable et du possible pousse toujours un chef à prendre les rênes des chevaux en déroute. A la mer rien de semblable.

Par où fuir ? la mer partout; il faut rester; être té-

moin et acteur. La main qui n'agit pas est coupée; le pied qui veut se retirer est enchaîné. Le chef qui pourrait rétablir l'ordre n'est souvent nulle part; Dieu seul sait le moment où une cause mystérieuse fera cesser le trouble. En sorte qu'un vaisseau est moins un assemblage d'individus dont le courage et l'honnêteté chez les uns compensent la faiblesse et la cruauté chez les autres, qu'un seul individu qui ne peut se modifier ni se corriger lui-même. C'est ce qui explique fort naturellement pourquoi tous les vaisseaux à bord desquels une insurrection se manifeste périssent ou par le naufrage ou par l'incendie. C'est un fou qui n'a personne pour le garrotter.

Les révoltés du *Niagara* avaient jeté à fond de cale tout l'état-major et une grande partie des employés.

Thompson seul, et il méritait cette glorieuse exception, était demeuré libre, et libre d'écrire des rapports tant qu'il lui plairait. On aurait craint de faire de la peine à cet excellent homme en le privant d'un devoir devenu chez lui un plaisir et d'un plaisir passé à l'état de manie.

Du reste, il s'acquittait de sa tâche avec une ponctualité de plus en plus grande, et de plus en plus justifiée par la circonstance.

Sur son journal, à côté de l'aire de vent qui avait soufflé, à côté des observations barométriques et thermométriques, il continuait à consigner à la colonne des observations générales les monstruosités les plus variées commises par l'équipage. On put lire dans cette colonne où il brillait : « Si le cambusier Christmas ne fut « pas mangé cette nuit-là, c'est que, sur l'observation « d'un matelot français, qui le sauva par son judicieux « avis, le cambusier n'était pas parvenu à un embon« point suffisant. »

L'équipage, maître du vaisseau qu'il avait sous les pieds, resta en présence des quatre chefs à peu près égaux en autorité : Carter, Ascott, Preston et Samuel le mulâtre; et ces quatre chefs dont vous avez pu apprécier le caractère, les passions violentes et l'énergie, restèrent à leur tour en présence de leur sauvage rivalité; Carter et Preston, amoureux tous les deux de Caroline Prior; Ascott et le mulâtre en adoration l'un et l'autre devant les charmes puissants et merveilleux, les séductions monumentales de Proserpine, statue vivante, — celle qui versait du plomb fondu, avec tant de naïveté, dans l'oreille des étrangers pour être agréable à son cher Ascott.

Si vous me demandiez, dit maître Gandolphe à ses

camarades, comment Proserpine et Ascott, qui s'étaient connus à Londres, de même, comme vous allez le voir plus tard, Preston et Caroline Prior s'étaient connus à Dublin, comment, dis-je, ils s'étaient rencontrés à bord du vaisseau le *Niagara*, il me serait facile de vous répondre. Ces rencontres seraient tout à fait impossibles et un vrai miracle si le hasard seul devait les amener ; mais les déportées et les matelots qu'elles ont pour amants se chargent de faire le hasard.

Ces derniers, qui savent toujours d'avance par leurs maîtresses le vaisseau qui doit les emporter en Australie, s'arrangent pour être enrôlés, et il arrive ainsi qu'ils font le voyage ensemble. Cette conspiration permanente, qu'il est impossible à l'amirauté de déjouer, quoiqu'elle en soit parfaitement instruite par sa police, est la source de toutes les conjurations qui se trament à l'ombre de la voile, de toutes les insurrections qui éclatent en pleine mer, comme celle du *Niagara*. Tout s'enchaîne : les convicts corrompent les matelots dont elles sont les amies, et ceux-là, à leur tour, entraînent le reste de l'équipage et le trop petit nombre de soldats de marine affectés au service de sûreté de la traversée.

La plus intéressante de toutes les convicts était la naïve et gracieuse Caroline Prior, dont il était difficile

de deviner le crime à son visage touchant et réfléchi, dont il était impossible même de dire la faute, car il n'y avait place ni pour la tache d'un crime ni pour l'ombre d'une faute dans l'ovale délicieux de coloris et de forme qui le renfermait.

Pourtant, comme je vous l'ai déjà dit, continua maître Gandolphe, elle allait subir à Sydney ou à Norfolk, dans la Nouvelle-Hollande, une captivité perpétuelle. Vous supposez alors que Caroline Prior était la victime d'une de ces erreurs judiciaires dont il y a tant d'exemples, même en Angleterre, où il s'en commet le moins.

Vous vous trompez, mes bons camarades, Caroline Prior avait été justement condamnée en Irlande pour crime d'infanticide; oui, accusée de ce meurtre horrible, elle n'avait échappé à l'ignominie de la potence qu'à cause de son extrême jeunesse.

Voici le fait criminel tel qu'il m'a été raconté par Preston lui-même, son amant, son amant aimé, car elle n'avait pas plus fait attention aux avances brutales de Carter qu'aux assiduités du malheureux second, sir Grant.

Fille d'un riche irlandais, Caroline Prior avait une sœur nommée Mary.

Les deux sœurs passaient pour les deux plus jolies filles du canton.

Mary était l'aînée et l'aînée, au moins de cinq ans; mais entre une jolie enfant de quinze ans et une jolie fille de vingt ans, quelle est la plus jeune? ma foi! chez les Anglais il n'est pas facile de le dire. Seulement, à l'époque où commence l'histoire dont la fin fut si funeste pour Caroline, Mary avait un côté sérieux dans le caractère et la figure qu'elle communiqua plus tard à sa jeune sœur. Caroline alors était l'oiseau qui chante dans les blés, la feuille qui vole sur le chemin, la fleur qui s'ouvre dans la fente du mur, le rayon qui court sur l'eau, l'eau qui gazouille dans le pré, toutes choses douces, bonnes, harmonieuses, qui ne savent pas ce qu'elles font, mais qui le font avec d'autant plus de naturel et de grâce.

Mary, au contraire, était la gravité même, la gravité au jeu, la gravité à table, la gravité partout.

Elle aima pourtant, mais si gravement, si mystérieusement, et à sentiments si couverts, qu'on ne savait guère dans le canton si le fils du ministre, si James Gordon allait dans la famille pour Caroline ou pour Mary Prior.

Ceci serait moins étonnant dit devant des Anglais que devant vous, mes camarades.

En Angleterre, l'amour, qui commence de très-bonne heure pour ne finir jamais, est une confidence si discrète et si longue, que le premier mot n'y fait jamais pressentir le dernier, et qu'elle se prolonge souvent huit ou dix ans sans interruption ; on sait seulement que le jeune homme introduit dans une maison épousera un jour quelqu'un. Le jeune homme finit quelquefois par se marier avec la mère devenue veuve.

Or, comme je vous le disais, Mary Prior aima le fils d'un ministre protestant, — d'un ministre religieux, bien entendu, — et elle l'aima avec tant de confiance... Mais ceci est inutile à dire, puisque le procès criminel vous en dira plus en quelques mots que moi avec toutes mes paroles.

Au plus beau moment de cette liaison, peut-être n'était-ce point le plus beau, — mais passons, — des moissonneurs, qui coupaient à cœur joie les blés dans un champ voisin de celui du fermier Prior, trouvèrent sous leur faucille, entre les bluets et les coquelicots, le cadavre d'un nouveau-né.

La découverte effraya ces braves gens, qui allèrent

aussitôt chez le chef de l'autorité locale faire leur déclaration.

Bonne fortune pour le magistrat !

Il fut reconnu par les gens de l'art, appelés à donner leur avis, que l'enfant avait vécu plusieurs heures, et par les jurisconsultes que la mère ne l'avait ainsi déposé dans un champ de blé, quand les épis étaient déjà un peu hauts, que pour qu'il restât au moins quatre mois caché à tous les regards.

La justice va vite quand elle met ses grandes bottes noires, ses lunettes bleues et ses gants noirs.

Dieu vous garde d'une injustice ! mais surtout de la justice !

Comme le canton où le crime avait été commis n'était pas considérable, il fut facile de chercher et de trouver quels étaient les jeunes gens et quelles étaient les jeunes filles qui, à ce moment-là, pouvaient s'aimer ou se voir avec quelque intimité. On arriva ainsi à constater les assiduités de James Gordon auprès de la famille des deux jeunes sœurs; mais là s'arrêta le premier pas des investigations de la justice. Le fermier Prior était très-honorable, la famille Gordon très-honorable aussi, le fils de James Gordon, sur le point de passer ministre comme son père, non moins honorable. Com-

ment supposer?... L'attorney — c'est, en Angleterre, le grand juge — l'attorney se dit : Mais c'est parce qu'ils sont tous très-honorables qu'ils auront voulu peut-être, ou plutôt que quelqu'un dans l'une des deux familles aura voulu à tout prix faire disparaître les traces d'une très-grave faute. Il ne pesa pas trop sur l'idée, toujours retenu, quoi qu'il en dît, par l'honnêteté des deux familles, mais il ne l'abandonna pas cependant; un juge abandonner une affaire, jamais! il y revint; il soupçonna, il épia de loin les pas et les démarches des deux jeunes filles.

Il ne découvrait rien.

James Gordon continuait à aller dans la famille Prior avec la même exactitude, et les deux sœurs, de leur côté, continuaient à le recevoir avec la même affection. Les recherches de la justice semblaient tout à fait abandonnées sur ce point; c'est le moment où l'on doit le plus se méfier d'elle.

L'automne touchait à sa fin; il est d'usage dans ce canton de l'Irlande de dire adieu par un bal à la belle saison qui s'en va : on danse sous les derniers ombrages, sur les dernières feuilles tombées. Il fut décidé secrètement, sur les conseils des autorités du canton, que la fête champêtre aurait lieu sur le terrain où quelques

mois auparavant les moissonneurs avaient ramassé le nouveau-né privé de vie.

L'endroit, du reste, était admirablement choisi : le champ partait d'une de ces douces collines de gazon, douces aux regards, douces aux pieds, comme il y en a tant en Angleterre, où la campagne est si belle, et allait se terminer au bord d'une rivière bien riante, bien limpide, bordée de jolies fermes, de maisons de pêcheurs.

Comme de coutume, toutes les jeunes filles s'empressèrent d'accourir à la fête; toutes, excepté deux : Caroline et Mary Prior. Sans importance pour les gens du pays, cette absence fut soigneusement remarquée par l'attorney; vous devinez que le malin magistrat s'était dit : Si c'est dans notre canton que se trouve la femme qui a commis le crime qui m'occupe, elle n'osera peut-être pas venir danser à l'endroit même où elle a abandonné le cadavre de son enfant. Quelles sont celles qui ne sont pas venues? se demanda-t-il après le bal; il se répondit : Toutes sont venues, excepté les filles de M. Prior : celles-là assument donc sur elles les plus fortes présomptions.

Les filles de M. Prior! c'est incroyable! mais il y crut; c'est toujours ainsi.

Il se présenta chez M. Prior : il désirait savoir, dit-il avec un ton d'intérêt à la famille, quelle raison avait pu empêcher les deux délicieuses jeunes filles d'assister au dernier bal. Caroline répondit qu'elle n'avait pas voulu y aller parce que sa sœur Mary avait refusé de s'y rendre ; mais Mary, qui ne s'attendait ni à cette visite, ni à cet interrogatoire, si insignifiant pour les autres, si terrible pour elle, hésita, pâlit, rougit tour à tour, et se troubla ; elle finit par se retirer.

Aussitôt le juge prit à part M. Prior, et lui parla sérieusement des doutes qu'il avait déjà conçus, de la presque certitude où il était maintenant que sa fille Mary Prior était l'auteur du crime commis sur l'enfant caché ensuite dans le champ de blé.

Le père se récria, la mère s'emporta ; rien n'était plus honnête que leurs filles ; le juge fut de leur avis, mais il porta l'affaire devant les assises.

Elle alla bon train : on interpréta les visites de James Gordon dans la famille Prior ; on calcula l'intérêt qu'avait eu Mary à faire disparaître cet enfant ; on l'attribua au désir de ne pas compromettre, si jeune encore, celui qui devait un jour être son mari, et, qui plus est, ministre de la religion, et ministre dans le canton après

son père; raison grave, déterminante dans une inspiration mauvaise.

Il en fallait beaucoup moins pour être accusée, chargée, inutilement défendue, et dans l'impossibilité d'en sortir sans être condamnée à la peine infligée par la loi aux mères qui tuent leur enfant. Et puis le pays! et puis le canton! et puis les voisines! et puis les amis! qui tous voulaient que ce fût Mary qui eût tué le sien!

Cette affaire, qui remua et souleva le pays plus que ne l'eût fait un tremblement de terre, porta un trouble si profond dans l'esprit du jeune James Gordon, qu'il eut, au moment de déposer, un transport, une fièvre cérébrale dont il mourut au bout de quelques jours.

Le jugement, enfin, allait être rendu, dans tous les esprits, pour tout le monde, Mary était condamnée.

Caroline se présente : l'affaire change de face.

Caroline se déclare l'auteur du crime : sa sœur Mary n'a été que sa confidente; James Gordon, qui vient de mourir, était son amant, et non celui de Mary; c'est donc elle, elle seule, qui a tué l'enfant; c'est elle qui l'a enfoui dans les blés, c'est elle qui mérite, qui appelle toute la sévérité de la justice; Mary avait voulu attirer sur elle tous les dangers d'une position affreuse pour

sauver la vie à une plus jeune sœur; Mary, grave, pieuse, dévouée.

La justice crut très-bien une jeune fille qui parlait ainsi et que personne ne démentait. Qui l'aurait démentie? James Gordon était mort : sa sœur Mary? mais en autorisant ce mensonge, combiné au foyer paternel, elle sauvait la maison de l'ineffaçable déshonneur d'avoir eu dans la famille une personne pendue. Car ce qu'on pressentait arriva : l'extrême jeunesse de Caroline Prior trouva, sinon grâce, du moins pitié devant la justice; la loi fait presque une nécessité de cette indulgence.

Au lieu d'être condamnée au gibet, Caroline Prior le fut à la déportation à Sydney en Australie; peine horrible, cruelle, peine infamante, sans doute, mais dont l'horreur s'efface avec le temps, dont la cruauté s'adoucit sous le repentir, dont l'infamie peut même disparaître complétement, grâce à une bonne conduite et à la clémence royale.

Caroline était donc déportée dans la Nouvelle-Hollande, quoiqu'elle fût pure, quoiqu'elle fût innocente; et c'est parce qu'il était convaincu de cette grande innocence, de cette grande pureté, que son avocat, sir Lewis Preston, celui qui l'avait éloquemment mais

inutilement defendue aux assises, était devenu amoureux d'elle, et amoureux à ce point d'exaltation, qu'il avait voulu, quoique riche, quoique d'un grand nom, la suivre déguisé en matelot, jusqu'au fond de l'Asie, jusqu'au bout du monde; dévouement tendre et superbe, qui, une fois dans la vie des amants, s'était trouvé exactement vrai.

— Vienne me la disputer qui l'osera ! s'écria Carter, en posant sa large main ouverte sur l'épaule de Caroline Prior, dès que le vaisseau, débarrassé du capitaine et de son état-major, n'appartint plus à personne sous le ciel.

Ce défi, qui fut entendu, malgré la tempête, de tout l'équipage, que Carter semblait appeler comme témoin de sa prise de possession, était une provocation insolente et directe faite à Preston.

Preston n'avait pas eu besoin de cette provocation pour s'élancer et venir disputer à Carter la femme qui lui avait inspiré un amour si tendre et si impérieux, qu'il avait renoncé pour elle à la patrie, à sa famille, à sa position et presque à l'honneur.

Carter était superbe d'attitude railleuse et insultante, avec sa puissante main fixée sur Caroline; ils ressemblaient, lui au léopard du cirque romain, elle à la

jeune martyre chrétienne qu'il va déchirer sous sa griffe.

Chercher à enlever Caroline de dessous cette griffe de fer, c'eût été, de la part de Preston, une folie bien inutile et bien dangereuse.

Le spirituel Irlandais n'y songea pas un instant.

Il fallait pourtant ou se déclarer vaincu devant tout l'équipage, ou trouver sur-le-champ un moyen de délivrer Caroline de cette odieuse étreinte. Un seau plein d'eau salée se trouvait en ce moment près de Preston; il y plonge le bout de ses doigts, et, avec un geste de mépris, il lance des gouttes d'eau au visage de Carter. Chaque goutte était une humiliation, un outrage indéfinissable; c'était plus outrageant encore qu'un soufflet. L'homme était ravalé à l'insignifiance ridicule d'un oiseau qu'on ne veut pas écraser ou d'une mouche qu'on veut se borner à éloigner.

Abandonner soudainement Caroline Prior, fermer les poings, tendre les jarrets et cracher une injure exécrable à la face de Preston pour qu'il acceptât le combat, un combat à mort, fut un seul et rapide mouvement chez Carter, indigné, révolté, terrible; ses yeux devinrent verts, sa peau fumait.

Preston acceptait le combat, la redoutable boxe an-

glaise, celle dont un homme, quand elle est sérieuse, quand toutefois elle est un duel, ne sort jamais que mutilé affreusement, quand il en sort. Il opposa immédiatement ses poings délicats à ceux de Carter, ses genoux de femme à ceux de Carter, son regard magnétique et calme au regard fauve et sanglant de Carter, sa poitrine élégante, son cœur et son souffle à la poitrine, au souffle de bronze de Carter.

Au même instant, on vit l'équipage entier se classer en deux catégories et se placer sur deux rangs le long du bord : d'un côté les partisans de Carter, de l'autre les partisans de Preston, hommes et femmes, matelots et convicts; quelle joute ! quel spectacle !

Caroline fut assise sur la grande chaloupe placée au centre du vaisseau, et gardée à vue par trois hommes dévoués à Carter, par trois hommes du parti de Preston. Cette mesure signifiait assez clairement que Caroline appartiendrait au vainqueur après la lutte. Jusque-là elle était sous la protection des deux partis. Elle sortit un petit livre de piété qu'elle portait toujours dans son corsage, et elle se mit à prier avec ferveur.

Carter porta le premier coup; il avait été dirigé comme un dard sur l'œil gauche de Preston, qui l'évita

avec un imperceptible mouvement de tête et presque en riant.

Diable ! il sait boxer, dirent unanimement tous les spectateurs haletants ; c'est égal, il sera crevé dans deux minutes.

Carter porta, sans attendre une riposte probable, un second coup destiné à l'œil droit de Preston ; même jeu de tête, même résultat dérisoire pour Carter, peu habitué à ces déceptions. Carter lâcha un juron plus formidable encore que le premier, et si foncé que les convicts elles-mêmes en furent scandalisées. Le troisième coup, lancé avec la vigueur d'une fronde par le redoutable bras de Carter, un des premiers boxeurs de la marine anglaise, chercha à défoncer la poitrine de Preston. Le poing de Carter, rond, dur, nerveux, ressemblait à un boulet ; il eût pulvérisé une poitrine de pierre ; l'agile Irlandais se baissa rapidement, et le boulet passa par-dessus sa tête sans même l'effleurer. Carter, qui s'était trop élancé, faillit tomber sur le visage, ridicule atroce, indélébile, dans le noble jeu de la boxe ; il n'y échappa qu'en se relevant par la contraction violente de ses muscles ; mais le désappointement qu'il éprouva lui enflamma le cerveau, il devint pourpre de colère : « Meurs ! chien d'Irlandais, cria-t-il

entre ses dents qui grinçaient, meurs, fils et petit-fils de chien ! » Et il recommença le coup qui avait trompé sa haine. Cette fois, Preston, joignant la taquinerie à l'habileté, glissa entre les jambes de Carter, qui, perdant l'équilibre, tomba de tout son long, et cela à la grande joie d'une moitié de l'équipage et à la grande stupéfaction de l'autre. « Mais il est donc insaisissable ! » dit, avec la rage au cœur, dans les yeux et partout, Carter en se redressant, mais en se redressant le visage souillé de goudron et du sang qu'il perdait par le nez.

—Ah ! tu es insaisissable ! grondait-il les lèvres pleines d'écume ; ah ! tu veux me lasser par ton adresse à éviter mes coups ! des coups où je m'épuise ! Voyons si tu seras toujours insaisissable. Et, empoignant une de ces lourdes barres de fer comme il y en a toujours sur les vaisseaux, il la leva pour en briser résolûment le crâne de Preston.

— Ce n'est pas loyal ! crièrent aussitôt d'une seule voix les partisans de Preston ; les autres n'osaient rien dire.

— Non ! ce n'est pas loyal ; les poings, oui, mais le fer !...

Ils n'eurent pas le temps d'achever leur improbation ; la barre de fer tombe, elle effleure la tête, l'épaule, les

flancs, les pieds de Preston, et elle va déchirer, meurtrir le pont en s'abaissant sous la violente impulsion qu'elle a reçue.

— Mais c'est donc un démon ! cria Carter, blême, convulsif, découragé ; mais je n'en viendrai donc pas à bout !

— Je ne crois pas, répondit Preston en riant, Preston sur qui, depuis quelques secondes, Caroline portait des regards illuminés, pieux, effrayés : « Courage ! mon ami, disait-elle à demi-voix, et elle semblait la voix de la tempête ; courage ! je prie pour vous le Seigneur et ses anges : Preston sera vainqueur. »

— Ne vous y fiez pas, répondirent en chœur trois cents voix impies.

Carter s'apprête à donner à Preston un second coup de la barre de fer ; il y laissera sa vigueur, ses ongles, sa vie, mais il faut que cette barre écrase Preston.

Preston, dès cette seconde menace, a sorti de la poche de sa veste une corde très-mince, de la dimension et de la force de celle dont on se sert pour lier les ballots. Carter lève le bras de fer et la barre de fer ; Preston, au même instant, lance la corde à travers les jambes de Carter, qui d'abord ne s'en aperçoit pas ; c'est un serpent, elle enveloppe, revient sur elle-même,

tandis que Preston en garde le bout dans sa main.

Ce second coup de la barre meurtrière prend Preston en écharpe; cette fois il est atteint; s'il est atteint, il est mort. On voit Preston rapidement tourner sur lui-même. Preston a reçu le coup, mais au moment où il le recevait il évoluait si exactement dans le même sens, que la barre, ne rencontrant qu'une tangente mobile, n'effleurait pas même la peau; Preston s'en faisait une ceinture.

Mais qu'a donc Carter, l'infatigable Carter? Carter qui a juré de ne pas quitter la partie sans avoir écrasé Preston? Il n'agit plus, son bras droit ne quitte plus son corps, son corps semble paralysé. Carter est enchaîné, noué, pris, étranglé dans les circonvolutions nombreuses, étroites, de la corde jetée si habilement par Preston, qui ne tournait ainsi que pour enlacer Carter qui le croyait blessé. Carter veut donner un troisième coup de barre, mais Preston le contient, l'entoure et le couvre si bien de la corde, qu'il n'a plus de liberté, plus de mouvement. Carter, enfin, au comble de la frénésie et de l'impuissance, pâlit, chancelle, et tombe sur le pont en blasphémant et en rugissant. Il tombe sans avoir pu donner un seul coup à cette couleuvre d'Irlandais; il tombe vaincu, vaincu sans qu'on ait même daigné le

combattre, le blesser, le tuer! il tombe, honte et douleur! pour voir Caroline Prior remise aux mains et au pouvoir absolu de Preston, de Preston son rival!

Les juges du camp vinrent demander à Preston ce qu'il voulait faire de Carter. « Qu'on le jette à fond de cale avec l'état-major; nous verrons plus tard, » répondit-il; et l'on applaudit Preston, qui, tout naturellement, allait remplacer un instant Carter dans la haute opinion, dans l'estime des révoltés.

La joie suit la victoire : « Il faut arroser la victoire crie-t-on; arrosons! »

Aussitôt trois grosses barriques de rhum, quels arrosoirs! une barrique de sucre, deux caisses de cannelle, sont placées sur le pont et mises à contribution.

Il faut, par un punch gigantesque, célébrer la victoire du jeune Preston.

Les femmes voulaient que son mariage avec Caroline Prior fût immédiatement conclu; Preston s'y refusa.

Mais le punch fut allumé dans une chaudière immense au milieu même du vaisseau. La tempête couchait la flamme qui couvrait de son arc-en-ciel ardent la moitié du *Niagara*.

Et Thompson, témoin impassible de tous ces événements, écrivit sur son rapport :

« L'ouragan continue. — Le capitaine Forster s'est « brûlé la cervelle au petit jour. — Un chef des révol-« tés a été vaincu par l'autre. — Le vaisseau, que per-« sonne ne dirige plus, ne va plus nulle part. — L'é-« quipage, du reste, est en parfaite santé. — Nous « allons faire du punch. »

Au moment où six matelots du parti de Preston enlevaient Carter, garrotté, pour le descendre à fond de cale, le mulâtre Samuel marcha sur Ascott, qui ne s'était pas séparé de la belle Proserpine, et il lui dit avec un ton d'insolence à se faire poignarder : — C'est donc ainsi que tu défends ton ami Carter? — Cela ne te regarde pas, fils de singe, répondit Ascott au mulâtre. Touche à cette femme comme Carter a touché à la femme de Preston, et tu verras.

— C'est ce que je vais faire, dit le mulâtre en s'élançant pour saisir Proserpine.

— Ah ! mais je suis là, dit Proserpine en envoyant au mulâtre un de ces riches soufflets comme les femmes du peuple, seules, dans leur magnificence, savent en donner ; un de ces soufflets qui en contiennent douze. La joue du mulâtre fut immédiatement enflée.

— A mon tour ! cria Samuel en saisissant Ascott par ses épais favoris. Ascott poussa un long cri de dou-

leur. Samuel lui arracha, avec la peau du visage, tout un côté des favoris; il lui avait scalpé la joue.

— Le punch! le punch! cria en ce moment le cambusier Christmas, rendu à ses fonctions naturelles, et reprises tout à fait de bonne grâce, quoique de temps en temps Christmas murmurât : — Non! c'est trop de sucre... en vérité, c'est trop de cannelle!

Ascott, malgré son atroce douleur, saisit le mulâtre par ses cheveux laineux.

Ces deux tigres se mordirent en même temps à la joue; ils se mangeaient!...

V

Maître Gandolphe n'eut pas besoin de faire sonner la cloche pour réunir autour de lui ses auditeurs de la veille ; aucun ne manqua au quart de la seconde diane.

Quel est celui, parmi eux, qui n'aurait pas désiré savoir comment devait se terminer la lutte entre le matelot Ascott et le terrible mulâtre Samuel, si largement souffleté par la majestueuse Proserpine ?

— Mais qui gouvernait le vaisseau pendant toutes ces belles affaires ? demanda le mousse avec inquiétude.

— La tempête, répondit maître Gandolphe ; ces enragés avaient mis dehors autant de voiles que les mâts pouvaient en porter. Comment n'avons-nous pas sombré vingt fois par heure ? comment les mâts n'ont-ils

pas cassé comme des allumettes? je ne saurais vous l'expliquer.

— Voyons, voilà où nous en étions restés, maître Gandolphe : Ascott et le mulâtre se mangeaient réciproquement la joue, et le punch flambait au milieu du vaisseau dans une vaste gargantua de chaudière.

— Oui, c'est là que nous en étions restés : la chaudière de punch fut avalée d'un trait, comme un petit verre d'eau-de-vie, et les matelots firent cercle, les uns montés sur les autres sur six rangs, pour voir si ce serait Ascott qui avalerait Samuel ou bien si ce serait Samuel qui avalerait tout cru Ascott.

L'inévitable boxe recommença entre ces deux fiers bandits dès que, fatigués d'enfoncer leurs dents dans leur chair, ils se furent un instant détachés l'un de l'autre. Le mulâtre avait huit trous à la joue, faits par Ascott. Ascott avait une affreuse brèche, une espèce de ravin qui lui partait du sommet de l'oreille droite et allait se perdre sous le menton; c'était l'endroit où il n'avait plus le favori que lui avait arraché, comme un copeau, Samuel le mulâtre.

La superbe Proserpine était sortie des rangs et se tenait au milieu du cercle, presque à portée des coups qui allaient se donner.

Par ses regards enflammés, par ses beaux bras nus, roses et en sueur, par ses paroles d'encouragement, elle cherchait à exalter la vigueur d'Ascott, se retournant de temps en temps comme une lionne, dont elle avait le caractère, car ses cheveux étaient épars, pour donner des espérances aux amis et aux partisans de son amant ou pour accabler de malédictions et d'injures ses ennemis et le mulâtre Samuel.

On avait placé près des deux rivaux deux haches d'abordage et deux mousquets chargés l'un et l'autre de trois balles de fer.

La boxe fut de celles que les grands amateurs appellent sombre. La lutte sombre se poursuit sans bruit, souterrainement, sans cris, sans exclamation d'orgueil ou de douleur; on se massacre en silence.

Ils commencent :

Le mulâtre fait d'abord semblant de lancer la massue de son poing au visage d'Ascott, et, par cette feinte adroite, il lui porte un coup en plein à l'avant-bras, afin de paralyser dès le début les forces de son adversaire.

Ascott exprime par une grimace de douleur la sensation éprouvée; mais, mordant sa douleur, il répond au choc qu'il a subi par un coup exactement semblable et sans recourir au subterfuge banal d'une feinte. Une

plaque blanche et bleue s'élargit aussitôt au sommet du bras herculéen de Samuel, qui fut forcé de le laisser tomber, lourd et engourdi, le long du corps; ce coup fut jugé le meilleur.

Un hourra d'enthousiasme, aussitôt comprimé, récompensa la victorieuse riposte d'Ascott.

A peine revenu de son engourdissement, Samuel releva une seconde fois son poing fermé, et feignant encore de le projeter horizontalement, il l'abattit, avec la lourdeur du plomb, sur le sommet de la tête d'Ascott. La boîte osseuse de celui-ci craqua comme si on lui eût brisé un casque d'acier sur la tête; les chairs de son front se plissèrent sur ses yeux, et son cou de taureau se ramassa; il fut étourdi, son regard devint trouble, on le crut mort; mais, bondissant à la droite du mulâtre et passant avec la même légèreté à sa gauche, quand celui-ci avait à peine eu le temps de suivre cette double évolution, dont il fut fasciné, Ascott lui rendit au même endroit le même coup.

Soit que le coup fût plus vigoureusement plaqué, soit que le mulâtre eût oublié une des prudences ordinaires de ce pugilat infernal; dans l'aplatissement qu'il éprouva, le bout de sa langue fut coupé par ses propres dents; il écuma du sang; il cracha le bout de sa langue.

Deux hourras saluèrent cette seconde victoire d'Ascott, et cette fois rien au monde n'eût pu les étouffer, pas même les hurlements de la tempête et les cris d'horreur poussés par la plupart des femmes.

Samuël, malgré son effroyable blessure, retire son bras en arrière, le raccourcit; son avant-bras et son poing ne font plus qu'un angle inflexible. Rendant tout à coup à ce bélier de fer sa longueur naturelle, il le plonge droit dans la poitrine d'Ascott. Ascott, qui comprend, avec la clairvoyance du danger, l'impossibilité d'opposer une parade sérieuse à un pareil coup, n'en cherche aucune; mais continuant son système de représailles, il riposte parallèlement par une semblable agression : les deux coups sonnèrent avec la même violence dans le creux des deux poitrines; cela fit mal à entendre.

Immédiatement on vit la poitrine d'Ascott rougir comme s'il eût passé deux heures dans un bain brûlant; le sang y avait été appelé avec une rapidité foudroyante et comme par la puissance d'une machine pneumatique. Celle du mulâtre fut à l'instant même déformée : les arcades de ses côtes parurent brisées comme les baleines d'un parapluie sous l'effort d'un coup de vent; quelques-unes semblaient vouloir percer

la peau. Et aucun bruit, aucun soupir, aucune plainte, aucune angoisse, aucun signe de souffrance; tout se passait en dedans.

Après avoir reçu cette redoutable contusion, qui eût défoncé et dispersé les douelles de chêne d'un tonneau, Samuel sourit doucement, à la manière héroïque des Indiens quand on leur arrache le cœur pour le faire rôtir sur le feu. « Il est mort, s'écrièrent ses amis et ses adversaires, il rit! — Pas encore! » dit Samuel, en se jetant sur l'une des deux haches d'abordage déposées près de lui et près d'Ascott, qui exécuta le même mouvement, et qui se trouva ainsi armé pareillement d'une hache d'abordage.

La hache n'est pas l'arme du sang-froid, de l'habileté, de la courtoisie militaire, c'est l'arme de la colère, du meurtre et du désespoir; c'est l'arme de l'agonie. Il n'y a presque pas de parade possible avec la hache; pas plus que contre l'éclair et le tonnerre. C'est un éclair d'acier.

Ascott, contre le système qu'il avait suivi jusqu'à ce moment, porta le premier coup; ce coup, dans ses résultats, fut étrange, bizarre et cruel; l'ironie et la fantaisie semblaient l'avoir conduit et guidé : le coupant de la hache ouvrit comiquement le nez du mulâtre, de-

puis la racine jusqu'à la base, en fendant, avec la même régularité moqueuse, les deux lèvres et le menton. Son masque devint bouffon et horrible à la fois sous cette ligne qui divisait sa face en deux profils. Son irritation s'accrut de l'hilarité sanguinaire qu'il excitait autour de lui. Sa main, jaune et convulsive, mais sûre malgré ses frémissements nerveux, se lève, se crispe ; la hache brille et descend entre le revers de la tête et l'oreille d'Ascott; l'oreille tombe, le mulâtre la saisit toute chaude et l'avale. Il continue.

Il était impossible qu'un pareil combat durât longtemps.

Comprenant la nécessité d'en finir, les deux matelots du *Niagara* saisissent à deux mains leurs haches, les rejettent en arrière, le tranchant tourné du côté de la face ennemie, et ils se préparent mutuellement à se fendre comme deux billots de chêne. Les muscles de leurs jambes, de leurs bras sont gros comme des nœuds de corde; les deux haches partent, s'abattent à la fois, choc épouvantable! elles se rencontrent et se brisent comme si elles eussent été l'une et l'autre en cristal.

— Assez! assez! criaient à la fois toutes ces femmes et tous ces cannibales qui regardaient avec tant d'émo-

tions diverses, depuis une heure, ce combat horrible. Assez! assez! assez!

Proserpine elle-même, qui veut à tout prix la mort du mulâtre, dont elle redoute de devenir la proie s'il demeure vainqueur, Proserpine répète avec les autres : « Assez! assez! assez! » Elle se jette au cou d'Ascott, l'enlace, l'étreint, pleure, le couvre, l'étouffe de baisers; elle arrache le châle qu'elle a noué autour de sa ceinture et qu'elle a volé à madame Forster, et l'enroule autour de la tête meurtrie de son amant. Elle veut, elle exige que cet acharnement finisse : « Oui, redit-elle, assez! assez! assez! »

— Non! pas assez! dit Ascott : ma mort ou la sienne.

— Ma mort ou la sienne, répète le mulâtre.

Et d'un commun mouvement, avec la même impulsion qui les avait fait se précipiter tous les deux sur les haches d'abordage, ils se jettent sur les deux mousquets disposés d'avance oour varier le spectacle de cet abominable duel.

Pendant quelques secondes, ils cherchèrent sur le pont la place d'où ils pourraient se viser sans blesser la foule terrifiée, qu'ils repoussaient, à droite et à gauche, devant et derrière, de la crosse de cuivre de leurs

mousquets menaçants; recherche inutile sur un vaisseau, et sur un vaisseau criblé, pavé de têtes de bâbord à tribord, de la poupe à la proue.

Ils s'élancèrent, le mousquet dans la main gauche, sur les enfléchures, l'un du grand mât, l'autre du mât de misaine.

Où vont ces démons?

Ils sont déjà dans la région des airs, dans la région des vents, et les vents écartent leurs cheveux diaboliques, s'engouffrent dans leur caban et hérissent leur barbe sanglante.

Les voilà debout, l'un en face de l'autre, sur les vergues des huniers; ils respirent un instant, une seconde, et ils reprennent leur course au zénith, ils se hissent vers le mât de perroquet, toujours s'accrochant d'une main, toujours tenant le mousquet de l'autre.

Enfin Samuel et Ascott sont parvenus à la cime la plus déliée, celui-ci du mât de misaine, celui-là du grand mât.

Une minute après ils apparaissaient, chose effrayante à contempler, et je frémis encore, moi, vieux marin, en vous le racontant, ils apparaissaient debout sur la pointe des mâts, n'étant retenus seulement dans cette position, qui me donne encore le vertige rien qu'à me

la figurer, retenus seulement par le frêle appui du fer de la girouette.

Les voilà s'inclinant, se relevant, s'inclinant encore, se relevant encore, à chaque mouvement des mâts que la tempête fait ployer, tourmente et flagelle.

Non! rien n'est comparable à ces deux fantômes, balancés à plus de cent pieds au-dessus de la mer hurlante au-dessous d'eux; non! rien n'est comparable à ces deux êtres qui sont allés se haïr, s'exécrer et se maudire là où l'esprit de Dieu et le souffle des ouragans seuls se croisent; non! rien n'est comparable à ces deux ennemis qui trouvent l'Océan trop étroit pour se livrer bataille, et prennent l'immensité pour champ clos; non! rien n'est comparable à ce qu'ils vont faire, même après tout ce qu'ils ont fait.

Dans cette attitude perpendiculaire à l'abîme, ils se couchent en joue à la distance des deux mâts, attendant l'occasion, dans ces mille secousses qui les ballottent, de conquérir sur l'ouragan un équilibre fugitif, un temps de repos, si court qu'il soit, qui leur permette de s'ajuster et de s'exterminer; et cela sans ressource, car, mort ou blessé, celui qui tombera de cette hauteur dans le gouffre y sera descendu pour toujours

— Non! il ne sera pas dit, s'écria Proserpine, lors-

qu'elle se fut rendu compte du projet d'extermination des deux adversaires, des deux hommes que sa beauté avait réduits à cette grande folie de vengeance, non! il ne sera pas dit que nous les laisserons se massacrer ainsi... ce sont eux qui nous ont délivrées... ce sont eux qui nous ont rachetées de la prison et de l'exil... ce sont nos chefs... entendez-vous! nos chefs... il faut que nous les conservions... sauvons-les!... empêchons...

Proserpine, qui ne parlait ainsi que parce qu'elle avait fini par voir que le mulâtre était un adversaire dangereux, invincible, s'était précipitée sur les enfléchures parcourues par Ascott et Samuel, et elle avait été suivie par toutes les condamnées, habituées à lui obéir comme à leur souveraine; mais leurs mains délicates, paresseuses comme le vice, mais leurs pieds sensibles au moindre contact un peu rude, furent arrêtés par la douleur de cette dure ascension. Toutes restèrent collées aux cordages, n'osant ni monter ni descendre. Elles ressemblaient à des néréides et à des sirènes prenant un vaisseau à l'abordage.

Deux coups de mousquet retentissent sourdement à cette hauteur perdue d'où le bruit descend à peine; tous les fronts s'agitent, tous les regards se tournent vers la cime des mâts : Ascott a chancelé!... on croit le

voir fuir en arrière!... on croit le voir tomber !... c'est Samuel qui tombe de toute la hauteur du grand mât... Ascott n'a éprouvé que le recul de son mousquet trop chargé. Samuel tombe la tête en bas, droit, les bras collés au corps, les jambes rapprochées, comme une lance... comme Satan quand il fut précipité des bords du ciel au centre de l'enfer. On n'entendit pas un cri; une vague de sang roula au milieu des vagues d'écume. Samuel était mort.

Tranquillement descendu sur le pont, Ascott se jeta dans les bras de Proserpine, qui lui dit : « Bien fait ! mon amour ! veux-tu boire un verre de mon sang pour te rafraîchir? »

Le brave lieutenant Thompson consigna ainsi, sur son véridique rapport, les événements de la journée, quoiqu'elle ne fût pas encore finie; mais un rapport pensait-il, ne saurait être trop tôt rédigé :

« Samuel a été tué comme un pigeon à la girouette « du grand mât. — Les condamnées se conduisent on « ne peut pas plus mal; ces femmes n'ont pas de mœurs. « — On va encore manger ! — Comment finira tout « ceci? »

— Maître Gandolphe, interrompit le pilotin au début de la reprise de cette histoire, mais que deviennent

toutes ces condamnées quand elles arrivent dans ce pays que vous appelez l'Australie, je ne sais pas pourquoi?

— On les emploie à divers travaux plus ou moins pénibles, selon le plus ou moins d'années qu'elles ont à rester sur la colonie, ce qui dépend encore, je n'ai pas besoin de te le dire, de la gravité plus ou moins grande de leur faute.

— Mais ce doit être un singulier pays, savez-vous, maître Gandolphe, qu'un pays où il n'y a que des voleuses, des assassins, des empoisonneurs, des filles perdues?

— C'est un des plus beaux pays de la terre.

— Cela n'est pas possible, maître Candolphe.

— Cela est, mon ami; Sydney, Norfolk, Hobart-Town sont des villes aussi honorables que les quartiers les plus honorables de Londres, de Vienne et de Paris. Hobart-Town a tout le luxe de ces grandes villes, à côté d'une réputation de probité digne d'être universellement louée : Hobart-Town, cette ville de convicts, ne compte pas deux assassinats par année.

— Ah ça, mais comment s'y prend-on, maître Gandolphe, pour transformer tous ces scélérats en honnê-

tes gens et toutes ces coquines en bonnes mères de famille ?

— On s'y prend de plusieurs manières : par la patience surtout, et d'abord on leur inspire cette conviction que si leur repentir est sincère, leur réhabilitation sera sincère aussi ; et comme la considération n'est pas moins indispensable à la vie morale que l'air à la vie physique, on leur rend à tous avec le temps, après expiation, comme récompense d'une bonne conduite, ce que tous regrettent et désirent en secret, à moins que ce ne soient des fous ou des monstres, et encore en guérit-on.

— Mais quand un condamné a fait son temps là-bas, par exemple, peut-il revenir en Angleterre ?

— Rien n'empêche. Mais ceux qui sont nés dans ce bon et beau pays, ou qui y ont été amenés jeunes, aiment autant y rester toujours.

— Auras-tu bientôt fini toutes tes questions, pilotin ? dit un matelot impatienté de cette leçon d'ethnographie ; dites-nous plutôt, maître Gandolphe, ce qui arriva après la mort du mulâtre Samuel et la victoire du matelot Ascott.

— Faut-il vous le dire ?

— N'allez-vous pas nous laisser en chemin ? je ne vois pas, d'ailleurs, ce qui peut tant nous effaroucher

après ce que nous savons déjà. Ils se sont battus, ils se sont révoltés, ils se sont coupés la langue et les oreilles, ils se sont fusillés...

— Vous ne les avez pas encore vus à table !

— Grand festin donc après la victoire d'Ascott ?

— Ah ! oui, très-grand festin, trop grand festin.

Maître Gandolphe s'essuya le front comme l'homme qui éprouve, rien qu'en évoquant l'ombre de ses souvenirs, la fatigue d'autrefois :

— Non ! reprit-il enfin, il est impossible de vous figurer ce que ces matelots révoltés et ces femmes perdues, réduits dans le cours du voyage à la ration ordinaire, engloutirent de mets et de vins, car on mangea presque les plats.

Voici à peu près le menu de ce festin et l'ordre dans lequel les plats furent servis et nettoyés, passez-moi l'expression, elle est à peine juste :

Deux baquets de crème au chocolat.

Du bœuf rôti.

Trois rasades d'eau-de-vie.

Un plum-pudding gros comme la quille de notre brick.

Des œufs à la neige.

De la morue bouillie aux oignons.

Des fraises conservées.

Du maquereau à l'huile

Trois rasades de rhum.

Des pommes au lait et aux pistaches.

Du porc salé.

Des conserves de cerises.

Du homard.

Du café au lait.

Du macaroni.

Trois rasades de rack.

Du pâté de thon.

Du pâté de lièvre.

Du jambon.

Des bavaroises.

Du vin de Champagne.

— Arrêtez-vous, maître Gandolphe, arrêtez-vous! c'est à en avoir le vertige.

— Je l'avais aussi le vertige. Pourtant ce n'est pas fini.

— Un plat d'honneur! un plat d'honneur! en l'honneur d'Ascott, vainqueur du mulâtre, dit Proserpine en désignant Ascott.

Tous crièrent, hommes et femmes : — Oui! oui! oui! un plat d'honneur pour Ascott. Mais quel sera ce plat d'honneur?

— Voilà la difficulté.

— Pouvez-vous le dire?

— Non! non! non!

— Dans ce cas, que le cambusier le dise.

— Oui! le cambusier! le cambusier! voilà le cambusier!

— Cambusier, lui dit-on, pourrais-tu inventer un plat d'honneur, un plat qui sortît de toutes les règles ordinaires de la gastronomie, de tous les usages connus en cuisine, un plat comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra jamais? Réponds!

— Que voulez-vous que je réponde? dit tout tremblant l'infortuné cambusier, ce plat-là, je ne le connais pas... il n'existe pas.

— Crée-le, ou la mort.

— Eh bien! je vais essayer, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que vous ne me forcerez pas d'en manger.

On se consulta et l'on consentit.

— Soit, tu n'y goûteras pas, cambusier.

Le cambusier s'étant fait aussitôt apporter l'immense chaudière où l'on avait fait le punch pendant la lutte de Samuel et d'Ascott, y précipita de la crême, du bœuf rôti, de l'eau-de-vie, du gâteau aux amandes, du plum-

pudding, des œufs à la neige, de la morue aux oignons, des fraises, du maquereau, du rhum, du porc salé, des cerises, du homard, du café au lait, du macaroni, du rack, du thon, du lièvre, du jambon, des bavaroises et du vin de Champagne. Et après cet horrible mélange, chaos qui aurait fait reculer d'effroi le Créateur lui-même s'il avait eu à le débrouiller, le cambusier dit : « C'est fait, servez-vous, cela se mange froid. »

Les plus hardis parmi ces coquins se consultèrent du regard avant de tâter de ce mets effrayant; mais il était trop extravagant pour qu'il ne remplît pas leur but. Proserpine prit une immense cuillère à pot, et fit, de sa belle main de déesse, une distribution impartiale à chacun.

— Maître Gandolphe, dit le pilotin...

— Quoi ! encore ! répétèrent les matelots... qu'as-tu à demander à maître Gandolphe, pour l'interrompre ainsi ?

— Laissez parler cet enfant, mes amis ; voyons, que veux-tu savoir ?

— Vous étiez de ce festin ?

— Sans doute.

— Avez-vous goûté à cette fricassée d'honneur ?

— Eh ! mon Dieu, oui !

— Eh bien, quel goût cela avait-il?

Tous les matelots écoutèrent.

— Ce n'était pas mauvais, répondit maître Gandolphe.

Tout se serait terminé comme dans une orgie, sans une malheureuse idée qui passa par la tête exaltée de Proserpine. On l'avait tout d'une voix nommée reine du *Niagara* : Proserpine voulut prouver et manifester sa puissance.

Voici cette idée de Proserpine : voyant que trop souvent deux hommes, pendant ce repas qui menaçait de n'avoir jamais de fin, se disputaient la même femme, rivalité qui se terminait toujours par quelque coup de couteau donné en dessous, elle crut très-sage, et d'une adroite politique, de désigner une femme pour chaque homme, assortissant les couples selon la couleur des cheveux, la nuance du teint, d'après l'âge et quelques autres indications à sa fantaisie.

Outre que ces rapprochements, que ces mariages à a minute, ne contentaient pas tous ceux qui en étaient l'objet, il se produisit, à cette occasion, un fait qu'elle n'avait pas prévu, que, d'ailleurs, personne n'avait prévu.

Tout partage fait, on découvrit qu'il y avait à bord

du *Niagara* vingt hommes de plus qu'il n'y avait de femmes, et le résultat de cette malheureuse découverte fut que ces vingt hommes réclamèrent d'autorité vingt femmes ou une femme pour chacun d'eux.

Comment les satisfaire, comment leur livrer vingt femmes, sans provoquer à l'instant même vingt autres réclamations aussi justes, aussi impérieuses?

Il fallut enchaîner ces vingt hommes; leurs amis se plaignirent : ils voulurent s'opposer par la force à cet acte de sévérité. Despotique comme le sont toutes les reines, Proserpine, blessée dans sa souveraineté, ordonna que les vingt matelots fussent jetés à la mer. Il y eut des cris de malédiction. Proserpine se fit appuyer par ses femmes; celles-ci entraînèrent facilement quelques matelots... et cinq hommes, sur les vingt qui réclamaient des droits, sans doute immoraux, impossibles, mais incontestables, furent lancés par-dessus bord.

Dès ce moment Ascott et Proserpine eurent des ennemis déclarés, qui allaient d'heure en heure croître en nombre et en audace.

La fête n'en continua pas moins.

L'épisode des matelots noyés fut effacé par tant d'autres incidents, qu'on l'oublia; on l'oublia sous le poids

de la satiété, sous l'accablement de la fatigue, sous le brouillard du sommeil qui gagna de place en place, comme une traînée d'opium, tous les acteurs stupéfiés de ce drame féroce, burlesque, et grossièrement voluptueux.

Là c'était un homme stupidement endormi sur les genoux chancelants d'une condamnée, assoupie elle-même; là c'était une jeune femme, une nymphe de Newgate, qui ronflait, les lèvres violettes, la chevelure jetée à tous les vents, aux pieds d'un matelot penché sur elle.

L'ivresse, sous toutes ses formes, avait vaincu la révolte dans toutes ses cruautés.

Il courait des clartés lugubres à bord du *Niagara*, il s'élevait des silences qui donnaient le frisson; on entendait des gémissements confus, des cris nerveux qui sortaient par saccade et par intervalle de ce cercueil porté par le hasard, chargé de révolte, de rébellion, de souillures et d'abominations, allant vers les rives de l'inconnu.

Pendant sept jours et sept nuits l'orgie immonde s'éveilla et s'assoupit ainsi de la même manière; ce fut vers la fin du septième jour qu'une diversion terrible éclata.

Avides de nouveautés, beaucoup de révoltés se lassèrent de la possession uniforme des mêmes femmes, et désirèrent pratiquer des échanges adultères avec les femmes des autres matelots, avec les femmes de ceux qui n'admettaient pas encore cette promiscuité.

Le sang coula; il ne cessa plus de couler.

Nul parmi eux ne se crut en sûreté.

C'est à ce moment, et après l'un de ces mille engagements qui mettaient notre existence en question, qu'un soir je me sentis frapper doucement à l'épaule.

Je me retournai, et je vis la figure de l'Irlandais Preston, l'amant de Caroline Prior, dont je vous ai déjà raconté l'histoire. Preston avait eu ce jour-là à défendre non-seulement l'honneur, mais la vie de sa jeune maîtresse, que trois matelots avaient essayé de lui enlever. Il en avait éventré un d'un coup de poignard; mais il n'avait obtenu réellement le salut de Caroline Prior que par la rivalité des deux autres prétendants, qui ne s'étaient pas entendus sur la priorité d'une aussi belle prise de possession.

— J'ai à vous parler, me dit tout bas Preston.

— A moi?

— A vous, maître Gandolphe; soyez à onze heures

ce soir sous le vent du grand foc; j'ai une confidence à vous faire.

— J'y serai, lui dis-je.

Le soir venu, je ne manquai pas, comme vous le supposez bien, d'aller au rendez-vous.

— C'est vous, maître Gandolphe? me demanda-t-il bien bas.

— Parlez, j'ai l'œil ouvert comme un sabord.

— Vous êtes Français et je suis Irlandais; nous sommes Français tous les deux par la haine qui nous lie contre les Anglais. D'ailleurs ces hommes ne sont plus Anglais, reprit Preston, ce ne sont plus même des hommes.

— Doucement, lui dis-je; de qui parlez-vous en ce moment?

— Des cent cinquante ou deux cents scélérats, me répondit-il, qui se sont emparés du *Niagara*, qui nous mangeront ces jours-ci quand ils n'auront plus rien à manger, ce qui ne peut guère tarder d'arriver, au train dont ils y vont.

— Maintenant, je vous comprends à merveille. Vous voudriez les manger avant qu'ils ne nous mangent; c'est prudent, mais c'est difficile; ils sont de dure di-

gestion. Nous ne sommes que deux, et ils sont deux cents !

— Je ne veux pas les manger, maître Gandolphe, mais échapper, si c'est possible, à leurs dents ; me comprenez-vous mieux ?

— Non ; car si votre pensée est de fuir, j'aurai l'honneur de vous demander sur quelle voiture vous comptez vous embarquer ?

— Sur celle-ci, sur *le Niagara :* ce soir, au coucher du soleil, continua Preston, j'ai vu la terre. Cette terre que j'ai aperçue gît là-bas, sous ce groupe d'étoiles ; nous en sommes encore à vingt-cinq lieues ; c'est une île : c'est Madagascar.

— Madagascar ! et qui vous l'a dit ?

— Carter, qui n'a cessé, dans son cachot, de faire ses calculs nautiques.

— Mais Carter, m'écriai-je avec toute sorte de raison, n'a pas pu diriger le vaisseau.

— Il l'a dirigé, vous vous trompez.

J'ouvris encore plus les oreilles que je n'avais jusque-là ouvert les yeux pour m'assurer que personne ne viendrait nous surprendre. Il a dirigé, dites-vous, le vaisseau ?

— Oui, le chef de la timonerie est à lui.

— C'est donc une conspiration?

— Oui, à quatre; moi, vous, Carter et le maître de timonerie, qui ne saurait être suspect à ces bandits, puisqu'il partage tous leurs excès, comme vous avez pu le voir.

— Je vous écoute : qu'allons-nous faire? que me proposez-vous?

— Le point de l'île où nous ne serons qu'à dix lieues, demain quand il fera jour, c'est *Louquez,* une des plus belles rades de Madagascar. Mais il faudra que nous quittions le vaisseau avant ce moment-là; car il y a lieu de craindre que lorsque ces bandits seront en vue de la terre, ils ne forcent de voiles pour s'en éloigner. Alors notre projet...

— Quittons le vaisseau tout de suite : le vent pousse à la terre...

— Non, pas tout de suite, me dit Preston; diable! vingt-cinq lieues dans une embarcation... j'emmène une femme avec moi... une jeune femme...

— Sa peau vaut mieux que la nôtre, vous avez raison.

— Gagnons, reprit Preston, gagnons le plus que nous pourrons sur ces vingt-cinq lieues; moins il nous restera à parcourir, et plus nous serons sûrs de la traver-

sée. Du reste, quelques préparatifs sont encore indispensables.

— Oui, il faut que nous délivrions d'abord Carter.

— Carter reste ici, le maître de timonerie ne quittera pas non plus le vaisseau ; il n'y a que vous, Caroline Prior et moi qui allons fuir. Arrivés à Louquez, nous nous adresserons à la station anglaise, qui est toujours à l'entrée de la rade ; nous ferons notre déclaration à qui de droit, et un bâtiment de guerre *viendra* aussitôt s'emparer du *Niagara.*

— Difficile projet, murmurai-je, très-difficile!

— Aimez-vous mieux mourir? car vous serez *tué,* comptez-y!

— Je le sais. Mais je fais deux réflexions...

— Faites-les vite, me dit Preston, car il faut que le timonier soit prévenu de notre détermination irrévocable, afin qu'il vienne d'un quart au vent avant minuit.

— La première réflexion est celle-ci : Carter est votre ennemi ; comment se fait-il qu'il soit l'âme d'un projet auquel vous êtes associé?

— Carter n'est plus mon ennemi, c'est un loyal matelot égaré un instant ; je l'ai vaincu, il s'est soumis ; loi de la guerre. Ensuite Carter veut se venger d'Ascott, qui, devenu chef des révoltés, ne lui a pas fait rendre sa

liberté, de peur sans doute de partager le pouvoir avec lui. Vite, l'autre réflexion.

— La voici : vous avez pris part à la révolte ; si les rebelles sont mis en jugement, vous le serez aussi... quel intérêt avez-vous à les dénoncer ?

—Je serai acquitté d'avance, et, qui plus est, récompensé, ainsi que Carter et le chet de timonerie, pour avoir abandonné la cause de ces scélérats, que je n'ai personnellement servie que pour délivrer ma maîtresse.

— Je suis prêt, dis-je à Preston, mes réflexions sont finies ; à vos ordres !

— Dans quatre heures, me dit Preston à son tour, vous descendrez sans bruit dans le grand canot attaché aux bossoirs d'arrière ; dans ce canot se trouvent déjà avirons, voiles, boussole et quelques provisions dont nous n'aurons guère besoin, je présume, car nous serons arrivés à Louquez en quelques heures ou bien nous n'y aborderons jamais ; Caroline Prior nous y suivra déguisée en matelot ; je la suivrai... Dieu fera le reste. Est-ce compris ?

Preston tira de son côté, moi du mien, et je le vis dire deux mots à l'oreille du chef de timonerie, qui lui répondit par un signe affirmatif.

— Je vous avoue, reprit maître Gandolphe, après

une pause de quelques minutes, que les trois heures d'attente qui me séparaient de ce projet si périlleux me parurent diablement longues. Je n'osais pas respirer de peur de me trahir... Je regardais la mine mal endormie des gredins auxquels j'aurais affaire si nous ne réussissions pas : quels yeux ! quelles têtes ! quelles mains ! et je les avais vus à l'œuvre. Mais c'était dit, promis, juré ; plus à revenir.

— La cloche sonne enfin ! le cœur me battait comme la cloche.

Le petit jour était venu ; j'aperçois en effet la terre !... je descends, je me glisse dans le canot suspendu à l'arrière ; je m'assieds en silence au fond, sur la voile ; un jeune matelot ne tarde pas à me suivre, c'est Caroline Prior ; elle me prend la main : comme elle tremblait ! je la fais asseoir près de moi... Une troisième personne paraît, elle a déjà mis un pied dans l'embarcation, je vais lâcher les deux drisses que j'avais réunies dans mes mains... un coup de pistolet part ! il éveille tout le monde. Nous étions perdus ; le chef de timonerie nous avait trahis ; c'est lui qui venait de tirer le coup de pistolet d'alarme.

On ne se donna pas la peine, continua maître Gandolphe, de nous enchaîner ni de nous envoyer à fond de

cale avec l'état-major du *Niagara* et le matelot Carter, qui avait tracé, le premier, le plan de la conspiration ; on nous traita d'une façon plus expéditive.

Après avoir fait monter Carter sur le pont, et nous avoir placés avec lui sur la dunette, on nous signifia qu'on allait nous pendre. On fut aussi bref que je vous le dis là.

Carter éleva aussitôt une réclamation, et je vis alors que si une moitié des révoltés la rejeta sans réflexion, pressée de jouir de notre supplice, l'autre moitié (malheureusement ce n'était pas la plus forte) l'admit, avec joie, d'un commun accord.

Se prévalant du titre de matelot de la marine royale, Carter prétendit qu'on n'avait pas le droit de le pendre, qu'il avait celui d'être fusillé.

Quant à moi, je ne prétendais rien, il me semblait fort indifférent de mourir d'une manière ou d'une autre, pourvu qu'on ne me fît pas trop souffrir. Je ne trouvai pas de contradicteurs.

Preston, lui, en sa qualité d'Irlandais et d'avocat, demanda à parler.

Les femmes, qui aiment toujours à entendre parler, engagèrent les révoltés à laisser s'expliquer Preston, et la parole lui fut accordée.

On suspendit pour quelques minutes toute réponse à la pétition de Carter.

Preston parla, et voici à peu près ce qu'il dit :

« Ma parole d'honneur! je vous trouve de plaisants « drôles, d'aimables coquins, tous tant que vous êtes ici. « Un jour, vous matelots du roi d'Angleterre, vous ser- « viteurs de l'amirauté, vous payés par l'État, dont vous « mangez le pain, il vous prend la fantaisie de vous ré- « volter, de fouetter la femme du capitaine, de pendre « à la grande vergue le second, de fourrer tout l'état- « major dans les soutes; et quand vous avez fait ces « belles choses, il vous vient à l'idée d'en faire d'autres « non moins belles : vous vous égorgez, vous buvez le « rhum du capitaine, vous pillez de toutes mains les « provisions, vous vous permettez des actes qui ont fait « quelquefois rougir la lune; vous vous emparez d'un « vaisseau du roi; vous gardez des femmes qui appar- « tiennent, en toute propriété, à la justice; enfin vous « êtes des révoltés, s'il en fut jamais sous le ciel! Il y « a plus, vous vous faites gloire de votre acte de rébel- « lion, et, aujourd'hui, à cette heure, sur le vaisseau « même de l'insurrection, vous, insurgés, vous venez « nous demander compte à nous de notre conduite? « vous venez nous traiter de rebelles, vous rebelles; de

« révoltés, vous premiers révoltés, insignes révoltés!
« Mais nous n'avons fait que suivre votre exemple!
« Était-il bon ou mauvais? S'il était mauvais, vous vous
« condamnez avec nous; s'il était bon à suivre, pour-
« quoi nous condamnez-vous? »

Les matelots du *Niagara* ne savaient que répondre. Preston reprit sans prendre haleine :

« Soyez ivrognes, soyez débauchés, soyez pirates,
« soyez tout ce qu'il vous plaira, mais ne soyez pas illo-
« giques. Sortons, messieurs, des généralités, et pas-
« sons à une application toute personnelle, afin de mieux
« nous pénétrer de la valeur de mon raisonnement.
« Moi qui vous parle, moi Preston, ex-avocat en Ir-
« lande, à Dublin, ma patrie, je m'engage par amour
« violent pour une jeune condamnée, je m'engage
« comme matelot à bord du *Niagara* : me voilà donc
« matelot, mauvais matelot, c'est possible, mais enfin
« matelot. Il s'ourdit une vaste conspiration sur ce vais-
« seau où l'on veut aujourd'hui me pendre : je suis un
« des chefs de cette conspiration; est-ce vrai? c'est vrai,
« rien n'est plus vrai. Cette conspiration éclate, elle
« réussit; me voilà porté aux nues : Preston par-ci,
« Preston par-là; Preston est un bon compagnon, un
« brave matelot; l'avez-vous dit, oui ou non? vous l'a-

« vez dit, vous l'avez pensé ; je prends acte et je pour-
« suis : le même Preston, qui avait droit à quelques
« égards, le même Preston, indigné de voir qu'on veut
« lui ravir la seule femme qu'il ait aimée au monde,
« sa douce et chère maîtresse, Caroline Prior, celle
« pour qui il s'est déjà révolté une fois, veut se révolter
« une seconde fois ; il le tente, il ne réussit pas, et vous
« élevez aussitôt la ridicule prétention de le pendre.
« Allons donc ! où est la différence, s'il vous plaît entre
« la première et la seconde rébellion ? il n'y en a pas ;
« je me trompe ; messieurs, il y en a une, et la voici :
« écoutez ! écoutez ! Votre révolte a coûté du sang, elle
« en a beaucoup fait répandre ; je ne dis pas cela pour
« vous le reprocher, oh ! non, mais pour le besoin sacré
« de notre cause et l'honneur de la vérité. Il fallait donc
« que je versasse du sang pour ne pas être coupable à vos
« yeux ? voyez où conduit l'injustice, fille aînée du faux
« raisonnement ! De quelque côté que vous vous tour-
« niez, messieurs, vous ne trouverez jamais que des
« raisons pour nous acquitter, puisque vous vous êtes
« acquittés vous-mêmes, et pas un seul prétexte, je
« ne dis pas pour nous condamner, mais pour nous blâ-
« mer, car ce serait vous blâmer vous-mêmes. Soyez
« francs, messieurs, dans une question aussi franche ;

« vous vous louez hautement, vous vous applaudissez
« de vous être révoltés ; louez-nous donc, applaudissez-
« nous donc d'avoir tenté comme vous de nous révolter.
« J'attends vos éloges. »

— A mort ! répliqua un matelot du *Niagara*, qui, n'admettant pas même qu'il eût entendu un seul mot du plaidoyer de Preston, passait tout de suite à la condamnation, et à la condamnation à mort.

Ce fut, du reste, l'avis de la généralité ; pourtant je voyais dans les masses d'étranges dispositions ; toutes ne nous étaient pas hostiles.

A ce moment, Carter ayant renouvelé sa demande de ne pas être pendu, mais fusillé, cette faveur lui fut immédiatement accordée ainsi qu'à nous tous : on chargea les armes, et l'on nous fit placer sur une seule ligne.

Preston fit signe qu'il avait encore quelque chose à dire ; tous n'étaient pas de l'opinion qu'il fallait le lui permettre, mais enfin il allait mourir, et un avocat qui va mourir a bien le droit de parler deux fois de suite.

Il se découvrit, s'agenouilla aux pieds de Caroline Prior, et d'une voix émue, il lui dit :

« Mademoiselle, Dieu m'est témoin que je voulais
« vivre pour vous rendre à l'honneur et à la considéra-

« tion du monde, d'un monde qui n'a pas compris « votre dévouement comme vous avez compris le « mien. Épris d'une tendresse infinie pour votre ca- « ractère, avant même d'être séduit par le grand « charme de votre beauté, j'avais juré en moi-même « de partager les douleurs et l'ignominie de votre exil, « afin de veiller sur vous et de vous préserver du con- « tact impur des femmes que la déportation allait vous « donner pour compagnes. Je me considérais comme « le bon jardinier qui ne veut pas se séparer de la « plante chérie élevée par ses soins. Oui, chère Caro- « line, j'avais mis ma vie, mon intelligence, mon « amour, au service de cette pensée de justice et de « réparation. Je ne connais rien de beau, de grand « dans la vie, comme de refaire une nouvelle exis- « tence, une nouvelle vertu, une nouvelle couronne à « la femme déchue. Et ce que je dis pour vous, chère « innocente, chère et pure Caroline Prior, je le dis « aussi, et plus haut, pour vous toutes, malheureuses « créatures dont les passions des hommes ont fait les « vices et les vices des crimes. Ce n'est pas vous qui « devriez être ici, mais ceux qui vous y ont conduites « par le piége de leurs paroles et le miel empoisonné « de leurs promesses. Vous avez cru à toutes les folies

« et à tous les mensonges de leurs désirs; puis un jour « ils se sont retirés doucement d'entre vos bras, pen- « dant votre ivresse et pendant votre sommeil; et « quand vous vous êtes éveillées, vous avez trouvé à « leur place le vol aux regards furtifs, la débauche aux « lèvres fanées, l'infanticide et tous les crimes qui ac- « compagnent la misère et la plus affreuse de toutes les « misères, mon Dieu! la misère qui a aimé, la misère « qui a entrevu le ciel. Je vous connais! vous n'êtes « pas sincères dans votre abjection, dans l'étalage de « vos vices; non, vous n'êtes pas sincères! vous criez « bien haut votre immoralité pour empêcher qu'on en- « tende les murmures et les tristes reproches de votre « conscience. N'est-ce pas qu'il y a un coin sacré dans « votre âme de boue où s'élève la fleur parfumée de « l'âge sans tache? Vous voyez la maison blanche où « vous êtes née, la table de chêne où vous preniez le « repas de chaque soir béni par votre père! la petite « fleur qui vous aimait de toutes ses petites feuilles et « de tous ses petits parfums. Eh bien, ceci est ce qui « vous tue et ce qui vous sauve! c'est le cri immortel, « impérissable, céleste, divin de votre conscience, c'est « cette lumière, affaiblie parfois, jamais éteinte, que « Dieu a allumée dans le cœur de la première femme,

« et dont la lueur ira jusqu'à la dernière femme. Ceci « prouve que vous n'êtes pas sincères, je vous l'ai dit, « dans l'orgueil de votre abjection; oui, vous en avez « peur; oui, elle vous fait horreur; oui, vous vous faites « pitié à vous-mêmes, et c'est pour cacher cette fai- « blesse que vous vous faites fausses, méchantes, cruel- « les, viles, abominables. Je ne vous crois pas! et du « haut de mon échafaud je vous proclame toutes en « Jésus-Christ mes sœurs et mes filles, et je vous « adresse à toutes toutes mes larmes et tous mes par- « dons. »

Il régnait un silence immense, universel, sur *le Niagara*; beaucoup de condamnées, à genoux, la tête pressée dans leurs mains, répandaient des pleurs qu'on voyait couler à travers leurs doigts.

Je crus toucher au moment, fort peu prévu, où l'on allait proclamer notre délivrance; les matelots étaient indécis, les condamnées leur parlaient bas; les mousquets semblaient tomber des mains chargées de nous fusiller.

Malheureusement la voix qui avait crié deux fois : A mort! » cria pareillement : « A mort! » quand Preston eut fini de parler. La clémence effrayée s'envola; la vengeance revint ailes déployées, et presque tous les

ennemis de Carter répétèrent : « A mort ! à mort ! à mort ! »

Moi, qui n'avais rien à dire, je bourrai ma pipe et je l'allumai en attendant la fusillade.

Les mousquets furent armés.

Nous allions mourir.

Carter ôta, à ce moment suprême, son gros bonnet de laine gris, et d'une voix ferme et sonore il se mit à chanter : *God ! save the king !* « Dieu ! sauve le roi ! » A ce chant sublime, qui contient toute la patrie, comme une essence renferme mille parfums, et ces mille parfums tous les jardins embaumés d'une contrée ; à ce chant tous ces brigands et toutes ces prostituées entonnèrent : *God ! save the king !* Cette grande et magnifique chose, la patrie dans la royauté ! n'était pas morte dans leur cœur mort. L'air fut ému, ébranlé de ce cantique national. Le premier couplet n'était pas fini qu'Ascott s'écria : — Voile ! navire ! il vient sur nous !

On nous oublia un instant pour ne s'occuper que du navire aperçu à l'horizon, à trois lieues à peine.

Quel est ce navire et que nous veut-il ? chaude et bruyante question que tous se faisaient, les uns avec un vif intérêt, les autres avec quelque crainte.

— C'est un navire marchand qui sort de cette île, —

peu savaient encore que c'était Madagascar; — il est sans doute chargé de riches marchandises, et nous le pillerons. Voulez-vous le pillage? qui veut le pillage?

Et tous répondirent :

— Nous voulons le pillage! le pillage! le pillage!

— Mais si vous voulez le pillage, leur dit Ascott, vous voulez aussi le combat, car il se défendra sans doute; il est de taille à cela.

— Nous voulons aussi le combat; qu'avons-nous à faire de mieux? tous les ports nous sont fermés, il n'y a plus de refuge que la mer pour nous. Donc, que la mer nous fasse des rentes ou soit notre tombe.

— Les armes sur le pont! cria Ascott.

Les armes furent aussitôt apportées et mises en tas sur le pont

— Qu'on dégage les canons! dit encore Ascott.

Et les canons furent dégagés; on démasqua les sabords, on visita les poudres.

Oui, mais que ferons-nous des femmes? demanda une troisième fois le chef.

— Les femmes se battront, répliqua Proserpine, elles donneront l'exemple aux hommes.

Ascott prit Proserpine dans ses bras, et il s'écria en la montrant aux révoltés : « Vous l'avez entendue? »

Ce mouvement, plus galant qu'héroïque, froissa une grande partie des révoltés, déjà, je vous l'ai dit, profondément blessés de l'autorité trop absolue d'Ascott et de la tyrannie de Proserpine. Ce sourd mécontentement, grossi de jour en jour et pour ainsi dire d'heure en heure, prit des proportions effrayantes lorsque Ascott, qui voulait se débarrasser de Carter avant d'engager le combat avec le gros navire, qui courait toujours à pleines voiles sur nous, s'écria : « Apprêtez armes ! » et qu'en nous désignant il ajouta : « Feu ! »

Il n'achevait pas ce commandement de mort, que vingt piques, s'abattant horizontalement et à la fois sur les canons des mousquets, les dispersèrent sur le pont, et que cent mains de fer les saisirent pour les jeter ensuite à la mer brisés et tordus. Cette nouvelle rébellion dans la rébellion se fit aux cris de : « Mort à Ascott ! mort à Proserpine ! vive Carter ! vive ! vive Carter ! »

Voilà donc la moitié de l'équipage du *Niagara* en guerre ouverte, en guerre acharnée avec l'autre moitié.

Le navire sorti de Madagascar venait toujours sur nous.

Jusqu'ici les collisions, les luttes n'avaient été que partielles, d'homme à homme, sur le vaisseau révolté : c'étaient plutôt des duels que des engagements généraux.

Les choses changeaient tout à coup de face : le signal de la mêlée, et elle allait être horrible, fut donné par un matelot du parti de Carter. Il enleva d'un coup de hache le bras entier d'un matelot du parti d'Ascott.

A l'instant même toutes les armes qui avaient été apportées sur le pont pour attaquer le navire dont nous devenions visiblement, de plus en plus, le but à atteindre, furent saisies avec frénésie par les deux fractions de l'équipage et se heurtèrent dans leurs mains. Les condamnées ne furent pas les dernières à s'en emparer. Elles devinrent en leur pouvoir cent fois plus meurtrières ; leurs coups, maladroits, mais cruels, tombaient aveuglément ; elles ne blessaient pas, non ! elles estropiaient ; elles ne tuaient pas, non ! elles exterminaient. Les coups de hache donnés au hasard, les coups de mousquet à brûle-pourpoint, les coups de carabine en plein visage, les coups d'épée, les coups de sabre piqués en pleine chair, les coups de tromblon à bout portant, se croisaient, se mêlaient avec des sifflements, des pétillements, des éclairs, des explosions continues ; scènes de carnage sur lesquelles planaient des fumées blanches, rousses et noires ; toutes choses qui se résolvaient par du sang, du sang qui s'épanchait lentement, mais sans tarir, par les dalots, et allait empourprer les

vagues qui le buvaient. Qui était vainqueur ? qui était vaincu ? la mort seule pouvait le dire, et la mort ne parlait pas ; elle tuait en silence, vite, de tous côtés ; prenait les cadavres à brassées, par gerbes faites d'hommes et de femmes, et les envoyait à la mer.

Un instant les deux redoutables chefs se virent face à face ; ils se toisaient déjà avec un de ces regards qui prennent la mesure du cercueil d'un homme, lorsqu'un boulet, passant au milieu d'eux, coupa en deux leur menace.

— C'est un navire de guerre ! cria Ascott : nous sommes perdus, navire de guerre !

Et au même instant, le navire qui nous donnait la chasse depuis trois heures, ouvrant l'œil sanglant de ses sabords, nous lâcha une bordée à mitraille qui nous aveugla. Vingt-trois révoltés restèrent sur place.

— C'est une frégate ! dit Ascott : mettons toutes les voiles dehors, échappons-lui, ou bien nous sommes pris, et pris nous sommes pendus ! Résister, c'est folie !

Oh ! je n'ai rien vu de pareil, mes enfants, dit maître Gandolphe, et vous ne verrez probablement rien de pareil dans votre vie navale : nous n'étions plus qu'une montagne de toiles gonflées de vent : les mâts s'inclinaient à se rompre, les cordages se tendaient et cas-

saient l'un après l'autre comme des cordes de violon ; le vaisseau, trop faible pour tant d'impulsion, entrait dans l'eau jusqu'au ventre ; les bordages n'étaient plus retenus par les clous, ils s'ouvraient ; c'était beau et effrayant à voir cette course extravagante que nous faisions tout en recevant, par le dos ou par les flancs, tantôt des grappes de boulets et tantôt des poignées de mitraille, car la frégate allait aussi vite que nous.

— Chef ! cria un gabier, nous allons sombrer si vous ne retirez pas quelques voiles.

— Ajoutez encore vingt voiles, cria Ascott.

— Mais nous coulerons !

— Coulez ! répondit Ascott.

Carter avait pris le commandement de tous ceux qui s'étaient déclarés pour lui.

L'Irlandais Preston avait fait asseoir tranquillement à ses pieds Caroline Prior, et il abattait, d'un large revers de sabre, chaque partisan d'Ascott qui tentait d'approcher d'elle pour la regarder de trop près.

— Et vous, maître Gandolphe ?

— Oh ! moi...

— Voyons, que faisiez-vous ?...

— Eh bien, moi, faut-il vous le dire ? j'étais heureux de ce qui se passait : des Anglais échignaient des An-

glais, c'était tout profit ; le diable riait ; je faisais comme le diable, je riais.

— Et vous n'avez pas tiré un tout petit coup de mousquet ?... rien ?...

— Je ne dis pas...

— Si ! dites-nous... papa Gandolphe.

— Vous vous rappelez ce gredin de timonier qui nous avait trahis au moment où nous quittions *le Niagara ?*

— Oui, oui, oui !

— Je pris une barre de fer et je lui brisai la barre du cou. Voilà !

— Allons donc !

Ascott, qui était un excellent marin, ne se faisait pas de bien fortes illusions sur l'espoir et l'ambition du *Niagara* d'échapper à la poursuite de la frégate. Mais comme il y allait non-seulement de la vie de ses compagnons, mais aussi de la sienne et de celle de Proserpine, il tenta tous les moyens d'accélération pour échapper au sort qui les attendait tous. Aucun cri ne sortait du vaisseau de guerre ; les manœuvres étaient exécutées avec un ordre et une harmonie admirables.

Quoique la frégate allât très-vite, elle ne gagnait pas énormément sur la marche du *Niagara*. Cependant il était facile de prévoir le moment fatal où elle pourrait

jeter les grappins sur lui. La seule voie de salut qui lui était laissée, c'était d'éviter jusqu'à la nuit d'être pris par la frégate. Une fois la nuit venue, il aurait changé de route, et la mer est une forêt sans arbres, une forêt où aucun poteau n'indique les routes de l'infini. Mais pour cela il fallait aller encore plus vite, beaucoup plus vite.

— A la mer les canons! ordonna d'abord Ascott.

Les canons arrachés à leur affût furent poussés dans la mer.

L'avantage obtenu par ce sacrifice fut sensible, mais pas assez grand, toutefois, pour qu'on fût sûr de ne pas être atteint par la frégate.

Il fallut recourir à d'autres sacrifices.

— A la mer toutes les barriques d'eau! cria Ascott.

— Mais, Ascott, fit alors observer Thompson, qui depuis longtemps n'avait rien dit, vous n'y songez pas! si vous jetez l'eau douce à la mer, demain nous mourrons de soif.

— Il n'y aura pas de demain pour nous, lieutenant, répondit Ascott, si nous sommes griffés par ce vautour qui fond sur nous depuis ce matin.

— Mais, Ascott...

— Taisez vous! mon lieutenant.

— Inutile! dit ensuite tout bas Ascott, avec tout le souci de l'immense responsabilité qu'il avait assumée sur lui, encore inutile! répétait-il en se promenant sur le pont : la frégate a toujours l'avance sur nous. Que faut-il faire? demanda-t-il enfin tout haut à ses compagnons de révolte. Je vous répète que la résistance à la frégate serait une plaisanterie; d'ailleurs, nous n'avons plus de canons. Consultez-vous, que faut-il faire ?

— Renonce au commandement et confie-le à Carter, dit une voix, parmi les partisans de ce dernier.

Ascott, à ces paroles, pâlit jusqu'aux lèvres; on proposait de le remplacer, au moment du danger, par son rival! double déshonneur !

— Je refuse, moi! dit Carter.

Cette réponse de Carter lui fut sans doute inspirée du ciel, car elle lui valut plus tard, ainsi qu'à presque tous ses partisans, un avantage, dont je n'ai pas besoin de parler encore, mais immense.

Ascott redemanda une seconde fois : « Que faut-il faire? hâtez-vous! hâtez-vous! le péril presse. »

Il n'avait pas achevé sa question, qu'un boulet rouge traversa le pont dans toute sa longueur, et courut trouer et enflammer le grand foc avant d'aller s'éteindre dans la mer.

— Ils nous envoient du feu ! cria Ascott, que ce boulet irrita et exaspéra, comme un soufflet sur la joue, eh bien ! rendons-leur du feu ! Je vous propose de faire sauter le *Niagara* avant de le livrer aux infâmes habits rouges. Le voulez-vous

Tous répondirent : « Oui ! oui ! oui ! »

— C'est moi qui aurai l'honneur de faire sauter *le Niagara,* dit Ascott : qu'on m'apporte une torche ! Lieutenant, dit-il ensuite ironiquement à Thompson, lieutenant, couchez cela sur votre rapport.

— C'est déjà fait, répondit Thompson, qui lut à haute voix la phrase de son rapport, ainsi conçue :

« Vent S.-S.-O. — Brise fraîche. — Nous sommes « poursuivis par une frégate qui vient de nous envoyer « un boulet rouge. — Ascott, pour éviter d'être pris, « va faire sauter *le Niagara,* en mettant le feu à la « Sainte-Barbe. — L'équipage continue à jouir d'une « parfaite santé. »

On apporta à Ascott une torche de résine enflammée.

L'idée atroce de faire sauter le *Niagara* avait jeté l'épouvante parmi les condamnées ; elles supplièrent Ascott de renoncer à son terrible projet ; Ascott ne les écoutait pas.

Ascott, qui ne savait que trop le sort qui l'attendait

dans quelques minutes, ne quittait pas du regard cette redoutable et impassible frégate, dont il ne fallait plus compter désormais amuser la vitesse.

Elle arrivait, elle arrivait, elle arrivait sur eux ; elle venait sur *le Niagara* comme un véritable oiseau de proie. Elle s'était si rapprochée qu'on distinguait parfaitement les hommes qui la montaient ; encore quelques minutes et l'on entendrait leurs voix.

Les condamnées redoublaient leurs prières ; elles pressaient les mains, elles embrassaient le front de bronze d'Ascott. Au moment où elles croyaient peut-être l'avoir attendri, un second boulet rouge coupa la tête de Proserpine. Le tronc de cette magnifique dépravation tomba mutilé à quelques pas de l'espace où les condamnées cernaient Ascott de leurs frayeurs, de leurs caresses et de leurs lamentations.

Dans les yeux d'Ascott on put voir à l'instant même qu'il devenait fou : « Place ! cria-t-il, place ! » Et il se fit lui-même cette place qu'il demandait, en passant comme un taureau furieux sur le corps des condamnées, qu'il renversa et coucha comme des épis de blé. Il prit, dans le bras qui ne tenait pas la torche, le corps sanglant, le corps sans tête de Proserpine, et il ne quitta plus ce tronçon horrible et adoré. Il le pressait étroitement

contre son cœur, cherchant encore, dans son aveugle égarement, à donner des baisers à cette tête absente. Il était fou, vous ai-je dit. La torche, mal assurée dans sa main, jetait des langues de flamme rougeâtre et une pluie d'étincelles sur ses cheveux et sur ses joues livides, pâles et en sueur. Il ne sentait rien; il avait déjà posé un pied sur l'échelle qui conduisait à la Sainte-Barbe.

Preston l'arrêta :

— Que me voulez-vous? demanda-t-il à Preston; ce cadavre, vous ne l'aurez pas! non, vous ne l'aurez pas!

— Ascott, lui dit Preston, je ne m'oppose pas à votre projet de faire sauter *le Niagara.*

— Je voudrais bien voir que quelqu'un s'y opposât!

— Ascott, répéta Preston, je ne m'oppose pas à votre projet de faire sauter *le Niagara;* mais je crois qu'il serait honnête et loyal, avant de nous faire sauter, de prévenir les officiers prisonniers dans la cale, afin qu'ils eussent au moins le temps de recommander leur âme à Dieu.

Ascott venait d'éprouver la plus forte souffrance qu'il soit donné à l'homme de ressentir; il venait de voir mourir la femme qu'il aimait. La pitié et la piété, ces deux sœurs qui ont presque le même nom, entrèrent dans son âme par la porte de la douleur.

— Prévenez-les, répondit-il à Preston d'un air égaré ; mais je vous préviens, à mon tour, que le temps, si court qu'il soit, que va nous prendre cette démarche auprès de l'état-major, nous mettra sous le beaupré de la frégate.

— Je l'espère bien, répondit Preston.

— Comment ! vous l'espérez bien ! dit Ascott, étonné de cette réponse.

— Mais sans doute ; si nous sommes sous son beaupré lorsque nous sauterons, la frégate et le *Niagara* sauteront ensemble.

— Quelle idée ! s'écria Ascott ; vous dites vrai ; laissons-la s'approcher de nous le plus possible. Mais allez ! Preston, je vous attends. Je vous donne cinq minutes, rien que cinq minutes, entendez-vous ? nous n'avons plus que cinq minutes pour que la frégate nous heurte et nous broie sous son ventre de cuivre ; la sixième minute, si nous allons jusque-là, la sixième minute verra nos débris et les siens se choquer dans les airs. Mais allez ! allez, Preston ! Et Ascott embrassa encore le tronçon qu'il n'avait pas quitté, et il s'essuya ensuite les lèvres avec un geste qui rappela ces sombres créations du Dante dans les drames de son *Enfer*.

Preston, avant de descendre dans la cale, se retourna

vers les condamnées qui se pressaient les unes contre les autres, en tremblant comme si elles avaient éprouvé un grand froid et comme des brebis à l'entrée de l'abattoir, et il leur dit, avec cet accent qui avait déjà trouvé le chemin de leur cœur :

— Mes sœurs, vous aurez paru devant Dieu avant que cet anneau, que je jette à la mer, ait touché le fond; voulez-vous être pardonnées par lui?

— Oh! oui, oui, oui, crièrent, du fond de leur âme, toutes ces infortunées.

— Alors, commencez par vous pardonner les unes aux autres; repentez-vous sincèrement, cordialement, fermement, et confessez tout haut votre foi. Faites cela, et, je vous le jure, vous serez sauvées.

Comme presque toutes ces malheureuses créatures étaient catholiques, étant presque toutes Irlandaises, après s'être jetées dans les bras l'une de l'autre en pleurant et en gémissant — chose affreuse à dire, beaucoup de mères serraient leurs filles contre leur cœur dans ce moment, — elles récitèrent à voix haute, solennelle et brisée : « Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre!... »

La frégate couvrait déjà de l'ombre de ses grandes voiles le corps du *Niagara*. Preston remonte; son œuvre

de piété était finie. Ascott descendit ; son œuvre de destruction allait commencer.

Pendant le temps, presque inappréciable, que mit Ascott à descendre dans le caveau où sont les poudres, placées les unes dans des caissons, les autres dans des barils, la frégate, qui n'était plus qu'à une portée de pistolet, vint au vent, manœuvre qui consiste à opposer son propre flanc au flanc du navire pourchassé, et dans cette position, quand elle se trouva exactement par le travers du *Niagara*, elle lui lâcha, en arborant du même coup le pavillon britannique, toute sa bordée, accompagnée d'une décharge de mousqueterie. Boulets, balles et mitrailles rasèrent le pont des révoltés ; cette attaque terrible, qui resta sans riposte, fit un ravage épouvantable ; des paquets de cadavres s'amoncelèrent, des bras et des visages mutilés implorèrent la miséricorde inflexible des agresseurs.

A ce moment, Ascott reparut sur le pont ; il tenait toujours le cadavre de Proserpine. En le voyant, les condamnées, dont l'imagination était frappée, crurent que *le Niagara* sautait : toutes crurent entendre le craquement sinistre et poussèrent ensemble un cri d'agonie. Quel cri !

L'hallucination fut générale.

Caroline Prior s'était jetée au cou de Preston pour mourir avec lui, elle l'enlaçait de ses deux bras convulsifs.

Plus de vingt de ces malheureuses, sous le coup de l'épouvante, se précipitèrent dans la mer afin d'éviter d'être tuées par l'explosion.

Ascott, égaré, fou, terrible de rage et de démence, s'approcha de Preston et le regarda : ce regard était deux poignards. Preston répondit à cette menace muette par un long éclat de rire.

— C'est donc toi ! lui dit Ascott, c'est donc toi qui as noyé les poudres ? je n'ai plus trouvé que de l'eau !...

— Regarde ! lui dit Preston : *le Niagara,* au lieu de brûler, descend dans la mer ; aidé de Carter, j'ai crevé, en deux coups de pince, un bordage, et la mer est entrée ; les poudres sont submergées ; la mer entre dans la cale. Nous coulons ! nous coulons, Ascott !

— Rendez-vous ! tas de brigands ! criaient les matelots du *Camelion,* — c'est le nom que portait la frégate qui venait de nous frotter si bien les oreilles : — Rendez-vous, ou vous êtes tous morts !

L'injonction était inutile ; *le Niagara* n'opposait aucune défense ; d'ailleurs il disparaissait à vue d'œil dans la mer.

Nous nous rendîmes.

Les rebelles furent enchaînés deux à deux et aussitôt transportés sur *le Camelion ;* les femmes furent également transbordées, mais sans violence.

Quant à Preston, à Carter, à ses partisans et à moi, il ne nous fut fait aucun mal ; seulement, comme nous étions suspects, on nous traita en prisonniers jusqu'à Hobart-Town, où nous devions tous passer devant un conseil de guerre.

Les officiers furent immédiatement rendus à la liberté.

— Voilà, mes amis, la fin de ma troisième diane et de l'histoire du *Niagara,* dit, baissant de ton, maître Gandolphe.

— Mais, ce n'est pas la fin des fins, dit le pilotin, qui, cette fois, se trouva d'accord avec les matelots pour demander indirectement à maître Gandolphe le dénoûment sérieux et réel de la révolte du *Niagara.*

— Ah ! très-bien, reprit-il ; vous voulez savoir ce qui se passa à Hobart-Town, cette capitale de la Nouvelle-Galle ?

— Oui, maître Gandolphe.

— On nous mit tous en jugement. L'affaire dura bien deux mois, et voici l'arrêt qui intervint : quarante-trois matelots furent pendus ; vingt-six furent condamnés à

rester sur la colonie où ils n'avaient pas voulu conduire les autres ; treize furent condamnés à des peines moins fortes. On considéra les femmes comme ayant agi sans discernement ; elles subirent tout simplement les peines auxquelles elles avaient été condamnées en Angleterre.

— Et Carter? demandèrent avec une vive curiosité les matelots.

— Carter fut condamné à être pendu.

— Pendu ! lui ! mais les juges avaient donc oublié le service qu'il avait voulu rendre en livrant *le Niagara* à la station navale de Madagascar? interrompit un matelot, écho de l'opinion de tous les autres.

— Patience, reprit maître Gandolphe ; condamné à être pendu, Carter, dans la même audience, vit sa peine commuée en une prison perpétuelle.

— C'est aussi injuste, interrompirent encore les auditeurs de maître Gandolphe.

— Mais laissez-moi donc achever !

— Achevez... mais toujours est-il...

— Cette seconde peine fut réduite à la simple dégradation.

— Mais c'est cent mille fois trop d'injustice encore.

— Puisque vous ne voulez pas me laisser achever...

— Tout ce que vous direz...

— Cette dégradation prononcée, poursuivit maître Gandolphe, on nomma, séance tenante, Carter maître d'équipage du *Camelion*.

— Vivat! vivat! crièrent, en battant des mains, les matelots de *la Coquette d'Ajaccio*. Vivat! vivat! vivat!

— Et Ascott?

— Et Caroline Prior?

— Et Preston?

— Et vous?

— Ascott, répondit maître Gandolphe, fut enfermé dans la maison des fous de Sidney; il croyait toujours tenir entre ses bras le tronc décapité de Proserpine. Preston fut nommé juge de la cour de vice-amirauté*; il épousa presque immédiatement, — je l'ai su, puisque je me trouvais encore sur la colonie, — Caroline Prior, qui fut dotée par la femme du gouverneur, lady Philipp. Toute la ville assista à cet heureux mariage. Je n'ai pas besoin de vous dire que Caroline Prior, quoique non graciée encore, car il n'y a que le roi qui puisse remettre absolument la peine, fut considérée par les habitants comme elle avait droit de l'être.

* Il y a cinq cours ou tribunaux dans la Nouvelle-Hollande : la cour de vice-amirauté, la cour de justice criminelle, la cour du gouverneur, la cour suprême et la haute cour d'appel : *high court of appeal.*

— Et vous, maître Gandolphe?

— Moi, je quittai, un an après, la colonie, et m'embarquai comme matelot sur un trois-mâts qui faisait voile pour Boston; de Boston je revins, deux ans après, en Europe pour être encore matelot. Cette fois, c'est enfin fini, mes enfants, très-fini.

— Déjà ! dit le pilotin.

FIN.

ECHEC

À

L'ÉLÉPHANT.

ÉCHEC

A

L'ÉLÉPHANT.

I

Profonde mélancolie de la ville de Liverpool. — Riche, puissante, considérée, rien ne manquerait à son bonheur s'il ne lui manquait un éléphant. — La Société des Amis des Animaux et la Société des Amis des Hommes sont en guerre. — A quel propos. — Toutes deux ont pour base l'amour de l'humanité. — Elles se calomnient, elles se déchirent. — Lettre du président de Madras. — Cent quarante-quatre vipères.

La très-honorable ville de Liverpool, quoique née d'hier, est jalouse, à l'excès, de Londres, qu'elle s'applique sans cesse à copier, et dont elle espère un jour égaler la renommée, si même son intention secrète n'est pas de l'effacer. Elle a voulu avoir, comme Londres, ses ponts Waterloo, ses places Waterloo et ses rues Waterloo. Londres a des docks où le monde entier vient apporter ses produits : Liverpool a les siens qui, au reste, ne sont pas moins magnifiques.

Il n'est pas une académie, une société littéraire, scientifique, philanthropique ou musicale fondée à Londres, qu'on ne retrouve établie à Liverpool. Le *Zoological Garden* (jardin botanique), dont la vieille capitale anglaise est si fière avec raison, pouvait difficilement échapper à cette rage d'imitation : Liverpool a donc aussi, avec la même quantité de singes, de babouins, de zèbres, d'antilopes et de léopards, un *Zoological Garden.*

Il est grand, il est beau de s'efforcer ainsi de marcher côte à côte avec une cité devenue à peu près sans rivale ; il est même encore très-glorieux de venir après elle dans l'estime des nations. Pourtant, la ville de Liverpool s'éveilla un matin fort mélancolique et fort agitée derrière le double brouillard qui, pendant neuf mois de l'année, coule sur son front du haut d'un ciel gris, et qui part de ses pieds, vomi par les cent mille bouches de ses formidables usines. Liverpool se dit : Je fabrique des clous qui sont les plus estimés du monde ; mes machines ont une supériorité marquée sur toutes celles qu'on construit ailleurs ; mes aiguilles et mes épingles ne craignent aucune comparaison ; mes bourgeois sont plus riches et plus heureux que des princes ; mes femmes ont, par

leur éblouissante fraîcheur et leur impérieuse beauté, le pas sur celles de Londres et même de Dublin : que manque-t-il donc à mon bonheur ? Liverpool se répondit en soupirant : Il me manque un éléphant ! Il me manque d'autant plus, que Londres en possède un dans son *Zoological Garden*.

Cette réflexion empoisonna désormais toute joie dans l'âme des orgueilleux habitants de Liverpool. On avait beau leur dire : Vous êtes la seconde cité du royaume par votre population ; l'émule de la première par vos monuments, par votre immense commerce, par vos richesses et votre industrie ; Liverpool hochait la tête et murmurait : Sans doute, sans doute, mais nous n'avons pas d'éléphant !

A force d'éprouver le regret de n'avoir pas un éléphant et de nourrir le désir d'en avoir un, Liverpool tomba dans une véritable monomanie : il lui en fallut un à tout prix ; sa vie morale en dépendait. Il est vrai qu'il ne lui restait plus que cet ornement à acquérir pour n'avoir plus rien à envier à Londres. Un grand effort résulta de ce besoin universel de posséder un éléphant. Des sommes considérables furent versées par les riches manufacturiers de la ville : — et qui n'est pas riche à Liverpool ? — et confiées ensuite à la *Société des*

Amis des Animaux, qui fut chargée de se procurer le plus bel éléphant qu'elle trouverait dans l'univers. Et Liverpool goûta quelque repos.

Il est sur la terre un ennemi pour chaque félicité, depuis la première heure de sa naissance jusqu'au dernier terme où elle doit parvenir. Si Liverpool a une société célèbre qui s'intitule *Société des Amis des Animaux*, elle a l'honneur d'en posséder une plus célèbre encore, qui s'appelle la *Société des Amis des Hommes*. Ces deux sociétés n'ont jamais vécu en bon accord, quoiqu'elles prétendent toutes deux avoir la bienfaisance pour base. Celle des Animaux, cependant, tolère avec assez d'indulgence la société rivale, celle qui s'est donné pour mission d'améliorer le sort des hommes. Mais cette dernière n'admet à aucun titre qu'on s'occupe du sort des chevaux, des chiens, des chats, et autres créations inférieures. Et comme au fond de toutes les questions, même philanthropiques, il y a de l'argent, la Société des Amis des Hommes fut profondément blessée de voir l'élan, l'enthousiasme avec lequel fut votée la somme nécessaire à l'achat de l'éléphant destiné au *Zoological Garden* de Liverpool.

« N'est-ce pas une honte, disait-elle partout, qu'on sacrifie des sacs de guinées à la ridicule et puérile satis-

faction d'avoir un éléphant, quand avec cet or on pourrait fonder des hospices pour les aveugles, des hôpitaux pour les sourds, des colléges pour les muets ! Habitants de Liverpool, suivez nos sages conseils, donnez une plus noble destination à votre générosité, renoncez à votre éléphant et portez-nous vos aumônes. »

Quelque grand que soit le respect des habitants de Liverpool pour les philanthropes, il n'alla pas cette fois jusqu'à consentir à ce qu'ils voulaient. Alors les philanthropes se fâchèrent : Liverpool ne tint aucun compte de leur dépit. De tous côtés arrivaient des souscriptions pour l'achat de l'éléphant, dont ils entrevoyaient déjà à l'horizon la trompe et les défenses. Quelle superbe habitation on lui construirait au milieu d'un bassin ombragé de joncs, de hautes herbes et de contrefaçons de bambous ! Il mangerait dans de l'ébène, il boirait dans du marbre ; on lui ferait un faux Gange. On oubliait tout pour lui : le spectacle, qui est fort mauvais à Liverpool ; et le thé, qui passe cependant pour le meilleur thé qu'on puisse boire en Angleterre. Malheureusement on oubliait aussi les philanthropes, qui sont une puissance avec laquelle il faut compter dans la Grande-Bretagne.

En France un philanthrope passe généralement pour un niais ou un fripon habile dont on a le droit de rire sans courir un risque sérieux; en Angleterre, un philanthrope est presque toujours ce qu'on appelle avec quelque teinte de dérision un *saint*. Ce parti des saints a de nombreux représentants à la chambre des Lords et à la chambre des Communes; il appuie ou combat les ministères, il en a quelquefois renversé. Il est tout-puissant, surtout, dans les questions sociales. Il aurait pu, à l'occasion du différend élevé entre Taïti et le missionnaire Pritchard, entraîner l'Angleterre dans une guerre avec la France; il règne à la cour de Saint-James. Ce parti des saints représente les jésuites en Angleterre. Il inspire moins de terreur que les jésuites, parce qu'il fonctionne avec moins de mystère; mais il est tout aussi influent, quand il veut l'être.

Or, voyant l'acharnement des habitants de Liverpool à posséder leur éléphant, acharnement qui avait pris chez eux le caractère d'une bravade et d'un défi, les philanthropes s'aigrirent, s'emportèrent, opposèrent l'entêtement à l'entêtement, et ils se promirent, moralement parlant sans doute, qu'avant d'entrer dans la ville l'éléphant passerait sur leurs corps. Ces me-

naces n'étaient pas vaines. Ils travaillèrent si bien et si habilement, que beaucoup de gens, qui allaient souscrire pour l'achat de l'éléphant, retirèrent leurs mains de peur de se brouiller avec eux. De jour en jour, les versements devinrent plus rares; enfin, ils menacèrent de tarir. La philanthropie triomphait. Liverpool n'aurait donc pas d'éléphant! C'était impossible à croire. Après tant de désirs, après tant d'efforts, après tant de sommes versées, n'aboutir qu'à rehausser la vanité de quelques philanthropes chagrins, impérieux, tyranniques, insolents! La force au grand jour avait été vaincue, la force dans l'ombre ne le serait peut-être pas. La Société des Amis des Animaux fit semblant de se résigner.

Par l'organe de son digne président, M. Cribb, elle déclara à M. Crevett, le président de la Société des Amis des Hommes, qu'elle renonçait à la réalisation d'un désir dont elle n'avait pas d'abord mesuré la portée. Il ne serait plus question d'éléphant; on était déjà en train de rendre aux souscripteurs le montant de leurs souscriptions. Quand des païens, ajoutait M. Cribb, sacrifiaient jusqu'à deux cents bœufs sur les autels de la paix, des chrétiens pouvaient sans peine sacrifier un éléphant.

Le jour même où M. Cribb, le chef de la Société des Amis des Animaux, se soumettait ainsi au parti philanthropique, il écrivait secrètement à son ami intime le président de la Compagnie des Indes, à Madras, de lui faire savoir par la voie la plus prompte, fût-ce la plus dispendieuse, si l'on pouvait lui adresser un voyageur chargé de l'achat d'un éléphant. Voilà donc ce qu'avait obtenu la violence du parti opposé à celui des Amis des Animaux : une fausse promesse, une soumission menteuse. Retirées ostensiblement, les souscriptions revinrent sans bruit dans les mains de M. Cribb, plus dévoué que jamais à la cause des partisans de l'éléphant, tous, on le voit, devenus des conspirateurs, ayant des signes pour se reconnaître, des attouchements pour fraterniser, des paroles pour se comprendre. Deux fois par mois les membres de la Société des Amis des Animaux se réunissaient en comité secret pour s'entretenir à voix basse de l'objet mystérieux de leur désir. Les uns apportaient de nouvelles souscriptions, les autres l'assurance que la Société philanthropique n'avait aucun doute sur leurs menées souterraines; et chaque séance se terminait par une prière en commun, où l'on hâtait le retour de la communication que devait faire à M. Cribb

le président de la Compagnie des Indes à Madras.

Rien ne meurt en chemin dans les déterminations prises par les Anglais, parce qu'ils conçoivent avec lenteur ce qu'ils exécutent sans découragement. Cribb fit savoir aux membres du club dont il avait l'honneur d'être le président, qu'il avait à leur apprendre une nouvelle qui les comblerait de joie. Il les priait instamment de ne pas manquer à cette réunion. Dix heures sonnaient à l'église de Saint-Paul, lorsqu'il lut, au milieu d'un silence qui tenait de l'extase, la réponse qu'adressait à sa lettre Son Excellence le président de la Compagnie des Indes à Madras.

« Mon cher monsieur Cribb,

« Si je n'ai pas trop compris pourquoi vous mettez tant de mystère dans la rédaction de votre lettre, je ne me suis pas moins empressé d'y répondre, et cela, je l'espère du moins, dans des termes qui vous satisferont complétement. Tout voyageur recommandé par vous et l'honorable club des *Amis des Animaux* sera reçu à Madras, vous n'en doutez pas, avec la plus ouverte hospitalité et l'affection la plus britannique.

« Quand il se sera remis dans mon palais des fati-

gues d'une traversée dont je ne veux vous dissimuler ni la longueur ni les ennuis, moi, nos agents, nos collecteurs, tous les résidents de la Compagnie, nous lui faciliterons tous les moyens de se rendre avec la plus grande célérité possible dans les États du Dekhan, où se trouvent, comme vous l'avez fort bien dit vous-même dans votre chère et honorée lettre, les plus beaux éléphants de l'Asie.

« Le Dekhan est le paradis terrestre de l'Asie. Quel ciel enchanteur ! quelles eaux veloutées ! quelles splendides fleurs ! des forêts qui embaument, des oiseaux d'or ! Je crois cependant, mon cher monsieur Cribb, qu'il est de votre devoir de prévenir et d'instruire le voyageur chargé de votre mission, des dangers qu'il courra dans la plupart des provinces qu'il aura à traverser pour se rendre dans les vastes pâturages où errent par troupes les éléphants. Les peuples de l'Indoustan sont vaincus, mais ils n'ont jamais été soumis. Ils nous abhorrent comme Anglais, comme vainqueurs et comme chrétiens. Il serait donc téméraire de garantir toute éventualité de danger à votre voyageur, exposé en outre à la piqûre mortelle des insectes, aux atteintes meurtrières du choléra et aux poignards impitoyables des Thugs : les Thugs, ces assassins mysté-

rieux dont vous avez entendu parler, mais dont vous n'avez aucune idée exacte en Europe; ces hommes qui, associés au nombre de plusieurs millions pour faire le mal, pour commettre des crimes épouvantables, ne redoutent aucune espèce de répression. Vainqueurs, ils sont heureux de partager vos dépouilles; vaincus, ils sont glorieux de leur martyre. Ils sont près de vous, mangent sous votre toit, vous servent, vous obéissent pendant plusieurs années, en attendant le moment de vous égorger; et vous ne les connaissez pas ! Instruisez donc votre missionnaire, mon cher monsieur Cribb, des périls qu'il doit affronter dans son expédition, et s'il persiste à les braver, donnez-lui votre bénédiction et mon adresse. Qu'il parte ! qu'il vienne ! il sera le bienvenu à Madras.

« Madras est le bouquet de l'Asie; c'est à la fois Bagdad, Londres, Constantinople et Pékin. Je dois pourtant ajouter que votre voyageur ne retournera pas à Liverpool sans avoir gagné à Madras une affection de foie, dont il échappera si la maladie est prise à temps; mais il est probable cependant qu'il en mourra, de même que nous mourrons de la même maladie, nous tous qui habitons les Indes.

« J'attends donc votre recommandé, cher mon-

sieur Cribb, et je vous prie de me considérer toujours comme votre meilleur ami dans cette partie du monde où l'on montre, sur une haute montagne, la trace du pied qu'Adam y a laissée : preuve, selon moi, qu'après l'avoir connue Adam n'a pas été fort jaloux de l'habiter. Mes cordialités les plus vives à tous les membres du club des Amis des Animaux, à la disposition desquels je vous prie de me mettre pour tout ce qui peut concerner la création : tigres, léopards, lions, panthères, éléphants, hippopotames, rhinocéros. S'il est vrai que l'arche, après le déluge, se soit arrêtée aux Indes, ainsi que nos savants ministres le prétendent, il faut croire que presque tous les animaux n'ont plus voulu quitter cette terre de salut; d'où je conclus, après avoir dit qu'Adam n'avait pas voulu y demeurer, que les Indes sont faites pour les animaux et non pour l'homme.

« Je suis votre affectionné ami.

« Le président de la Cie des Indes à Madras. »

« *P. S.* Je vous envoie, avec la présente, comme souvenir d'amitié, six chacals furieux, douze douzaines de vipères de l'espèce la plus venimeuse, et un bocal

où sont renfermés les petits insectes qui produisent, assure-t-on, le choléra. »

— Trois hourras pour le président de la Compagnie des Indes! dit le président Cribb, après avoir lu, avec des larmes d'admiration, cette lettre, qui permettait enfin de réaliser le projet si longtemps caressé par la société des Amis des Animaux.

Les trois hourras éclatèrent sous les voûtes, et l'on passa immédiatement à la discussion des moyens d'exécution. Qui enverrait-on dans l'Inde, au fond du Dekhan, pour y chercher l'éléphant et le ramener en Europe? Quel membre aurait assez de courage et de dévouement?

Le docteur Burton s'avança.

II

Départ de M. Burton pour les Indes. — Colère des philanthropes. — Il n'est pas dévoré. — Il rencontre chez les sauvages une société de communistes. — Son arrivée à Madras. — Ce qu'il y voit. — On verra dans le chapitre suivant ce qu'il y mange.

Le président Cribb lui demanda s'il avait bien pesé sur chaque phrase de la lettre du président de Madras, cette lettre à travers les lignes de laquelle bondissaient les tigres rayés et hurlaient les avides panthères. M. Burton répondit qu'il tenait compte de toutes les menaces contenues dans cette lettre ; mais les périls seraient-ils encore plus nombreux et plus graves, ajouta-t-il, il était décidé à les affronter tous pour la gloire de la Société des Amis des Animaux, dont il avait l'insigne honneur d'être membre, et pour placer Liverpool, sa ville natale, au niveau de Londres, qui ne s'enorgueillirait plus tant de posséder seule un éléphant.

M. Burton fut embrassé par le président Cribb, et chacun de ses confrères lui pressa étroitement la main.

La Société passa immédiatement à l'appréciation de l'indemnité due au beau dévouement de M. Burton.

En France, après deux années de démarches, de sollicitations et de découragements, on lui aurait alloué, pour frais de voyage, récompense et gratitude publique, une somme de quatre ou cinq mille francs au plus, et on lui aurait peut-être promis au retour la première place de bibliothécaire vacante en province, place qui ne vaque jamais. L'Angleterre est vraiment la première nation du monde, par la grandeur de ses magnificences scientifiques. Liverpool, en accordant vingt-cinq mille francs, ou mille livres sterling à M. Burton pour dépenses de voyages, lui garantit encore une pension viagère de six mille francs après l'accomplissement de sa mission; et s'il venait à mourir en route, sa veuve jouirait d'un secours annuel de trois mille francs. Là ne se bornerait pas la reconnaissance de la Société des Amis des Animaux envers M. Burton. Elle lui promettait un cadeau de cinquante mille francs, qu'elle comptait lui offrir sous une forme qui honorerait son courage sans blesser son désintéressement.

Un événement heureux et un contre-temps déplorable signalèrent les derniers préparatifs de départ de M. Burton.

L'événement heureux fut ceci : Le *Zoological Garden*, de Londres, perdit le superbe éléphant dont il était si glorieux. Triste et languissant depuis quelques mois, l'animal s'était laissé mourir d'un accès de nostalgie. Ni les soins des plus célèbres docteurs, ni les bons traitements des gardiens, ni les agaceries charmantes des enfants qui lui lançaient à l'heure de la promenade des sucreries à travers ses barreaux, ni les petits coups d'ombrelles roses donnés sur sa trompe par les blondes ladies du Strand, n'avaient pu calmer le sombre, l'immense ennui dont il était rongé. Les physiologistes prétendaient qu'il était mort d'une affection laryngée ; mais les moralistes anglais, si profonds et si délicats dans leurs observations, avaient lu dans le regard jaune et abattu du pauvre colosse, qu'il était mort d'un amour commencé sous les larges banians du Carnatic, et demeuré inconsolable loin de l'objet aimé, sur les bords glacés de la Tamise. Une peine de cœur avait tué l'éléphant. Pourquoi M. Armandi, qui a écrit un si docte ouvrage intitulé : *Histoire militaire des Éléphants*, ne parle-t-il pas, dans

son gros livre, des affections tendres de ces intelligents animaux ? O monsieur Armandi, revoyez, embellissez votre ouvrage : vous avez été le Quinte-Curce, le Xénophon, le Vauban, le chevalier Folard des éléphants; daignez en être l'Ovide; allons ! quelques lignes élégiaques en faveur de celui du *Zoological Garden* de Londres. Que nous vous devions un jour *l'Art d'aimer* des éléphants !

Si nous avons qualifié d'heureux l'événement que nous venons de rapporter, c'est parce que nous nous sommes placé un instant au point de vue des menbres de la Société des Amis des Animaux, qui, en effet, se réjouirent d'un accident par lequel ils se trouvaient tout à coup débarrassés de l'éternel objet d'une rivalité écrasante. Ils allaient avoir un éléphant présumé d'avance sans égal, tandis que Londres ne restait plus en possession que de quelques chèvres du Thibet, de quelques moutons du Cap et d'une centaine de singes, richesses banales, à la portée des moindres jardins botaniques. Leur tendresse pour les animaux se tut un instant pour laisser éclater leur égoïsme. Mais le contre-poids de cette joie barbare ne se fit pas longtemps attendre.

Pour masquer ses projets, pour colorer d'un motif,

des plus spécieux en Angleterre, le fait de son voyage lointain, M. Burton avait accrédité le bruit qu'il n'allait aux Indes que pour répandre dans les possessions anglaises et au delà, s'il était possible, des exemplaires de la Bible. La Société Biblique de Liverpool l'avait chargé, disait-il, de cette mission hautement chrétienne et philanthropique. Cette dernière assertion était vraie : M. Burton avait obtenu, à force d'habileté, la confiance des membres de cette pieuse Société, à la faveur de laquelle les Anglais s'introduisent partout dans l'univers et préludent à toutes leurs conquêtes et à toutes leurs spoliations. La Société imprime de petites Bibles, un missionnaire part pour les distribuer aux sauvages : il va en Amérique, aux Indes, dans l'Océanie ; observe, les yeux baissés, étudie, espionne, tout en distribuant ses volumes. Au retour, il n'a pas ramené un seul fidèle à la foi de Luther ; mais il a du moins examiné la situation du pays, calculé ses forces, apprécié ses relations avec les autres peuples, dressé tout un plan d'invasion si le pays est vierge et de perturbation s'il est à demi civilisé. Les missionnaires protestants ont été dans ces derniers temps les pionniers de la conquête de la Chine. Il n'est pas besoin de dire que les Sociétés bibliques sont le séminaire

où l'on élève, d'où sort parfaitement discipliné le parti des *saints* dont nous avons déjà parlé.

M. Burton avait reçu en comité secret les dernières instructions de ses confrères, recueilli ses notes, couché dans son portefeuille de nombreuses lettres de recommandation à côté de ses lettres de crédit ; il avait emmagasiné ses Bibles, embrassé sa femme, mis ordre à ses affaires, enfin il allait partir de Liverpool, quand un membre de la Société des Amis des hommes fit une horrible découverte. Comment la fit-il ? nous l'ignorons, mais n'importe ! M. Burton n'allait pas aux Indes pour convertir les Malais ! c'était un impudent menteur, c'était un traître ; il ne s'y rendait que pour acheter l'éléphant, après que la Société, dont il était le représentant, avait solennellement promis de renoncer à cette funeste acquisition. Le brasier de la haine se ralluma entre les deux clubs ; des paroles vives on passa aux écrits, des écrits aux injures, des injures au silence armé, terrible, mortel, — un silence anglais. Les Corses et les Anglais ont un côté semblable dans leur caractère si différent : c'est une tranquillité profonde dans la méditation de la vengeance.

Mais M. Burton a fait voile vers l'Égypte, où il va s'embarquer pour le cap de Bonne-Espérance. Cette

première partie de sa traversée a été heureuse; il a mouillé sous le phare d'Alexandrie. Après quelques jours de repos, il s'éloigne de la terre des Pharaons; il salue de loin les pyramides, il franchit la mer Rouge. M. Burton touche enfin cette belle colonie, volée aux Hollandais par ces oiseaux de proie qui n'ont rien à eux, qui ont tout pris aux autres, même leur langue, laquelle appartient à trois peuples différents : aux Danois, aux Saxons et aux Normands. Les Anglais ont filouté le Cap, comme ils ont escroqué Gibraltar et Malte.

M. Burton ne put pas regretter de s'être arrêté pendant quelques jours sur cette partie du monde africain au lieu de se rendre en ligne directe à Madras. Il vit sur la côte, des Hottentots, les derniers êtres placés sur l'échelle de la création. Il connut les Boschmans, espèce d'hommes dégradés qui repoussent toute idée de civilisation, que les Anglais et les Hollandais, les deux peuples les plus colonisateurs du globe, n'ont jamais pu soumettre à aucune forme de gouvernement. Les Boschmans réalisent à un suprême degré la théorie sociale de J. J. Rousseau; ils vivent libres, indépendants et sous le régime d'une communauté absolument semblable à celle que certains socialistes modernes

prêchent dans leurs clubs avec la persuasion du poignard, et proclament dans la rue avec la logique du fusil. Chez les Boschmans il n'existe ni propriété, ni famille, ni lois, ni morale, ni religion. Aussi vivent-ils de rapines, de brigandages et de vols ; ils se nourrissent une partie de l'année de crapauds, de sauterelles et de racines, dorment tout nus sur la terre ; et leur unique industrie consiste à composer, avec le suc de certaines herbes écrasées, le poison terrible dans lequel les naturels des contrées voisines trempent le bout de leurs lances et la pointe de leurs flèches. Les Boschmans indiquent à l'étude des nations civilisées le tableau qu'elles offriraient si elles tombaient, de dégradation en dégradation, jusqu'au néant du communisme. Ils sont les premiers communistes qu'on ait vus à l'état de société, si l'on peut donner ce nom à la décomposition physique et morale la plus avancée. Mais ils sont un fait providentiel dont les nations devraient se préoccuper, afin de ne pas se laisser entraîner sur la pente des théories à l'usage de quelques fous de l'espèce la plus redoutable.

Cette bordure dentelée qui se découpe à l'horizon derrière des franges d'écumes, formées, de place en place, par la barre la plus dangereuse du monde ; ces

murs de fortification qui serpentent et se tordent en suivant une ligne de rochers où la vague se brise pour retomber en pluie de perles éblouissantes, en fumées humides; ces arbres gigantesques dont les huppes vertes se perdent dans les profondeurs du ciel, végétations aériennes dont on ne distingue pas le tronc qui les porte, tant est grande la distance d'où on les aperçoit; ce ciel d'un bleu incandescent et furieux, arrondi sur des constructions qu'en approchant toujours on prend d'abord pour une bourgade, puis qu'on reconnaît être une cité immense, si démesurée qu'on ne sait ni où est sa tête, ni où sont ses pieds; ces palais athéniens, dont les colonnes d'un blanc de sel jettent la moitié de leur ombre sur la mer qui les plisse, l'autre moitié sur la terre; ces balcons délicieux découpés à jour et qui laissent passer entre les broderies de leurs trèfles des boas épineux, de grosses tiges d'aloès toutes chargées de leurs fleurs échevelées, rouges comme des langues de feu; ces amas de chaumières noires courant comme des fourmis pressées de rentrer dans leur trou au moment d'un orage; ces milliers de pagodes blanches et bleues élancées pyramidalement dans les airs avec leurs dix étages que hérissent aux angles des cornes de vache, toutes rayées

de colonnes, écrasées de festons, de fleurs, de rubans de pierre, percées de croisées inégales, flanquées, étouffées de minarets, de dômes d'étain où se mire, comme dans une glace, le soleil avec toutes ses flammes et tous ses rayons ; ces cris monotones poussés sur la mer par des rameurs couleur de cuivre jaune et par des goëlands voraces; ces clameurs qui viennent de la terre avec le vent de la rade qui fait tout onduler ; ces clairons militaires, dont les incessantes fanfares révèlent la présence d'une garnison formidable; ces processions de palanquins rapides balançant un homme endormi que portent douze esclaves aux longs vêtements blancs, précédés d'un autre esclave qui court en tête, un bâton d'argent à la main ; ces hommes nus, ces autres palanquins traînés par des bœufs; ces dandys en voiture, qui ont à côté d'eux des ladies vêtues éternellement de mousseline blanche, comme pour aller au bal ou au tombeau, pâles, mourantes, passionnées, éteintes, respirant à peine sous la fraîcheur décevante d'un éventail qu'une Indienne agite sur leur front languissant ; ces prêtres basanés, ces brahmines, façonnés en magots; ces danseuses enveloppées de la tête aux pieds, ayant le nez paré d'anneaux d'or ; ces fous lugubres tenant un bras maigre

en l'air et s'appuyant sur un seul pied au milieu d'une foule hébétée, dont le visage est peint en jaune et en rouge ; cette saveur âcre de la mer, ces fades odeurs d'esclaves, ces parfums enivrants qui émanent de la toilette des femmes anglaises, ces choses, ces bruits, ces éblouissements, c'est Madras, la reine des Indes, la ville aux huit cent mille habitants, la capitale de l'Indoustan, la résidence d'un des trois grands potentats de la Compagnie.

M. Burton était, malheureusement ou heureusement pour lui, un de ces hommes rigides, un de ces bons types anglais tout d'une pièce, qui suivent à droit fil leur idée sans s'émouvoir de ce qui se passe autour d'eux; ils courent à leur but comme une balle.

Il était venu de Liverpool à Madras pour conquérir un éléphant; rien n'était capable de détourner son attention de cette préoccupation importante. Il ne jetait pas un regard, il ne faisait pas un pas, il n'éprouvait pas une sensation qui l'éloignât pendant une seconde de la distraction rectiligne de sa mission. Que de distractions n'aurait pas données à un Français, par exemple, le spectacle de toutes les nouveautés étalées sous son regard! Le jour même de son arrivée, et encore humide de la traversée, un Français aurait voulu monter

au sommet de toutes les pagodes, entrer dans chaque palais de Naïre; interroger le moindre passant sur ses mœurs, sur sa religion, ses coutumes; se promener en palanquin, courtiser les bayadères, parcourir la ville blanche et la ville noire, faire la cour à toutes les femmes de chambre anglaises, aspire rle houca et le gourgouri, chasser au tigre, fumer de l'opium; souper dans un salon de nabab, éclairé par des candélabres où, dans des lampes de verre, brûle l'huile de coco; frôler sous ses pieds les nattes de jonc et respirer l'air que fait le punkah. M. Burton ne se livra à aucun de ces désirs insensés. L'Inde, pour lui, se résumait en un éléphant; tant qu'il n'aurait pas cet éléphant en sa possession, il ne devait pas sortir de la sévérité de son rôle, de l'unité de sa tâche. Comme Brahma, il s'était incarné dans un éléphant.

Aussitôt qu'il fut en présence du président de la Compagnie, qui le reçut, entouré de sa famille, il voulut parler de l'éléphant. Le président, qui était un de ces esprits charmants, comme l'Angleterre en compte quelques-uns parmi ses gentlemen ruinés, et il l'avait été plusieurs fois, et c'était même à cause de la perte si souvent réitérée de sa fortune qu'on l'avait nommé président à Madras, dit avec beaucoup de grâce à

M. Burton, qu'ils causeraient de l'éléphant après déjeuner...

— Quand nous serons seuls, ajouta-t-il tout bas.

— Quand nous serons seuls!... pensa avec inquiétude M. Burton. Pourquoi quand nous serons seuls? Allons, une heure de perdue! Déjeunons. — On se mit à table.

III

Burton confond un potage de cinq cents francs avec un vermicelle au maigre. — Il mange des araignées vertes sans éprouver le moindre plaisir. — Il mange aussi de l'éléphant. — Le président fait une confidence à Burton qui pâlit. — Quelle était cette confidence. — Un nouveau personnage paraît en scène : M. Pool. — Burton quitte Madras.

Pour fêter son hôte, le président de Madras avait fait composer, exprès pour lui, un de ces repas bizarres et dispendieux que l'imagination seule des Hindous peut concevoir dans ses rêves opiacés et que la bourse seule d'un millionnaire a le droit de se permettre. Il comptait sur l'étonnement qu'il produirait nécessairement sur M. Burton, habitué, en Anglais de la vieille roche, au roastbeef et au pouding. Le dîner était plus qu'indien, il était entièrement chinois. On servit d'abord un potage aux nids d'hirondelles, et on s'attendait avec raison à quelques premières paroles de sur-

prise de la part de M. Burton. Il ne souffla pas le mot, il avala un potage de cinq cents francs comme il eût englouti un de ces affreux breuvages qu'on sert dans son pays en guise de soupe. Et quand madame la présidente lui demanda comment il trouvait ce potage, il répondit :

— Je trouve ces vermicelles au maigre assez bons.

La réponse était renversante. On pensa toutefois que M. Burton gardait son admiration pour des excentricités plus grandes; et on lui servit successivement, dans de petits plats de porcelaine, des vers de terre salés, des cochons bourrés d'huîtres, des langues d'hippopotame au coulis de gingembre, du cuir de Japon attendri dans l'eau de fèves, une fricassée de grenouilles, des chenilles salées, des nageoires de requin dans l'huile de ricin, des perdrix de Luçon au jus de cloporte, des souris blanches écorchées vivantes, des araignées vertes au piment. Burton ne sourcilla pas; il dévora tout sans s'informer une seule fois de la nature bizarre, du goût indescriptible des mets dont il farcissait en silence son estomac. Depuis trois heures, il écrasait sous ses dents des oiseaux et des insectes qu'on ne voit guère figurer chez nous que dans les cabinets des naturalistes, lorsque enfin, goûtant d'un

quartier de viande détaché d'un corps monstrueux, informe, couvert de cannelle, saupoudré d'un demi-pouce de poivre, doré de muscades, il s'écria en regardant le président :

— Excellence, quand parlerons-nous de l'éléphant?

— Quand vous aurez fini d'en manger, lui répondit le président de Madras qui avait voulu pousser si loin la politesse envers Burton, qu'il lui avait fait manger de l'éléphant arrangé à la cochinchinoise.

— Comme tout votre dîner était à la française, répliqua M. Burton, j'ai cru que ce dernier mets était du bœuf à la mode.

La famille du président quitta brusquement la table pour ne pas éclater de rire. Prendre pour un dîner à la française des entremets de scorpions et des entrées de vipères! c'était trop fort. Il est vrai que beaucoup d'Anglais croient encore que nous ne nous nourrissons en France que de grenouilles. Le président de Madras et M. Burton se trouvèrent seuls, assis devant une table dont tous les ornements, toutes les richesses, tous les cristaux furent remplacés, selon l'usage anglais, par un petit chariot d'argent massif chargé de bouteilles de toutes sortes de vins fins, de liqueurs exquises. On sait que de temps en

temps, et l'intervalle est souvent bien court, ce petit chariot, porté sur des roues en métal, est poussé avec bruit par le buveur qui s'est servi devant la place du buveur qui attend. Ce manége bachique dure quelquefois jusqu'au jour, jusqu'à la minute où le chariot est vide et l'assemblée complétement ivre.

— Nous voilà seuls, dit le président de Madras, causons tout à notre aise de l'éléphant. J'ai à ce sujet deux grandes nouvelles à vous communiquer.

Burton s'anima tout à coup, ce que n'avaient pu faire ni les mets incendiaires ni les boissons aromatisées dont il avait brûlé son palais

— Je vous écoute, Excellence.

— Mes gens ont parcouru, par mon ordre, tout le Dekhan; et dans une vaste plaine près d'Aurengabad, ils ont découvert une troupe d'éléphants de la plus rare espèce.

— J'y cours!

— Restez, M. Burton. Vous ignorez, je le vois, qu'on ne prend pas une troupe d'éléphants comme un nid de fauvettes. Ils sont quinze cents environ.

— Mais s'ils s'en vont?

— Ne craignez rien. A moins qu'on ne vienne les troubler par quelque chasse, ces animaux demeurent

toujours plusieurs années là où ils se trouvent bien.

— Continuez, je vous prie.

— Il y a parmi ces éléphants, poursuivit le président de Madras, des sujets qui ont jusqu'à douze pieds de haut.

— Trois pieds de plus que celui du *Zoological Garden* de Londres, s'écria Burton. O Liverpool, ma patrie!

— Je ne vous ai point tout dit encore. Mes chasseurs ont vu, au milieu de ces superbes pachydermes, un phénomène fort rare, même dans l'Inde.

Burton ne respirait pas. Le président laissa filtrer pendant quelques minutes la surprise sur les lèvres de son hôte, puis il lui dit :

— Ils ont vu un éléphant blanc.

— Un éléphant blanc ! s'écria Burton, qui ne put dire autre chose pendant cette minute de béatitude extatique. Un éléphant blanc!

— Un éléphant blanc comme la lune, reprit le président de Madras, haut de douze pieds, armé des plus belles défenses qui soient au monde, dont la trompe est rose; enfin, si prodigieusement beau, que les autres éléphants, au dire de mes chasseurs, ouvrent leurs rangs avec respect pour le laisser passer, et l'adorent, ou semblent l'adorer, au lever et au coucher du soleil.

— C'est trop de bonheur pour trop peu d'espoir, murmura Burton, que le désir, la crainte, rendaient fou, poëte et presque amoureux en pensant à ce magnifique éléphant blanc. Vous ne me défendrez plus, ajouta-t-il en se levant, de me rendre immédiatement dans le Dekhan pour essayer de m'emparer de cette riche conquête.

Le président retint une seconde fois M. Burton.

— Il y a bien loin, M. Burton, de Madras à la plaine où sont les éléphants; d'ailleurs, d'immenses préparatifs de voyage sont nécessaires : il vous faut tout un équipage de chasse, des chevaux, des dromadaires, des cipayes, des Malabares, une suite de près de deux cents personnes au moins pour vous accompagner.

— Patience, dit M. Burton, patience!

— Non-seulement patience, poursuivit le président, mais fermeté d'âme. Je ne vous ai dit encore qu'une nouvelle, l'autre est moins agréable à révéle

— Qu'est-ce donc?

— J'ai appris, il y a dix jours environ, par mon honorable confrère, le président de Calcutta, que l'Académie de Londres lui avait adressé un naturaliste célèbre, M. Pool, chargé, comme vous, de ramener en Angleterre le plus bel éléphant qu'il rencontrerait aux

Indes, pour remplacer celui qu'a récemment perdu le *Zoological Garden*.

Burton frappa violemment la table de son verre; il fit rouler le chariot qui porte les vins.

— Nous sommes trahis, milord!

— Trahis, dites-vous?

—C'est une conspiration... La présence de ce M. Pool aux Indes est la conséquence d'une odieuse rivalité, d'une indigne jalousie ressentie par Londres, cette ville de fiel, qui a connu ma mission et son but. Londres ne veut pas que nous possédions un éléphant aussi beau, aussi remarquable que le sien. C'est un ennemi que la capitale m'envoie, qu'elle me lâche traîtreusement dans l'ombre pour m'assassiner. Quels brigands, milord, que les naturalistes!

— Calmez-vous, monsieur Burton.

— Ah! je suis indigné!

— Cependant...

— Mais je triompherai de tous les obstacles, j'éviterai tous les piéges. N'y eût-il plus qu'un seul éléphant aux Indes, c'est moi qui l'aurai; et plutôt que de me le laisser enlever par M. Pool, je l'assommerais de ma main.

—M. Pool?

— Non, l'éléphant. Cependant, que M. Pool lui-même y prenne garde... un naturaliste ne fait pas cinq mille lieues sans rapporter la peau de quelqu'un ou de quelque chose.

— Raisonnez plus froidement, mon cher Burton : il y a plus d'un éléphant en Asie : Vous aurez le vôtre, M. Pool aura le sien, et il en restera encore quelques-uns.

— Je veux avoir le plus beau!

— Sans doute, et je vous ai déjà mis sur la voie du plus fameux de l'espèce. J'ai fait plus : pour vous être agréable, autant qu'à la Société qui vous a envoyé vers moi, j'ai évité de fournir au président de Calcutta les renseignements qu'il me demandait sur les endroits du Dekhan fréquentés par les éléphants réputés les plus célèbres de la contrée.

— Milord, Liverpool vous devra une éternelle reconnaissance... Mais vous voyez qu'il est urgent, qu'il est indispensable que je me rende dans le Dekhan. Quel désespoir si M. Pool, renseigné par d'autres personnes, apprenait qu'un éléphant blanc... Tenez, j'en mourrais, milord.

— Sans vous rassurer entièrement, monsieur Burton, je dois pourtant vous dire que de Calcutta au

Dekhan il y a très-loin, et que par conséquent vous serez arrivé bien avant M. Pool.

— Sans doute, milord, sans doute... je l'espère... mais je crains toujours... mais je crois que la prudence...

— Eh bien, vous partirez dans huit jours : il vous faut au moins ce temps pour être en mesure d'affronter les difficultés du voyage, et pour le faire avec l'utilité que vous comptez en retirer.

— Huit jours ! huit siècles !

— Songez, monsieur Burton, que vous allez traverser des contrées dont les tigres seuls connaissent bien la topographie, et qui n'ont encore été cadastrées que par les rhinocéros. Je rédigerai moi-même les notes où vous pourrez étudier les précautions qu'il conviendra que vous preniez en route tant contre les éléments que contre les hommes.

— Mais ne serai-je pas protégé par les deux cents hommes que vous me donnez pour escorte ?

— Ce sont des voleurs.

— Pourquoi ne m'en pas donner d'honnêtes ?

— Il n'y en a pas. Les uns sont Malais, ils sont voleurs et vindicatifs ; les autres sont Cochinchinois, et ils vous laisseront en route au moindre prétexte ; les

autres sont Chinois, ils voleraient le bon Dieu sur l'autel.

— Quand je raconterai cela à Liverpool!

— Vous comptez revoir Liverpool? dit le président de Madras au pauvre M. Burton, que cette question terrifia.

— Mais oui... et avec mon éléphant blanc...

— Je plaisante, reprit le président; vous ne mourrez ni du foie, ni du choléra, ni de la dyssenterie, ni de la fièvre des marais, ni de la nostalgie. Vous reverrez Liverpool. Il n'y a qu'une chose que vous ne reverrez pas à votre retour à Madras, si vous repassez par ici.

— Et qui?

— Moi. A votre retour, je serai mort de la maladie de foie qui me ronge.

Le président de Madras but un large verre de soda-water sur la prédiction personnelle qu'il venait de prononcer.

On servit encore le thé. La famille du président rentra au salon pour jouir encore de l'étranger qui leur était recommandé par la Société des Amis des Animaux de la bonne ville de Liverpool.

Ainsi que l'avait dit le président de la Compagnie, huit jours après cette conversation, M. Burton quittait

Madras, dont il n'avait pas daigné voir une seule curiosité, pour se rendre, à son grand désir, dans les États du Dekhan, terme glorieux et périlleux à la fois de son expédition. Au lever du jour, il monta dans un palanquin, où, par les soins de son hôte, se trouvait réuni, dans un ordre admirable, tout ce que le confortable anglais enté sur le faste indien peut concentrer d'objets délicats et utiles sur un moindre espace. Dans cette cage suspendue, il y avait une commode, une toilette, un buffet, un bureau, un divan, une cave, une cuisine, un magasin d'armes et vingt autres dépendances non moins curieuses. Cette maison, enveloppée de gaze, entourée d'un vaste filet, était portée à l'aide de forts bambous sur les épaules de douze vigoureux bâhis. Ces bâhis courent toujours; ils courent en plaine, ils courent dans les ravins, ils courent dans les marais, au soleil et à la pluie. S'ils sont fatigués, ils se serrent le ventre avec leur ceinture; s'ils ont soif, ils chantent. Le président de la Compagnie avait indiqué à M. Burton, dans son itinéraire, la route de Sadraspatnam. Cette voie n'était pas assurément la plus directe pour aller à Aurengabad; mais c'était le chemin le plus sûr, le moins infesté de brigands, et surtout le moins exposé, à cette époque, aux déprédations des

redoutables Thugs. C'est sur cette route, d'ailleurs fort belle et tracée au bord de la mer, que M. Burton, assoupi par le roulis monotone du palanquin, tira de son calepin les notes rédigées pour lui avec tant de sollicitude par le président de Madras, et qu'il se mit à les lire. Ces notes contenaient les préceptes et avis suivants :

« L'étranger qui vient aux Indes avec de la patience la perd; l'étranger qui n'en a pas en rapporte.

« L'étranger évitera avec soin de voyager la nuit : l'air qui, le soir, s'exhale des marais, engendre une fièvre incurable.

« Il évitera aussi de voyager longtemps après le lever du soleil : la chaleur de la terre communique alors au sang une fermentation foudroyante qui amène inévitablement des congestions cérébrales. »

— Mais alors, pensa l'honorable M. Burton, il faut rester en place quand on veut voyager dans ce pays-ci.

Il continua sa lecture :

« L'étranger ne s'abandonnera pas au repos, sous peine de tomber dans un engourdissement funeste qui entraînerait en peu de temps la décomposition de la masse du sang. »

— Ne pas marcher et ne pas rester en place, c'est assez embarrassant, se dit M. Burton.

« L'étranger ne boira pas chaud : la débilitation serait mortelle pour lui.

« L'étranger ne boira pas froid : l'inflammation serait immédiate et non moins mortelle. »

Le front de M. Burton devint excessivement anxieux.

IV

Les conseils hygiéniques du président de Madras donnent la fièvre au docteur Burton. — Une ville qui sort de la mer. — Burton lui-même y fait attention. — Les géographes en parlent à peine, vu son importance. — Le docteur voit venir de très-loin un fantôme monté sur un animal fantastique. — De près, l'animal est un chameau ; l'homme.... on verra.

Le docteur Burton reprit la lecture des instructions rédigées pour lui par le président de Madras :

« Quelquefois la sobriété tue aux Indes.

« Quelquefois aussi les excès ne vous sauvent pas.

« Les sensations violentes sont un poison dans ce climat.

« Le corps a besoin d'un ressort puissant dans une atmosphère lâche et détendue comme celle de l'Hindoustan. »

— Quel est ce ressort ? se demanda naïvement M. Burton ; oui, quel est ce ressort, si les sensations

fortes sont défendues? Ah! j'ai hâte de sortir de ce pays, où il n'y a de vraiment désirable que les éléphants.

Burton, avec moins d'assurance, continua sa lecture :

« Il n'y a pas d'exemple qu'une famille anglaise soit parvenue aux Indes à sa troisième génération. »

— Comme je ne veux laisser ici aucune génération, cela m'est parfaitement égal, s'écria M. Burton.

« Autre conseil à l'étranger.

« Il y a dans l'Inde des localités devenues si corrompues, si putrides, par des amas de ruines et de végétation, qu'un homme sain peut, en y respirant cinq minutes, vieillir, blanchir et tomber frappé de caducité et de mort. Il a cent ans en cinq minutes. »

Burton n'osa plus lire, il ferma les yeux; quand il les ouvrit, un spectacle admirable se déploya devant lui et autour de lui.

La ville de Sadras était à sa gauche.

Ses porteurs couraient encore, mais faiblement : ils étaient endormis.

Le soleil, gonflé comme un immense ballon de velours cramoisi, effleurait la ligne des eaux de la mer, qui le répétait dans tout son éclat.

Burton crut rêver, si jamais rêve fut aussi étrangement neuf, aussi étrangement beau dans sa désolante nouveauté.

A perte de vue et à partir de ses pieds, s'étendait le panorama d'une ville comme jamais architecte arabe, maure ou chinois n'en bâtit. C'était une ville sirène, car une moitié était dans l'eau, l'autre moitié hors de l'eau. Des rues entières, avec leurs rangées de maisons, plongeaient jusqu'aux genoux et montraient leurs toits couronnés de frêles galeries à jour, délicates et majestueuses couronnes. De petites vagues bleues, irisées par le vent du soir et empourprées par les reflets du soleil, se brisaient aux angles d'une place publique, et couraient ensuite de portique en portique en laissant une jarretière d'écume autour des colonnes de granit qu'elles avaient caressées en passant. Ces colonnes, plantées par milliers, entrecroisaient leurs ombres déliées sur la mer et formaient des réseaux sous lesquels on voyait glisser et bondir les poissons. D'immenses oiseaux couraient au-dessus de la partie flottante : en sorte que cette ville mystérieuse semble avoir été bâtie moitié par les oiseaux de mer, moitié par les poissons, seuls êtres vivants qui la peuplent. Elle étale des magnificences architectu-

rales dont les plus fantasques constructions de l'Hindoustan et de la Perse ne sont qu'une pâle copie. On voit surgir de l'eau d'innombrables pagodes, hautes comme des montagnes et fleuries comme un bouquet de mariée, jetant à droite, à gauche, par-dessus leur tête et par-dessus leurs épaules, des brassées de fleurs de lotus, de roses gigantesques, du calice desquelles jaillissent des dômes de métal doré, sphères éblouissantes avec lesquelles les vagues, quand la tempête les soulève, semblent jouer, ainsi que le ferait un jongleur de Golconde avec ses boules de cuivre.

Un Vichnou colossal apparaît endormi sur un lit de pierre, au milieu de cette ville innommée. Par moments elle disparaît sous les flots pour reparaître ensuite ainsi qu'un plongeur. Alors elle ruisselle, l'eau coule du front de tous ses monuments, et elle rejette l'eau par la bouche de toutes les croisées de ses palais. Le calme lui rend son premier aspect, ses premières couleurs, ses indescriptibles accidents, ses splendeurs qui ne sont d'aucun monde, d'aucune époque connus.

Les vaisseaux n'approchent pas de cette cité enchantée; les pêcheurs craindraient d'y jeter leurs filets, de peur de les retirer avec quelque monstre. Ils se la montrent du doigt, prononcent à voix basse

des paroles qui conjurent les maléfices, et vont plus loin. Le savant n'a pas encore brisé le triple sceau qui retient ce mystère de géologie et d'histoire. Quelle était autrefois cette ville de l'Inde, et quel cataclysme, dans l'éloignement des siècles, l'a prise un jour par les cheveux pour la plonger toute vivante dans la mer?

Le soleil était à moitié descendu dans la mer après s'être posé un instant sur les épaules de Ganesa, la déesse de la sagesse, autre statue de grandeur monstrueuse, élevée au centre de ce naufrage sous la figure d'un éléphant. La nuit venait a grands pas; la côte de Sadras se confondait avec la merveille qui disparaissait déjà dans la brume. Les deux grandes ombres se rapprochaient pour n'en faire qu'une. A ce moment, M. Burton fut ébloui par une autre vision. Des formes mouvantes, confuses, dont il ne pouvait arrêter le caractère, se détachaient à l'horizon; ces formes insolites étaient composées de lignes brisées, ridiculement anguleuses et voûtées. L'attention de M. Burton s'exaltait de plus en plus. Enfin, il lui sembla qu'un homme monté sur un chameau de haute taille venait vers lui du côté même de la ville à demi submergée. Il crut voir qu'il s'avançait à travers les

airs en suivant de pointe en pointe le sommet des pagodes; sa monture orientale posait sans vaciller ses quatre sabots sur le pied des minarets.

Un effet d'optique causait assurément cette erreur, que tout le sang-froid de Burton ne pouvait pourtant combattre avec succès. A ses yeux, l'homme, l'animal aux longues jambes d'araignée paraissaient réellement sortir de cette fantasmagorie vaporeuse. Malgré sa bravoure naturelle, il éprouva un petit frisson par tout le corps; conspirant avec les mystères de l'endroit, ses porteurs ne chantaient plus; et, quoique courant toujours, ils semblaient tous rêver. Il arma son fusil de chasse et ses deux pistolets, et attendit la fin de cet épisode bizarre du grand poëme qu'il venait de lire sur les plages de l'Inde.

Le voyageur fantastique avançait toujours de son côté avec la rapidité qu'on prête aux fantômes.

V

Le fantôme était M. Pool. — Ils soupent tous deux, M. Burton et lui, dans un petit bois de tamarins. — La fausseté dans le vin. — L'un se dit missionnaire contre l'opium, — l'autre missionnaire chargé de répandre la Bible. — Ils mentent comme des naturalistes. — Leur arrivée dans la plaine des éléphants.

Au moment où M. Burton allait se mettre en défense, une voix lui cria en pur anglais :

— Ai-je l'honneur de saluer un compatriote?

— Oui, monsieur, lui répondit Burton un peu rassuré.

— J'en suis charmé.

— Moi aussi.

— Monsieur voyage sur les terres de la présidence de Madras?

— Depuis deux jours, répliqua Burton.

— Nous allons faire peut-être route ensemble.

— Je le désire de tout mon cœur.

— On n'est pas trop de deux pour traverser ces contrées damnables.

M. Burton put examiner à loisir, à la lueur des torches que les esclaves venaient d'allumer, le visage de son nouveau compagnon, dont la taille, bien qu'ayant cessé d'appartenir à l'ordre vaporeux des fantômes, lui semblait encore néanmoins d'un jet disproportionné. Il avait la maigreur de don Quichotte; et comme son chameau était aussi décharné que lui, ils produisaient à eux deux un ensemble des plus grotesques.

L'étrange cavalier, en véritable gentleman, étalait une toilette aussi pure, aussi régulière que s'il s'était rendu à Hyde-Park : habit noir à boutons de métal, pantalon gris clair, gilet de soie, cravate blanche, lui tendant le cou comme un carcan.

Quelques heures après leur rencontre, les deux voyageurs firent halte dans un bouquet de bois de tamarins, où ils jugèrent convenable de souper. C'était une espèce de rond-point où aboutissaient trois routes, l'une longeant la côte, l'autre allant vers le Dekhan, pays des éléphants, la troisième conduisant dans le Maïssour. Ce fut merveille de voir avec quelle facilité

et quelle adresse leurs domestiques plantèrent une tente, préparèrent un dîner aussi varié que succulent, et devinrent, de simples coureurs qu'ils étaient quelques minutes auparavant, des cuisiniers fameux, des marmitons agiles, des valets pleins de politesse. Le vin d'Espagne et le vin de France coulèrent à grands bords. La conversation se fit plus intime.

C'est à table et vers la fin du dîner que les Anglais retrouvent ordinairement cet abandon qui leur manque le reste du temps.

L'étranger dit à M. Burton, en lui faisant raison d'une santé :

— Il m'est heureux de vous dire, monsieur, pour vous inspirer quelque confiance, que je voyage dans ce pays pour un motif des plus honorables.

Burton devina tout de suite que cette franchise allait appeler la sienne; il se tint pour averti. Il jeta l'eau glacée de la prudence sur sa demi-ivresse, dont la fermentation augmentait toujours cependant.

— Je n'en doute pas, monsieur, répondit-il, et, je l'avoue, j'ai de mon côté l'orgueil de vous en dire autant.

— Monsieur voyagerait au profit de l'humanité?

— Oui, monsieur, et au profit de la saintecause.

— Monsieur, demanda l'étranger, s'est peut-être expatrié pour propager les saines doctrines de la tempérance, dont les progrès sont si rapides, même en Irlande ?

— Je le voudrais, répondit Burton en vidant une coupe de vin de Champagne; mais tel n'est pas le motif qui m'a attiré aux Indes, où, d'ailleurs, je ne viens pas non plus conduit par ma seule inspiration. Je suis le représentant d'une vénérable Société qui a mis sa plus chère confiance en moi.

— Alors, reprit l'étranger en remplissant son verre pour la huitième ou neuvième fois, alors, et je m'en glorifie, nous sommes tous les deux des missionnaires de la vérité.

Burton répliqua après réflexion :

— Je suis ici pour la ville de Liverpool en particulier et pour l'Angleterre en général.

— Et moi, riposta le compagnon de Burton, je suis ici pour l'Europe en particulier et pour l'univers en général; je voyage pour l'opium.

— Comment, pour l'opium?..... Seriez-vous droguiste?

— Je me suis dévoué à la grande cause de l'humanité; je suis venu essayer de détruire aux Indes l'in-

fâme commerce auquel se livrent, avec une fureur toujours croissante, beaucoup de nos indignes compatriotes, entraînés par l'appât de gains honteux, illicites, coupables. Tous mes efforts ont pour objet de leur faire sentir par des prédications publiques, par des conseils fraternels, la gravité du crime qu'ils commettent en fondant leurs revenus sur l'abrutissement du peuple chinois. Ah! vous ne savez pas combien l'opium a fait de millionnaires en Angleterre et d'imbéciles en Chine. N'est-ce pas un beau rôle que le mien, n'est-ce pas une mission sacrée que la mienne? accourir de si loin pour empêcher cet assassinat de tout un peuple par un autre peuple!

— Et vous avez lieu, sans doute, de vous féliciter de votre dévouement? s'informa Burton.

— Je vous l'avouerai avec la candeur d'un Anglais; non, monsieur, je n'ai pas lieu de me féliciter de ma guerre contre l'opium : il m'a vaincu.

— En vérité?

— Quand j'abats une tête de pavot, — car vous ne l'ignorez pas, c'est sur cette plante maudite qu'on recueille par incision le suc gommeux qui prend le nom d'opium, — quand j'abats, dis-je, une tête de pavot, il naît aussitôt un champ de pavots derrière

moi. Les négociants anglais font semblant de m'écouter avec componction; ils m'invitent à dîner; mais ils ne renoncent pas pour cela à leur impie commerce.

— Vous retournez donc en Angleterre?

— Hélas! oui, et bien triste et bien découragé de n'avoir pu écraser sous les coups de ma philanthropie l'hydre de l'opium. Et vous, monsieur, qui me paraissez aussi avoir une belle âme?...

Burton tendit avec tendresse la main à son compagnon; ses yeux s'humectèrent :

— Je suis sûr, reprit l'étranger, que vous êtes venu aux Indes avec une pensée qui n'est pas moins respectable que la mienne.

— Je voyage pour la Société biblique.

— Je l'ai deviné à l'honnêteté de votre visage.

— Oui, monsieur, je place des Bibles in-12 et in-32.

— En placez-vous beaucoup ?

— Oui, en apparence; non, en réalité. Je parviens à les distribuer aux naturels, mais elles ne servent pas à les ramener au giron de notre sainte doctrine.

— Et à quoi leur servent-elles?

— A allumer leurs pipes d'opium.

— Les malheureux! s'écria l'étranger, toujours l'opium! cet opium invétéré, indestructible, infâme. Et

vous aussi, alors, vous abandonnez les Indes pour rentrer en Angleterre?

— Oui, je compte les abandonner, mais auparavant je veux tenter un dernier effort sur les païens compris dans la présidence de Calcutta.

— D'où je viens.

— Ah! vous revenez de Calcutta?

— Et je vais de ce pas m'embarquer pour l'Europe à Madras.

— Je l'ai quittée il y a deux jours.

— Singulière conformité de destinée!

— Singulière, en effet, répéta Burton.

— A notre séparation! dit l'étranger en élevant son verre.

— A notre prochaine rencontre! ajouta Burton en élevant le sien.

Après quelques autres saluts toujours mouillés des meilleurs vins de France, les deux voyageurs donnèrent à leurs domestiques le signal du départ en frappant dans leurs mains. Avec la même rapidité qu'elle avait été clouée, la tente fut enlevée et roulée comme un mouchoir de batiste sans tenir beaucoup plus de place. Burton monta dans son palanquin; l'étranger

s'assit sur son maigre chameau, qui se releva pour prendre son élan, et l'on se mit en marche

Au carrefour des trois routes, les deux voyageurs se regardèrent avec le même étonnement et croisèrent les mêmes paroles.

— Mais votre route est de ce côté-ci, puisque vous allez à Madras, dit M. Burton à l'étranger.

— Mais votre route est de ce côté-là, puisque vous vous rendez à Calcutta, dit en même temps l'étranger.

— Sans doute, sans doute... mais en faisant un petit détour... balbutia l'étranger.

— Il n'y a pas de petit détour. Cette route mène droit dans les États du Dekhan, dit Burton avec le ton d'autorité qu'aurait eu Danville, ce grand géographe..

— Je vous remercie, répliqua l'étranger, qui, avec une visible contrariété, se dirigea vers la route que lui avait désignée Burton. Il ajouta en tournant la tête : Mais vous n'allez pas non plus prendre cette route du Dekhan, puisque vous vous rendez dans la présidence de Calcutta.

— Je pensais, balbutia Burton à son tour, qu'à une certaine distance je rencontrerais un coude.......

— Il n'y a pas plus de coude que de détour, riposta l'homme monté sur le chameau.

— C'est différent, reprit Burton sans trop montrer sa mauvaise humeur, et s'élançant sur la route de Calcutta, où il n'avait pas le moins du monde l'intention d'aller : c'est différent. Merci et adieu, monsieur.

Et les deux voyageurs se séparèrent, l'un allant vers Madras, l'autre vers Calcutta.

Au bout d'une heure de marche dans cette direction, Burton se dit : — Il est temps de revenir sur mes pas et de reprendre la route du Dekhan, que j'ai dû éviter pour ne pas éveiller l'attention de ce malencontreux voyageur. S'il eût soupçonné que j'allais chercher l'éléphant blanc, j'aurais pu lui inspirer le désir de l'avoir... Sans doute, il n'est pas venu aux Indes avec cette intention, mais n'importe!... toujours ai-je bien fait... Pendant son monologue, Burton revenait sur ses pas de toute la vitesse de ses bâhis. Avant le lever du soleil il était rendu de nouveau au carrefour des trois routes. Foudroyante surprise! le voyageur maigre au chameau maigre pénétrait dans la route du Dekhan en même temps que lui.

Cet homme est M. Pool, le naturaliste de Londres,

se dit en lui-même M. Burton, et l'on devine avec quel frémissement de colère.

— Ce voyageur est monsieur Burton, se dit de son côté M. Pool; il vient pour l'éléphant blanc. J'arrive à temps.

— A nous deux! se dit tout bas Burton en armant ce pistolet à double détente, formé de haine et de vengeance, que porte à sa ceinture tout bon philanthrope anglais.

— Ma foi, dit M. Pool à M. Burton avec le plus gracieux sourire, vous me paraissez un trop galant homme pour que je ne vous dise pas toute la vérité sur mon voyage. Je ne suis pas un missionnaire envoyé pour convertir les trafiquants d'opium. J'ai découvert une mine de diamants tout près du fleuve Crisnhah, que nous traverserons bientôt; et je me rends à Aurengabad pour vendre mon secret à l'ancien sultan de cette province, qui est, comme vous le savez, une esclave du Dekhan. Vous avez mon secret.

— Vous aurez le mien, répliqua Burton, puisque vous mettez tant de franchise dans votre conduite. Sachez donc que je ne suis pas plus missionnaire que vous.

M. Pool répéta la phrase dont il s'était déjà servi :

— Je l'aurais deviné à l'honnêteté de votre figure.

Burton continua ainsi :

— Je fais le commerce d'opium.

— En vérité!

— Et je vais traiter pour deux cents caisses de cette substance avec un négociant écossais établi à Hyderabad, tout près d'Aurengabad, où vous allez. Voilà pareillement la vérité. Je vous l'aurais dite tout de suite, si vous ne m'eussiez effrayé en me déclinant votre qualité de missionnaire, ennemi acharné de l'opium.

Les deux voyageurs, l'un du haut de son chameau décharné, l'autre du bord de son palanquin, se serrèrent cordialement la main. Ils vécurent comme deux frères, mangeant sous la même tente, fumant dans le même houka, parlant avec une égale instruction des choses anciennes et modernes de l'Inde, du royaume d'Hyderabad, où ils entraient, et de l'immortel Dupleix, ce Français si énergique et si intelligent, qui, avec l'aide d'un jeune marquis de la cour de Versailles, le marquis de Bussy, avait conquis à la France tout ce que les Anglais possèdent aujourd'hui; Dupleix, qu'un lâche gouvernement désavoua; Dupleix, qui devrait avoir une statue dans tous les ports de la France, et dont le nom même est aujourd'hui inconnu. Oh! la

gloire! quelle prostituée! Ils parlèrent de la puissance de cette Compagnie anglaise d'épiciers en gros qui règne aujourd'hui sur plus de cent millions de sujets, au moyen d'un petit papier gravé qu'on appelle actions de la Compagnie; des cipayes, ces soldats sans courage, avec lesquels les officiers anglais font les actions de guerre les plus courageuses. Ils parlèrent de tout, et d'autre chose, comme disait Pic de la Mirandole, excepté des éléphants. Ils se gardèrent comme du feu de lâcher le plus petit mot sur cette matière délicate. Que de fois ils aperçurent des troupes d'éléphants à travers le taillis, sans se permettre la moindre observation.

Ils visitèrent Hyderabad, l'ancienne Golconde, la ville des diamants et des bayadères; mais ils se hâtèrent d'en sortir, de peur d'être massacrés par les Sikes et les brigands de toutes couleurs qui habitent cette riche capitale, dont la presque totalité des habitants est occupée à raccommoder les trous que font aux châles de cachemire les belles dames qui les portent en Europe. Ils franchirent le Godavery, et arrivèrent enfin dans la province d'Aurengabad, où sont ces beaux éléphants qui les avaient attirés l'un et l'autre de si loin, et où ils allaient surtout pour acheter ce rare

éléphant blanc dont avait parlé le président de Madras à M. Burton, et dont avait dû parler aussi à M. Pool le président de Calcutta.

Comme leur marche était habilement calculée, ils parvinrent dans la plaine des éléphants le jour même où se tenait le grand marché de ces animaux; et, sous le prétexte d'une curiosité fort naturelle, ils restèrent tous les deux pour assister à la vente.

VI

Burton et Pool continuent leurs rôles hypocrites. — Ils mettent les éléphants au-dessous des chiens. — Apparition de l'éléphant blanc. — Leur consternation. — On en verra la cause. — Ils font un pacte. — Contre qui? — Terreur du docteur Burton, qui devient plus blanc que l'éléphant qu'il poursuit.

Depuis deux jours, ils étaient témoins des échanges pratiqués en pareille circonstance entre les vendeurs et les acheteurs, sans avoir manifesté d'autre sentiment qu'une attention vague pour tout ce qui se passait sous leurs yeux. Ils ne comprenaient ni l'un ni l'autre comment on pouvait mettre des prix aussi élevés que ceux qu'ils voyaient donner à l'acquisition de ces bêtes lourdes, grossières, voraces, dont l'intelligence avait été prodigieusement exagérée, disaient-ils, par Aristote, Pline et Buffon. Les armées d'éléphants de Pyrrhus, des Ptolémées, de Xerxès et d'Alexandre

leur paraissaient des fables ridicules. L'éléphant n'était, selon eux, qu'un pauvre animal qui avait malheureusement survécu au grand cataclysme où avaient péri le *plesiosaurus*, l'*ichthyosaurus*, le *megalosaurus*, et tous les antédiluviens. Il ne tarderait pas à les suivre, faute de trouver en suffisante quantité sur le globe de l'herbe pour se nourrir. Au fond du cœur ils se disaient : — Mais d'où vient donc que le fameux éléphant blanc ne paraît pas ? L'éléphant blanc ne devait se montrer que le troisième et dernier jour du marché. Ce jour se leva !

La nature est magique dans l'Inde ; il éclate dans le ciel et sur la terre des matinées si belles, que les plus belles de l'Italie et de la France ne sont que des jours de pluie en comparaison. Quand le soleil parut sur la plaine où le marché avait lieu, on eût dit que, du haut du ciel, comme d'une corbeille renversée, il tombait sur les banians aux baguettes vernies, et sur les incommensurables talipots des feuilles de rose, des pétales de jasmin et des fleurs de pommier. Des milliers de petits ruisseaux se coloraient de toutes les charmantes nuances du jour. Le paysage était un immense dahlia. Par un des innombrables portiques formés par les voûtes végétales d'un banian, cet arbre dont chaque branche devient un arbre en touchant la terre, on vit

paraître, précédé de cent cavaliers arabes au turban rose, à la jaquette d'azur, le superbe éléphant blanc, si impatiemment désiré par M. Burton et par M. Pool. Leurs genoux tremblèrent, mais leur visage n'exprima rien.

Inutile de dire que l'un et l'autre avaient gagné sous main un naturel du pays chargé par eux en secret de pousser à l'enchère l'éléphant blanc, dût-il s'élever à un million. Aussi se tinrent-ils à distance du marché pendant cet encan, qui leur permettait à peine de respirer.

— Le trouvez-vous si merveilleusement beau, cet éléphant ? osa dire pendant cette agonie M. Burton à M. Pool.

— Non, certes ! et je préfère de beaucoup tous ces éléphants vulgairement gris qu'on a vendus ces jours derniers : voilà de véritables éléphants.

— Je suis de votre avis.

— Vous ne savez peut-être pas une chose ? dit encore M. Pool à son rival, dont l'esprit flottait ailleurs.

— Laquelle ?

— La blancheur si renommée des éléphants est tout simplement une maladie.

— Comment, une maladie ?

— Sans doute. Il se fait dans l'animal une décomposition qui altère son tissu et finit par blanchir son poil.

— Ainsi, dit M. Burton, toujours fort distrait, les éléphants blancs valent moins que les autres?

— Ils ne valent rien du tout.

— C'est donc une folie de la part de ces gens-là de se ruiner pour acheter l'éléphant blanc qu'on vend en ce moment à quelques pas de nous?

— Une folie sans nom.

La vente était finie; la foule, quoique immense, s'ouvrit avec respect pour laisser passer l'éléphant, qu'un esclave conduisait à son heureux acquéreur.

— Il vient vers moi! dit Pool tout bas.

Burton se trahit; il s'écria:

— L'éléphant blanc est à moi!!!

Un cavalier, monté sur un magnifique cheval arabe, s'écria, après avoir fait sonner trois fois de la trompe autour de la plaine:

« Habitants de la terre, sachez tous que le divin éléphant Rajah! car Rajah est désormais son nom, a été acheté deux cent mille francs pour le compte du très-sacré et très-vénéré roi de Siam, dont l'éléphant favori est mort subitement ces jours derniers. Retenez mes

paroles et inclinez-vous ! Place à l'éléphant Rajah, image de Dieu ! »

Burton et Pool tombèrent à la renverse

Ils demeurèrent longtemps étourdis sous le coup qui les avait si rudement frappés ; quand ils se relevèrent, ils ne cherchèrent pas à se cacher que le même malheur les avait atteints dans la même espérance, dans la même ambition. A quoi eût servi le mensonge ? Seulement, dans les aveux presque complets qu'ils firent, M. Pool laissa comprendre à M. Burton que la Société des Amis des Hommes et la Société biblique de Liverpool avaient secondé de leur haine et de leur argent le directeur du *Zoological Garden* de Londres, lorsque celui-ci s'était mis en quête de remplacer son éléphant, mort de langueur et d'amour. Ce qui se serait borné à être chez lui un devoir de sa charge était devenu, par cette influence maligne des deux Sociétés de Liverpool, un acte hostile, une conjuration.

— Mais, dit Pool à Burton quelques jours après leur foudroiement dans la plaine d'Aurengabad, dont ils s'étaient éloignés à grands pas, où nous mènera le regret ? Qu'attendre du désespoir ? Vous n'avez pas l'éléphant blanc, je ne l'ai pas non plus ; c'est le roi de Siam qui l'aura. Telle est la question.

— Que trop la question ! murmura Burton en soupirant.

Pool reprit :

— Élargissons-la. Nous sommes deux puissances ennemies, vaincues par une troisième ; liguons-nous contre cette troisième puissance, sauf ensuite, si nous triomphons, à nous déclarer de nouveau la guerre, vous et moi.

— Vous faites là de la diplomatie abstraite, mon cher monsieur Pool. Ce que vous proposez serait vrai, serait acceptable, si l'objet de la lutte était une province qu'on pût aller reconquérir ; mais où est maintenant l'éléphant Rajah ? Et quand nous saurions où il se trouve, serions-nous beaucoup plus avancés ?

— Je ne sais pas, j'en conviens, dans quel endroit se trouve en ce moment l'éléphant que nous pleurons ; mais vous ne doutez pas plus que moi qu'il ne soit dirigé vers le royaume de Siam. D'ailleurs ne vous préoccupez pas de cette question topographique. Daignez seulement répondre d'une manière franche à la proposition que je vais vous adresser à la face du ciel. Me promettez-vous de n'apporter aucun obstacle, aucune entrave, aux combinaisons que je vais employer pour remettre l'éléphant en notre possession ?

— Extravagance, folie !

— Me le promettez-vous ?

— Eh bien ! oui, je vous le promets sur l'honneur.

— Cela me suffit, dit M. Pool.

— Mais entendons-nous bien, reprit M. Burton ; dès que l'éléphant blanc sera en notre possession, il restera à décider à qui de nous il appartiendra en toute propriété.

— Je l'ai ainsi posé moi-même.

— En vérité je ne vous comprends pas, M. Pool : avez-vous la magie à votre disposition pour songer à tenter ce que vous dites ?

— J'ai la magie. Où sommes-nous, M. Burton ?

— La réponse est facile : dans un désert où je ne vois depuis trois jours que des sangliers sauvages et des tigres.

— Très-bien ; ne tremblez pas : la magie va commencer.

Debout sur son chameau, M. Pool promena tout autour de lui ses regards et les étendit jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon, où les taches d'ébène d'une nuit indienne commençaient à se montrer.

Burton observait avec une curiosité incrédule entre les mousselines de son palanquin.

Tout à coup les cheveux roux de M. Pool se hérissèrent, ses yeux s'arrondirent comme ceux d'un alligator, les veines de son front se gonflèrent; un cri de chacal sortit de sa poitrine.

Ce cri imitait si bien celui du chacal, que les bahis s'arrêtèrent avec stupeur et faillirent laisser tomber du haut de leurs bambous le palanquin de M. Burton. Trois fois M. Pool renouvela ce cri sinistre avec des modulations effrayantes.

Cinq minutes à peine s'étaient écoulées que deux hommes entièrement nus, couleur de cuivre jaune, et tout luisants d'huile de la tête aux pieds, bondirent devant M. Pool. Les porteurs de M. Burton se cachèrent le visage pour ne pas les voir. Ils avaient peur de mourir d'effroi.

M. Pool leur dit en telinga :

— Vous êtes thugs?

— Oui.

— Voulez-vous commettre un vol?

— Oui.

— Mais pas d'assassinat.

Les thugs firent semblant de n'avoir pas entendu.

— Vous savez qu'un éléphant blanc est en route pour Siam?

— Oui.

— Qu'il est escorté par deux cents hommes armés ?

— Oui.

— Il nous le faut.

Les thugs cuivrés ne répondirent pas.

— Voulez-vous cinq cents livres sterlings

Même silence des thugs.

— Mille livres sterlings ?

— Oui.

— L'éléphant a trois jours de marche sur nous. Vous faites-vous forts de l'atteindre en cinq heures ?

Les thugs se regardèrent.

— En six heures ?

— Oui.

— Vous nous attendrez sous les murs de Viajayanagar.

— Oui.

— Allez.

— Oui.

Les thugs disparurent comme un brouillard au soleil.

M. Pool reprit sa figure humaine après ce dialogue, qui ressemblait à une conversation entre une hache et un billot, et il dit en riant à M. Burton :

— Vous ne connaissiez pas les thugs? vous les connaissez maintenant.

— En seriez-vous un ? lui demanda naïvement à son tour M. Burton.

— Pas tout à fait; mais je leur ai fait la chasse lorsque j'étais officier dans l'armée des Indes. C'est à cette époque que je me suis mis au courant de leurs mœurs et de leurs habitudes. Ils sont répandus sur toute la surface des Indes, où leur secte terrible existait depuis plus de trois siècles, lorsqu'un hasard révéla leur existence à un général anglais, qui refusait d'y croire. Adorateurs fanatiques de la déesse Bovanie, leur culte est le vol, l'hypocrisie, l'incendie et toujours l'assassinat. Plus ils tuent, plus ils se croient sûrs d'aller dans le paradis des délices qu'ils se sont forgé. Du reste, ils mettent au service de leur liberté de croyance homicide, l'habileté la plus consommée. Les plus fiers, les plus adroits, les plus hardis voleurs de l'Europe, ne sont que des écoliers auprès d'eux. Les murs les plus épais sont de mousseline quand ils ont résolu de voler celui qui s'y cache derrière Eût-il le sommeil plus léger qu'une souris, ils s'introduiront à ses côtés sans l'éveiller; et s'il s'est éveillé, ils l'endormiront en quelques minutes par des attouchements magnétiques dont

il lui sera impossible de se rendre compte. Une fois endormi, ils le dépouilleront sans interrompre son rêve, de son bonnet, de sa chaussure, de sa chemise, de ses draps, et jusque de la natte qui est sous lui. Si, par extraordinaire, il arrive à l'un de ces coquins de faire, par maladresse, quelque bruit qui soit capable de le trahir, il saisira ce bruit au vol avec sa bouche et le transformera en un cri de corbeau, en un sifflement de serpent, ou en une rafale de vent. Est-il découvert, saisi? — il glisse entre les mains de celui qui croit le tenir, et il ne lui laissera entre les doigts que l'huile dont il a eu la précaution de s'oindre le corps. Enfin est-il comprimé, dans l'impossibilité de fuir, il tire un petit poignard caché sous ses aisselles, et le plonge dans le cœur de son ennemi. Les Anglais ont vaincu tous les obstacles que la nature et les hommes opposaient à leur domination dans les Indes, mais ils n'ont pas détruit les thugs, auxquels ils ont presque renoncé de faire une guerre sans résultat.

— Et vous croyez que ces thugs tiendront la promesse qu'ils nous ont faite de s'emparer de notre éléphant?

— Oui, si on ne leur a pas promis une somme plus forte pour nous assassiner; et ceci est peu probable.

— Marchez donc, canailles! dit ensuite M. Pool aux bahis de M. Burton, que l'épouvante clouait encore à leur place.

Le convoi reprit son calme rapide.

Pendant les cinq heures qu'il devait mettre pour se rendre sous les murs de Viajayanagar, où les thugs s'étaient engagés à se trouver avec l'éléphant, M. Burton et M. Pool causèrent encore de cette association infernale, dont les types quoique singulièrement modifiés, se rencontrent dans plusieurs parties de l'Orient et même de l'Amérique.

— Je finirai par croire, et plus je vieillis et plus je me raffermis dans cette opinion, dit Burton, que la prétendue égalité entre les hommes, égalité naturelle sur laquelle on veut fonder l'égalité politique, est un mensonge généreux. Je crois qu'il y a des hommes, semblables à ces thugs, dont aucune civilisation ne changera la stupidité ou les goûts sanguinaires. Ils descendent de races ennemies ; leur crâne n'est pas le nôtre, leur sang est un autre sang. On leur met des souliers aux pieds, un chapeau sur la tête; mais, à un moment donné, ils reprennent leur instinct cupide et leurs appétits féroces. Ce qui m'amène à conclure qu'il y a des races qui ne sont bonnes qu'à obéir, comme il

y en a d'autres qui sont appelées à commander. Il n'est pas impossible qu'il y ait des hommes-aigles et des hommes-dindons, des hommes-moutons et des hommes-tigres. Si cela est ainsi, toutes nos bibles, toutes nos lois, tous nos bons sentiments de générosité, protesteront, lutteront en vain pour amener les hommes à se placer sous le joug imposteur de l'égalité. On coupera tant qu'on voudra des têtes pour établir cette égalité, mais on n'aura jamais que l'égalité des épaules, ou pour être plus juste encore, que l'égalité des pieds.

—Vous pourriez bien avoir raison.

— Ce serait à mon grand regret, dit Burton.

— Mais j'aperçois d'ici les ruines de Vijayanagar ajouta M. Pool.

— Voyez-vous notre éléphant ? demanda avec vivacité M. Burton.

— Pas encore.

VII.

Burton et Pool retrouvent les thugs. — Ils donnent les mille livres sterlings. — Pool fait des propositions insidieuses à Burton. — Celui-ci s'irrite et menace. — Pool a un projet infernal. — L'exécutera-t-il? — Les deux naturalistes sont dans une position délicate. — Ils voudraient se dévorer. — Lequel des deux mangera l'autre?

Cependant, au bout d'une demi-heure de marche à travers les jungles, des colonnes enfouies à demi, des pagodes éventrées, M. Pool, dont les yeux perçants ne quittaient pas le point où il supposait qu'on apercevrait l'éléphant, poussa un cri qui cette fois n'avait aucune analogie avec celui du chacal.

— Éléphant! éléphant! cria-t-il, éléphant!

— Blanc? demanda Burton d'une voix émue.

— Blanc, répondit Pool; passez-moi cinq cents livres sterling.

M. Burton tira de son portefeuille la somme deman-

dée, et se mit debout sur son palanquin pour découvrir l'éléphant. Il le vit et pleura.

Tous les porteurs indiens avaient pris la fuite, à la seule pensée de se retrouver en face des thugs. Les deux thugs, avec le même calme qu'ils avaient eu pendant la première entrevue, conduisirent l'éléphant devant M. Pool et M. Burton.

— Très bien, mes enfants, voilà votre argent, vous l'avez gagné.

Les thugs comptèrent les billets et les mirent sous leurs aisselles. Ils allaient partir.

— Un mot, leur dit M. Pool en telinga. Ils étaient deux cents pour mener cet éléphant au roi de Siam?

— Oui.

— Vous étiez autant?

Les thugs ne répondirent pas.

— Cent, peut-être?

— Oui.

— Vous les avez attaqués?

— Oui.

— Ils se sont défendus?

— Oui.

— Ils ont pris la fuite?

Silence des thugs.

— Les auriez-vous tués?

— Oui.

— Où sont-ils?

Les thugs firent un signe qui indiquait la terre, et ils disparurent comme la première fois.

— Déjà enterrés : dit M. Burton avec épouvante.

— Cela ne m'étonne pas, dit froidement M. Pool; les thugs sont aussi les premiers fossoyeurs du monde.

— La guerre! maintenant, s'écria M. Pool en grimpant sur l'éléphant qui portait sur sa croupe un fastueux divan en velours grenat.

— La guerre! répondit M. Burton en grimpant derrière M. Pool.

Les voilà tous les deux assis sur l'éléphant.

— M. Burton, dit Pool pendant les premiers élans de leur course sur l'éléphant blanc, aimez-vous votre patrie?

— Comme ma femme.

— Et votre femme?

— Autant que mes enfants. Pourquoi ces questions?

— Vous allez le savoir.

— Parlez!

— Puisque vous avez toutes ces affections, souffrez

que je vous donne un conseil : renoncez à aller plus loin.

— Que voulez-vous dire ?

— Renoncez à aller plus loin ; descendez de l'éléphant.

— Que je descende de l'éléphant ! Autant voudrait me dire, si j'étais roi : descendez du trône. Vous plaisantez !

— Je suis très-sérieux, docteur Burton.

— Alors vous êtes fou. Pourquoi descendrais-je de l'éléphant ?

— C'est que vous n'avez pas d'autre moyen de revoir Liverpool.

— Je reverrai Liverpool malgré vous !

— Oh ! ce n'est pas moi qui m'y oppose !

— Et qui donc ?

— C'est mon secret.

— Je ne connais aucune puissance au monde qui pût me faire abandonner ma conquête.

— Vous vous trompez peut-être, docteur Burton.

— Serait-ce par la force que vous prétendriez me renverser du haut de l'éléphant ? J'ai des poignets de fer, et Cribble m'a donné des leçons de boxe. Voulez-vous boxer ?

— Fi !

— Non, si vous avez cette fantaisie, essayez ! et je vous renvoie à Londres avec un œil et trois côtes de moins. Je fais mieux, je vous casse les reins et je vous expédie tout empaillée au *Zoological Garden* de Londres.

— Encore une fois, docteur, ne supposez pas que mon intention soit de vous faire violence.

— Je suis armé si vous l'êtes !

— Mais, docteur !...

— J'ai des poignards malais en forme de scie.

— Mais, docteur !...

— J'ai des pistolets qui portent à cent pas.

— Mais, docteur ! docteur !

— Me faire descendre de l'éléphant !!... Vous m'offririez tous les royaumes de la terre et vous me montreriez l'enfer prêt à me dévorer, que vous n'obtiendriez pas de moi que je descendisse à terre, même pour boire...

— Vous en descendrez pourtant.

— Non !

— Oui !

— Jamais !

— Bientôt.

— Nous verrons.

— Vous verrez.

— Taisez-vous.

— Soit !

— Je vous y engage !

— N'en parlons plus.

C'est ainsi qu'ils entrèrent dans cette immense ruine de douze lieues de circuit appelée Vijayanagar, autrefois une ville d'un million d'âmes, et qui n'a gardé qu'un seul habitant au milieu des tigres et de toutes les bêtes féroces venues pour la repeupler ; cet habitant est un roi.

Il leur fallut un jour entier pour se frayer un passage entre les mille accidents de ruines dont cette antique métropole des Indes est obstruée. Du haut de leur éléphant, ils comptaient ou plutôt ils ne pouvaient compter le nombre des squelettes de palais couchés par terre, de pagodes chancelantes, fendues, émiettées sur le sol. Palmyre et Balbec sont moins désolées. Il leur reste l'histoire. On ne sait pas l'histoire de ce cadavre antédiluvien. On ne lit rien sur ces frontons où se perchent des myriades de corbeaux, rien sur ces colonnes qu'entourent des guirlandes de serpents ; aucune tradition n'est debout sous ces portiques, à

l'entrée desquels dorment d'énormes reptiles. Ce ne sont que bruits de tigres dans les herbes, cris de hideux oiseaux dans les airs. En revanche, que d'arcs-de triomphe, que de temples, que de ponts de granit où aucun pas ne résonne ! silence aussi effrayant que le bruit. Six enceintes entourent cet incommensurable tombeau, et au delà de ces enceintes, des chaînes de montagnes précipitent leurs ombres sur la ville morte.....

VIII.

La ville des éléphants. — Burton, ainsi que l'en avait menacé Pool descend du sien. — Terrible catastrophe. — Une ville d'une seule âme. — Burton ne meurt pas. — Conseil que lui donne le roi de Vijayanagar. — Il le suit. — Pondichéry. — Liverpool. — Triomphe. — Conclusion.

La lune se leva sur cet ossuaire. Elle éclaira une place au milieu de laquelle arrivaient Burton et Pool, montés sur leur éléphant. Ils faillirent en être précipités par une espèce de terreur admirative, lorsqu'ils s'aperçurent que de tous côtés autour d'eux, sur plusieurs rangées, s'élevaient de gradin en gradin des éléphants de pierre d'une dimension colossale. Ces monstres vénérables, dont les trompes étaient levées comme des encensoirs vers le ciel et en ce moment vers la lune, projetaient sur toute la ville des ombres d'éléphants qui avaient douze ou quinze lieues d'étendue.

Ils semblaient en prière comme au temple de Shiva, de Ganesa, de Rhamba et de Vishnou, s'ils n'étaient Rhamba, Ganesa et Vishnou eux-mêmes. L'effet produit par le majestueux éléphant blanc, que montaient les deux voyageurs, était solennel. Les autres ne paraissaient pas plus morts que lui, ou lui ne paraissait pas plus vivant que les autres. Ils avaient tous l'air d'autant d'incarnations de la sombre mythologie hindoue. L'extase fut longue. M. Burton et M. Pool sortirent cependant de cette place, qu'on appelait *des Écuries* au temps de la splendeur de Vijayanagar, pour entrer dans un bois de jasmin et de genevrier, touffu et embaumé. La nuit fraîchissait, et l'air pourtant ne circulait pas. Un malaise profond saisit Burton à la tête et au cœur; il eut froid aux extrémités, il sentit son nez se pincer et ses lèvres se tendre et s'amincir; il éprouva aussi des nausées.

— Savez-vous où nous sommes? lui demanda M. Pool.

— Non, balbutia Burton, plus malade de seconde en seconde.

— Je vais vous l'apprendre. Nous sommes à l'endroit de l'Asie, au point mathématique où le choléra prend naissance et où il est toujours.

Burton éprouva aussitôt un vertige; il pâlit, son

cœur entier se souleva, sa tête s'inclina en avant ; il était foudroyé par le choléra.

Il tomba du haut de l'éléphant.

— Adieu, lui dit M. Pool.

L'éléphant s'éloigna en emportant sur son dos ce cruel naturaliste.

Ainsi que dans *les Mille et une nuits*, quand Burton reprit connaissance, il se trouva dans le palais du dernier roi de Vijayanagar, prince doux et humain, mais profondément misérable. Ce souverain qu'a même abandonné la hautaine pitié anglaise, serait plus heureux avec 100 francs par mois dans une ville européenne que dans la capitale de son royaume. Mais il aime à se flatter que les destins changeront, que ses États redeviendront ce qu'ils étaient, et dans cette croyance il ne doit pas laisser perdre les droits personnels de sa race en vivant loin du trône. Il souffre, il se meurt, mais il règne.

Ce pauvre prince eut les soins les plus affectueux pour M. Burton qu'une crise avait mis en péril, qu'une crise sauva. Pendant sa convalescence, il répétait sans cesse : *Infâme Pool ! me voler mon éléphant !* On rapporta ces paroles au prince, il voulut en avoir l'explication ; Burton la lui donna.

— Mais c'est une erreur, lui dit le prince, les thugs n'ont pas volé l'éléphant blanc du roi de Siam, et par conséquent votre compagnon ne peut vous l'avoir volé.

— Il ne me l'a pas volé! Les thugs ne me l'ont pas volé! Je suis donc encore en proie au délire de la maladie.

— Vous n'êtes pas dans le délire, mais je vous jure sur mon sceptre impérissable, que l'éléphant du roi de Siam dont la marche est fort lente, puisqu'on le conduit processionnellement à Siam, n'est pas à trois jours de marche de mes États.

— Mais M. Pool qui s'est enfui sur l'éléphant blanc?

— Je ne sais que vous répondre.

— Mais les thugs qui nous l'ont livré à M. Pool et à moi?...

— Je vous affirme, parole royale, qu'il est tranquillement en route pour Siam, et si vous vouliez suivre mon conseil, tout ne serait pas encore perdu pour vous.

— Parlez, et si je ne puis croire vos paroles, je puis du moins suivre vos conseils.

— Faites-vous conduire sur le chemin que parcourent l'éléphant et ceux qui le conduisent à Siam, précédez-les de quelques lieues, puis faites semblant de sortir des portes de quelque grande ville et allez au

devant du cortége sous un costume d'officier anglais. Si ce sont véritablement des thugs qui ont pris l'éléphant, ils l'abandonneront dès que vous leur signifierez que vous allez les faire arrêter et prendre comme voleurs et surtout comme thugs.

— Mais si je suppose, s'écria M. Burton, que les thugs ont volé l'éléphant, il faut que j'admette aussi que M. Pool me l'a pris et alors...

— Faites ce que je vous dis.

— Il y a donc un mystère?...

— Est-ce qu'il n'y en a pas toujours avec les thugs?

Le lendemain, Burton, dirigé par deux fidèles esclaves du bon roi de Vijayanagar, galopait vers Siam à travers les bois, et parallèlement au chemin que suivait l'éléphant blanc, ou qu'il était censé suivre; car Burton ne croyait pas à ce que lui avait dit son hôte pourtant si généreux.

Que faisait M. Pool pendant ce temps? M. Pool entrait triomphalement à Pondichéry sur sa superbe conquête, aux acclamations de tout le peuple et de tous les nababs accourus pour le voir et pour admirer l'éléphant blanc, merveille de l'Asie. Pendant plusieurs jours ce furent des fêtes brillantes en l'honneur des deux illustres hôtes. Les Européens ne cessaient

de complimenter le maître de l'éléphant; les adorateurs de Brama tombaient à genoux devant sa plus auguste incarnation. On décida même qu'une cérémonie publique verrait Rajah promené par la ville et conduit avec des chaînes d'or par les prêtres des principales pagodes. Il en fut ainsi. Malheureusement au milieu de la fête, comme on était au temps des moussons, il tomba une si furieuse averse, que prêtres, bayadères, nababs et parias, tout fut trempé.

Cet accident en amena un autre d'un ordre beaucoup moins naturel. Après l'orage, ô prodige des prodiges! l'éléphant blanc devint gris, mais gris comme le sont les plus vulgaires des éléphants. D'où venait ce phénomène? Ne le devinez-vous pas? Les thugs, ces hardis voleurs, avaient peint en blanc le premier éléphant gris qu'ils avaient trouvé et l'avaient vendu à MM. Pool et Burton pour le Rajah. La pluie avait mis à découvert la fourberie.

On voulut lapider M. Pool. Il quitta Pondichéry en quelques heures, trop heureux de partir pour l'Angleterre sur un vaisseau qui était sous voile pour Londres.

Il y a une justice. Il y en a même deux.

Vers le même temps où M. Pool rentrait honteux et confus dans Londres, Liverpool se pavoisait pour re-

cevoir son digne fils, M. Burton, ramenant, lui, le véritable éléphant blanc, l'éléphant sacré, l'éléphant enlevé à l'idolâtrie du roi de Siam.

Le roi de Vijayanagar lui avait donné un bon conseil.

Les thugs, après la mystification faite à M. Pool et à M. Burton, avaient réellement volé l'éléphant blanc et le conduisaient en pompe au roi de Siam pour en obtenir de riches cadeaux. Accusés hautement de thugisme par M. Burton, ils avaient pris la fuite et abandonné l'éléphant.

Liverpool n'envia plus rien à Londres.

Toutefois la Société des Amis des Hommes et la Société biblique se voilèrent. La bête de l'Apocalypse avait triomphé, elle habitait le *Zoological Garden* de Liverpool.

Franchissons maintenant des années de gloire et de prospérité dévolues à nos deux héros, l'éléphant Rajah et son digne conquérant, et arrivons aux derniers jours du mois de juin 1848.

Voici ce qu'on lisait dans le journal *Illustrated London News*, june 24 : Nous traduisons littéralement :

« Samedi matin, Richard Howard, un des gardiens de cet établissement (*Zoological Garden*), crut devoir

punir le prodigieux éléphant Rajah pour fait de désobéissance. Mais l'animal, furieux, se retourna contre le pauvre gardien, le renversa et le foula jusqu'à ce que mort s'ensuivît. MM. Atkins, les propriétaires de l'animal, résolurent immédiatement de le détruire. Ils firent demander deux onces d'acide prussique et vingt-cinq grains d'aconit qu'ils lui administrèrent dans un gâteau. Il ne parut nullement affecté par l'effet de ce poison, qui eût suffi pour tuer instantanément *trois mille* hommes! Trois quarts-d'heure après on décida de fusiller l'animal. Un détachement du 52e régiment de carabiniers (*riffles*), en garnison à Liverpool fut chargé de cette mission. Quinze autres carabiniers se joignirent aux premiers, et une décharge générale fut faite sur le pauvre Rajah, qui tomba sur ses genoux et expira. Deux pièces de canon avaient été placées devant sa loge pour le mitrailler dans le cas où il aurait essayé de fuir. M. Van-Hamburg était présent à l'exécution.

« Cet éléphant était le plus beau qu'on eût vu en Europe. Il avait coûté mille livres sterlings. C'était le second gardien qu'il tuait; et pourtant Rajah était ordinairement doux et traitable. Les nuits de fête on le promenait dans le jardin en grande pompe. »

« On prétend avoir vu M. Pool, déguisé en carabinier du 52e, parmi les hommes du détachement commandé pour fusiller Rajah, cette perle de l'Asie.

« M. Burton est très-malade; on désespère de le sauver. »

FIN.

LA

TERRE PROMISE.

LA

TERRE PROMISE.

Toulon, mai 1798.

MA CHÈRE DIANE,

Figure-toi quatre cents voiles de transport et cent voiles de guerre; et sur ces vaisseaux trente-six mille soldats et dix mille marins! Toulon tremble sous le poids des canons et des hommes. On ne voit luire que des pommeaux d'épée, des poignées de sabre, des chapeaux goudronnés, des épaulettes. Quel bruit! quel travail! quelle activité! pas de place dans les hôtels; les cafés regorgent; les rues sont trop étroites; on sera obligé de jeter la moitié de la population à la mer si cela continue. Mais où est la mer? la rade est couverte de vaisseaux de toutes dimensions et de toutes formes, depuis l'*Orient* qui porte 120 canons jusqu'à

la frêle embarcation chargée de jeunes aspirants allant d'une rive à l'autre. La mer est parquetée; je n'ai pas assez de mes deux yeux pour tout voir, de mes deux oreilles pour tout entendre, de mes deux pieds pour me transporter partout, de mes deux mains pour suffire à tant de mains inconnues qui me les serrent fraternellement; personne ne s'est vu et tout le monde se connaît. Qu'est-ce donc? c'est la guerre! la guerre, ma chère Diane, que je désire tant, dont je t'ai tant parlé aux premiers jours de notre jeune mariage. Oui! c'est la guerre! mais contre qui? Je l'ignore et nul ne le devine ici. Énigme terrible, formidable, qui se dénouera je ne sais où : sur l'Océan ou dans la Méditerrannée; nous sommes plus de cent mille à Toulon, qui nous demandons avec une enthousiaste anxiété pourquoi nous sommes là et ce qu'on veut faire de nous. Le secret sera bien gardé, car ni les grands ni les petits ne le savent; mais la confiance est unanime. Jeunes et vieux, braves et inexpérimentés, s'unissent dans un cri qui retentit au fond de la cale d'airain des vaisseaux destinés à nous emporter, qui s'élève du bout de chaque vergue et ce cri est : La patrie! Ce cri nous fait tous de la même famille, du même parti et presque du même âge. Que les jeunes sont graves de réso-

lution, si tu voyais, et que les vieillards sont beaux de fermeté!

Dans quel pays devons-nous descendre si l'Océan ne fléchit pas sous le poids de tant d'hommes et de vaisseaux? Allons-nous détruire, conquérir, civiliser? Je vois s'embarquer le physicien et le botaniste dans la même chaloupe qui transporte l'historien et l'ingénieur. Sais-tu qui l'on rencontre sur les quais avec leurs malles et leurs caisses d'instruments? Monge, Fourier, Costaz, Malus, Say, de jeunes géomètres; Beauchamp, Nouet, Quesnot, Méchain, des astronomes; et des mécaniciens et des aéronautes, Conté, Hassenfratz, Adnès, Plazanet; des chimistes, Berthollet, Descostils; des minéralogistes, Dolomieu et Cordier; des botanistes, Nectou et Delile; des zoologistes, Savigny et Geoffroy Saint-Hilaire; des chirurgiens, Dubois et Daburon; des économistes, Tallien et Saint-Jean-d'Angely; des antiquaires, Pourlier, Ripault, Panuzen; des architectes, Norry, Protain, Demoulin; des peintres, Redouté et Rigo; des dessinateurs, Dutertre et Denon; des nuées d'ingénieurs et d'ingénieurs-géographes; des constructeurs de vaisseaux, des sculpteurs, des graveurs, des poëtes, des musiciens, des interprètes, des imprimeurs. Ma main se lasse et je m'ar-

rête. J'aurais mieux fait de te dire d'abord que tout ce que la France a d'illustre, de grand, de dévoué, d'éclairé, met à la voile dans quelques jours et la quitte peut-être pour jamais. La France est à l'ancre. Rassure-toi cependant, nous avons la promesse du retour : un homme nous l'a donnée; et cet homme ne peut ni mentir, ni se tromper. Il n'y a qu'à le voir une fois pour avoir cette opinion de lui. Celui qui a la puissance d'attacher tant de volontés à la remorque de la sienne, de manier tant d'hommes encore chauds du moule révolutionnaire d'où ils sortent, et de les figer sous sa main comme les canons de ses armées, cet homme qui emporte la France saura bien la ramener. Quand je ne te dirais pas qu'il est vert-pâle comme le bronze et que ses yeux incommensurables sont de la couleur de l'infini, que ses cheveux noirs suent des pensées, je ne t'aurais pas moins nommé Bonaparte, général en chef de l'expédition.

Si je sais jamais où nous allons, je t'en ferai part aussitôt; mais la nouvelle te parviendra quand je serai à six cents lieues peut-être de toi, ma Diane.

Encore une fois, nous reviendrons; j'en ai une nouvelle assurance dans ces acclamations que j'entends au moment même de plier ma lettre. Attends, je vais t'en

dire la cause, me voici à ma croisée qui donne sur la mer. Oh ! c'est à mourir d'exaltation. Le soleil se lève ; on s'embarque ; on va partir ; le canon tonne ; il tonne des forts et des vaisseaux. On crie ! vive la république ! Cinquante mille hommes chantent la *Marseillaise*, à genoux sur les vaisseaux pavoisés. Écoute ! écoute ! ce que dit le jeune Bonaparte. Je crois que le soleil s'est arrêté. Écoute !

« Soldats ! Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de siéges ; il vous reste à faire la guerre maritime.

« Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

« Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ; soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis ; souvenez-vous que le jour d'une bataille vous avez besoin les uns des autres.

« Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés ; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la république

est pour vous : vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

« Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de toute l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

Adieu ! ma Diane. La flotte est en mouvement ! Adieu ! écris-moi à cette adresse :

A Ludovic, volontaire à la suite de l'armée française expéditionnaire, dans l'univers.

LUDOVIC.

DE DIANE A LUDOVIC.

MON CHER LUDOVIC.

Qui m'eût dit que huit mois seulement après notre mariage, je vous adresserais ma première lettre à Alexandrie, en Égypte ? Vous m'aviez bien confié que vous aviez l'humeur voyageuse, et vous m'aviez prévenue dans nos entretiens d'autrefois que vous aimiez, autant que vous m'aimiez au moins, les aventures, la guerre, les expéditions lointaines, les dangers, les émotions de la conquête ; j'espérais néanmoins voir vos goûts se modifier sous l'influence de la tranquillité

domestique si préférable à mon sens. Vous n'aimez pas le bonheur, mon ami ; car croyez-vous le trouver où vous allez ? Est-il si loin ? Est-il si difficile ? Mon simple bon sens me dit que non. Je pardonnerais à vos caprices, je tolérerais votre absence, s'il devait vous en revenir quelque avantage. Soldat, vous pourriez rentrer chez vous avec le grade de capitaine ; capitaine, vous gagneriez peut-être les épaulettes de général par quelque trait de courage. Mais vous n'avez aucun rang dans l'armée. Vous n'êtes que volontaire. Si un boulet vous casse un bras, je pâlis quand j'y pense, il n'y aura pour vous aucune récompense, aucune ligne d'éloge dans l'ordre du jour. Vous combattez pour combattre. Soyez vainqueur, personne ne le saura, excepté moi, et qu'est-ce que cela vous fait ? Tombez sur le champ de bataille, nul ne pleurera votre mort, excepté moi, et qu'est-ce que cela vous fait encore, ingrat ? Oubliez-vous, mon ami, que vous serez père dans un mois, dans deux au plus tard. Pourquoi n'avez-vous que vingt-cinq ans ? Je sais que c'est presque l'âge de votre général en chef ; mais il s'appelle Bonaparte. Ce nom vous a enivré. J'aime pourtant mieux M. Guillaumin.

M. Guillaumin est le bonnetier de la rue Mauconseil

auquel j'ai acheté, selon vos désirs, la belle propriété de la Pintade à Charantonneau, près de Charenton, comme vous savez. C'est un digne homme qui s'est enrichi en vendant des bonnets rouges aux terroristes, seul objet de commerce pendant les mauvaises années de révolution dont nous voyons heureusement la fin. Il a vendu pour cinq cent mille francs de bonnets rouges, croirait-on cela?

La propriété qu'il vous a cédée, et où il me serait si doux de vous voir vous promener en chapeau gris et la canne à la main, est, sans contredit, la plus belle du canton, de l'avis de tout le monde. Venez-y vite, mon ami. La Marne l'arrose et la divise en plusieurs endroits tous plantés de saules d'une superbe fraîcheur. Si la maison est un peu vaste, pour deux personnes seules, elle est d'un caractère d'architecture qu'on dit fort remarquable. C'est un vieux château d'émigrés. Pauvres gens! Il y a une charmante tourelle aux quatre coins. Dans l'une, percée de fenêtres ovales avec des vitraux bleus et rouges, se trouve une bibliothèque, dans l'autre une lingerie, dans la troisième un observatoire et dans la dernière un boudoir. Et que de beaux salons avec des tapisseries des Gobelins! Vous en verrez des batailles, vous à qui cela plaît. J'ai peur à les regarder autour de

moi, quand je suis seule, et vous n'ignorez pas que je le suis souvent. Et puis encore des salons d'honneur, des cabinets d'armes, des cuisines voûtées. Les cuisines me ravissent ! On a de l'eau sans sortir, au moyende beaux robinets de cuivre, car ces cuisines que je ne puis assez admirer sont au niveau des fossés. Notre château a des fossés, mon ami, comme Fontainebleau et Saint-Cloud. Quelle belle eau pour laver ! Je ferai toutes mes lessives chez moi. Comme je vais laver quand je serai débarrassée de ma grossesse ! Vous pêcherez si cela vous est agréable. De la croisée du rez-de-chaussée, je vois sauter des carpes magnifiques. Aimez-vous toujours la matelotte ? Vous en mangerez d'excellentes ici. Je ne dois pas oublier le colombier ; il est à la droite du château, près de la serre où il y avait autrefois des plantes rares, assure M. Guillaumin. Il en reste encore quelques-unes. Mais tout cela est trop savant pour moi. J'aime mieux le réséda, les œillets de-poëte, les balsamines, et la propriété en est remplie. Que c'est bon à respirer le matin !

Mon ami, nous avons trois cents poules au château, cinquante de Barbarie et beaucoup de petits canards. M. Guillaumin m'apprend à les élever, ce à quoi il s'entend parfaitement, je vous assure. A propos, si

vous y pensez, rapportez-moi quelques sacs de blé de Turquie à votre retour; on dit qu'il est fort beau en Égypte. Vous seriez encore bien aimable, si vous songiez à vous charger de quelque espèce particulière de poules. Nous avons tout ce qu'il faut à Charentonneau pour bien les engraisser. Des écuries, de la paille, de l'espace. Je vous recommande donc mes petites poules.

M. Guillaumin serait d'avis que vous fissiez entourer la propriété d'un mur d'enceinte de la hauteur de huit pieds. Mais je n'entreprendrai rien sans vous consulter. Répondez-moi là-dessus, et dites-moi encore ce que vous aurez résolu de faire d'une petite chapelle placée au bout du parc. Elle est jolie; mais la moitié d'un mur latéral tombe en ruine. La restaurerons-nous, la démolirons-nous, ou la laisserons-nous telle qu'elle est?

J'ai également besoin de votre avis sur ce qui concerne l'ameublement à restituer au château. Quel serait votre goût? L'acajou est à la mode. J'adore l'acajou. Je sais que vous préférez le chêne; que votre avis décide, mon cher Ludovic.

Ce n'est pas tout. Les caves du château sont spacieuses; mais les tonneaux sont vides. De quel vin les remplirons-nous? M. Guillaumin aurait une occasion de bordeaux de trois ans. En achèterai-je quelques

pièces? Je ne vous apprendrai pas que nous l'aurons sans droit, puisque nous sommes tout-à-fait hors des barrières. Ainsi notez exactement les points sur lesquels vous avez à me répondre : Les poules, l'ameublement, le mur d'enceinte, la chapelle, le blé de Turquie, le vin. Encore ceci : Je vais peu à Paris, mais pourtant j'ai besoin de m'y rendre quelquefois pour mes achats. Nous n'avons ici qu'une charrette pour les gros travaux, et un char-à-bancs trop peu commode et surtout trop peu élégant pour vous : me permettez-vous, mon ami, d'acheter une voiture que j'ai en vue, un peu à l'ancienne mode, mais fort solide et où nous tiendrons huit aisément? Pour cent louis on m'offre deux chevaux qui s'attèleraient facilement à la voiture dont je vous parle. Faut-il traiter? Votre consentement est indispensable.

Plût au ciel que vous apportassiez vous-même la réponse à toutes ces questions, mon Ludovic! car je m'ennuie beaucoup malgré le mouvement auquel je me livre depuis mon séjour ici. Vous ne serez pas auprès de moi quand je serai mère! Quel nom donnerai-je à ma fille? Cela m'empêche de dormir. Si nous la nommions Gertrude? C'était le nom de bonne maman.

Répondez-moi vite, bien vite! mon ami. N'aimez

que moi, ne pensez qu'à moi, et à votre petite Gertrude. M. Guillaumin dit qu'il y a bien loin d'ici à Alexandrie, cinq cents fois comme de Charentonneau à Montmorency ! Sainte Vierge ! où êtes-vous donc allé? autrefois vous me juriez que le bonheur était entre Saint-Denis et Montmorency, car c'est à Groslay que vous m'avez connue. Je ne veux pas vous causer de la peine, mais vous me feriez penser, si je l'osais, que votre amour pour moi a bien diminué.

Adieu, mon Ludovic, adieu; votre femme,

DIANE.

A Charentonneau, près de Charenton-sur-Marne, maison Guillaumin, château de la Pintade. Par Paris.

DE LUDOVIC A DIANE.

MA DIANE,

Tu as eu raison de m'écrire à Alexandrie puisque tu as su, avec toute la France et l'Europe, que notre grande expédition, ce que nous n'avons appris seulement qu'en pleine mer, avait pour but d'aborder en Égypte, où nous sommes enfin, malgré Nelson et ses terribles Anglais. La traversée a été marquée par un

évènement qui suffirait à la gloire d'une nation appelée à des destinées moins brillantes que celles de la France. J'ai à peine la volonté de t'en parler; cependant je le constaterai pour mémoire. Nous avons pris Malte en quelques heures. Ce rocher, aux flancs duquel les Turcs furent broyés tant de fois par les boulets des chevaliers du Temple, a cédé à deux sommations du général en chef. Je comptais sur une plus noble résistance. Trois siècles de gloire ne devraient pas finir ainsi. Ce n'est pas les armes qui manquaient pour se défendre à cette île bordée de remparts; nous avons trouvé dans la place douze cents pièces de canon, trente mille fusils et quinze cents milliers de poudre : il lui manquait un principe à opposer au nôtre, la religion à mettre en face de la liberté. Nous n'avons pas eu affaire à des chevaliers chrétiens, à des Lavalette, à des Gérard de Tenque, mais à des Autrichiens, à des Maltais, à de mauvais Italiens, à de mauvais Allemands, à des athées. Si nous n'avons pas la foi, nous, nous avons du moins la passion de la liberté; nous serons invincibles tant qu'elle nous réchauffera. Tu me reproches, chère enfant, d'aimer la gloire pour elle-même; et pourquoi veux-tu qu'on s'y sacrifie? Pour de l'or? Ah! que j'ai gémi de voir nos chefs, après avoir conquis Malte, cette

armure d'acier vénérable, emporter le trésor de l'ordre évalué à deux millions, les ornements de somptueuses églises, et douze statues d'argent massif, placées dans la nef de Saint-Jean. Est-ce cette gloire de voleurs qu'on mettra au-dessus de la gloire probe et désintéressée ? Les vainqueurs de Malte sont des héros, les spoliateurs d'églises des forbans. Des libérateurs de peuples, comme nous sommes, ont mauvaise grâce à escroquer des croyances pour les vendre au poids. Je n'ai pas voulu un denier de cet or auquel j'avais droit pourtant, car je partage les dangers de mes compagnons moins scrupuleux. N'importe ! Malte est une belle conquête. C'est un rocher au dehors, une fleur au dedans : un oranger dans une caisse de fer.

Comme je suis égoïste ! deux pages de ma lettre où il n'est question que de moi. Je me tais, ou plutôt je ne vais m'occuper que de toi, ma Diane. Je t'approuve d'avoir acheté la propriété dont tu me traces un tableau si simple et si séduisant dans ton bon style de femme de ménage. Certainement je m'y rendrai le plus tôt que les événements me le permettront ; n'en doute pas, au moins. Je suis pour le mur d'enceinte que nous conseille M. Guillaumin. Donnons-nous ce mur d'enceinte. Pourquoi m'y opposerais-je ? Je le vois

d'ici encadrant notre château, notre parc, que je me figure assez spacieux, ses eaux qui font aller des moulins, ses ombrages sous lesquels tu te promènes. Obtiens cependant de notre jardinier qu'il recouvre la nudité de ce grand mur par des plantes grimpantes et d'un vert facile à confondre avec le reste de la campagne. Un mur dit trop qu'on est propriétaire et maître. On blesse par là le piéton pauvre qui doit tout voir s'il ne possède rien. Conviens, ma Diane, que je m'occupe de ton mur d'enceinte. Ici l'on n'est pas dans l'usage d'en élever autour des campagnes. Et quelles sont riches pourtant ! Quelle fougueuse végétation ! quel soleil ! Que l'armée française était belle sous cette inondation de lumière en entrant dans Alexandrie. Nous défilâmes au pied des obélisques ; les Arabes enfonçaient d'effroi et d'admiration leurs têtes dans le sable. Vraiment je crus être alors un personnage d'Hérodote, vivre dans le passé, sous les Ptolémées. Dans les rues dorment les dromadaires, les bains fument, des femmes voilées à petits plis, comme celles dont les statues de granit rose nous offrent l'image, vont à la prière. Plus loin, c'est une autre Alexandrie plus jeune, mais antique encore. Celle des Vénitiens, quand le cap de Bonne-Espérance n'avait pas encore été franchi par les Portugais. Je

respire l'odeur du café, celle du musc, celle de l'ambre mêlée à celle du tabac. L'Orient a un arome. N'est-ce rien que ces sensations neuves, imprévues, que procure la gloire de la conquête? On croit qu'il n'y a plus rien à découvrir après l'Amérique? J'ai découvert vingt Amériques depuis que je suis en Égypte. Qu'elle est colossale sous les trois couleurs qui flottent aux minarets!

Je m'oublie de nouveau. Tu me pries de te rapporter du blé de Turquie et des petits poulets, n'est-ce pas? Je t'avoue ne m'être pas encore mis au courant des productions du pays; cependant je n'oublierai pas de m'occuper de ta commission. Nous disons des poulets et du blé de Turquie; très-bien. Je me procurerai ce que tu désires avec d'autant plus de chances de ne pas me tromper dans mon zèle à t'être agréable, ma Diane, que je suis au Caire maintenant et sur les bords du Nil, appelé le fleuve sacré. Ah! il dut recevoir ce nom de ceux qui, comme nous, avaient traversé le désert avant de le voir. Je n'oublierai jamais l'effet qu'il produisit sur moi.

J'avais obtenu de suivre la division du général Desaix, partant d'Alexandrie pour le Caire. Nous avions avec nous des provisions pour quatre jours, ce qui, dans

notre fatale manie de comparer l'expédition d'Égypte à la campagne d'Italie, nous semblait un luxe, un surcroît de précautions. Nous gaspillâmes le pain et laissâmes perdre presque toute notre eau. Nous étions trente mille.

D'illusion en illusion perdue, nous touchâmes enfin au désert. Nous en franchîmes les limites; nous les laissâmes derrière nous. Plus d'arbres, point d'oiseaux, point d'ombre, point de vent; un four dont la voûte est le ciel. Nous nous y enfonçâmes courageusement, nous trompant toujours sur l'étendue du trajet à faire sur ce sable vitrifié. Un ennemi méprisé, la soif, vint nous saisir tous les trente mille et nous fit pâlir. Des puits, mais pas d'eau. La malédiction des Turcs les avait séchés; de la boue, des pierres le plus souvent au fond de ces puits; pas d'eau. Le lendemain, le soleil et le désert, le désert et le soleil, et pas d'eau! Nos langues brûlaient nos palais; pas d'eau! J'ai soif à ce souvenir. Le troisième jour de notre marche, des soldats se tuèrent de désespoir, d'autres étaient devenus fous et dansaient sur les dunes; Lannes et Murat, désespérés, brisèrent leurs épées, et soit colère, soit égarement, marchèrent longtemps nue tête au soleil après avoir foulé aux pieds leurs chapeaux; et pas d'eau!!

A midi, à l'heure de feu, quand les lions même ne rugissent pas, tant le désert dévore, nous aperçûmes auprès d'un puits sans eau une femme aveugle, traînant son fils par la main; elle et son fils mouraient de soif; et nous!

C'était, sans doute, Agar venant après cinq mille ans éprouver si des chrétiens feraient pour elle ce qu'un ange seul fit autrefois pour son fils Ismaël. — C'est une femme qui se meurt, se dit la division. — Chacun une goutte d'eau pour la désaltérer, soldats? Qui a encore une goutte d'eau dans son baril, la verse! Et chaque soldat versa fidèlement une goutte d'eau dans la bouche de la mère aveugle et dans celle de l'enfant. C'était la dernière goutte d'eau que se réservait chaque soldat pour ne pas mourir. — Ceci est aussi de la gloire.

Pardon, ma Diane, de ne pas m'occuper des autres points de ta lettre; j'y reviens vite; gronde-moi bien fort. Voyons : causons ménage. Tu veux acheter, dis-tu, des meubles, et tu balances entre l'acajou et le chêne; ne balance pas. Prends-les en acajou, puisque tu le préfères. Quant à la cave meuble-la de tous les vins qui te sembleront les meilleurs. Pour les nouveaux, je ne leur donnerai pas le temps de vieillir sans

y goûter; car je crois pouvoir t'assurer qu'après la reddition entière de l'Égypte, ce qui ne tardera pas, je retournerai aussitôt auprès de toi.

Nous tenons le Caire, et le Caire c'est la clef de l'Orient. Croirait-on que nous n'avons pas éprouvé plus de difficulté pour entrer au Caire que pour nous emparer de l'île de Malte? Je conviens que la victoire des Pyramides nous avait ouvert le chemin. Deux cents hommes ont pris possession du Caire sous les ordres du général de brigade Dupuy. On y est entré à la nuit comme après une promenade militaire. Memphis n'a pas été jugé digne de résister à un plus grand nombre d'hommes; Memphis! le berceau des Abascides! nommée plus tard *Masr-el-Kaherah!* la capitale victorieuse!

J'étais de la brigade de Dupuy. Et, comprends-tu ma joie d'entrer dans la ville des *Mille et une Nuits* par excellence; de coudoyer le visir Giafar, venu de Bagdad pour chercher une sultane à son maître, veuf depuis trois jours? Quand nous relirons, dans notre vieillesse, ce beau livre où sont si bien racontées les aventures du calife Aroun-el-Raschid, je pourrai te décrire son palais et te dire le numéro des maisons qu'il visitait le soir, accompagné de son fidèle premier ministre.

C'est au Caire que j'ai assisté à un des beaux spec-

tacles que la gloire militaire seule procure. Afin d'établir des relations amicales avec les autorités de l'Égypte, conquise par nos armes, le général en chef a convoqué un divan, auquel sont venus les chefs des provinces qui ont fait leur soumission à la république française dans la personne de Bonaparte. J'ai assisté à cette cérémonie, sans exemple dans nos annales. Ces princes, ou ces rois, avaient toutes sortes de costumes et toutes sortes de visages; j'en ai vu qui étaient couverts de velours et de perles depuis le turban jusqu'à leurs babouches; d'autres, tout pesants de pistolets et de sabres ciselés; d'autres, à peine revêtus d'un bournous blanc, les jambes et la poitrine nues. Ceux-ci étaient noirs comme des corbeaux, ceux-là verts comme des coings et souples comme des chevaux; d'autres, pâles, avec un croissant au front. N'était-ce pas-là une scène semblable à la visite des rois d'Orient à la crèche du Messie? Le Messie de la civilisation et de la victoire, le général en chef, présidait le divan. Où donc cet homme prend-il sa puissante universalité? Pénétrant comme un fluide, il communiquait avec tous ces rois sauvages et se faisait non-seulement leur égal par la majesté de la tenue, mais il les comprenait sans savoir leur langue, devinait leurs pensées, et semblait être roi, mahométan,

oriental, tantôt austère, tantôt subtil, vert, noir, et pâle comme eux. Ils l'ont adoré quand il a eu parlé après les avoir tous entendus, et ils se sont ensuite enfoncés dans le désert en emportant sur leurs visages, dans leurs yeux, au fond de leur cœur, l'impression du regard et de la parole de ce jeune homme extraordinaire.

Pour la troisième ou quatrième fois, je perds le fil conducteur de ta lettre, à laquelle je m'étais cependant promis de répondre sans préoccupation étrangère. Il me reste à te donner mon avis sur la chapelle qui tombe en ruine, dis-tu, au milieu de notre propriété. Est-il bien nécessaire de la faire réparer, aujourd'hui qu'on est si peu dévot en France? ce serait donc pour nous que nous la conserverions? Tu connais mes opinions en matière religieuse; décide si elles valent l'orgueil d'une chapelle entretenue à nos frais? Quant à toi, rien ne t'empêche d'entendre la messe à l'église du village. Je serais donc d'avis qu'on démolît la chapelle et qu'on employât les pierres, le bois et le plomb, à la construction d'un pavillon d'été au bout du parc.

Sais-tu ce qu'on m'apprend à l'instant même? Je tremble de douleur. C'est une nouvelle à faire blanchir les cheveux à toute l'armée : toute la flotte fran-

çaise a péri, nos vaisseaux brûlés, nos meilleurs marins, nos plus braves, morts, noyés! Aboukir! Tu te souviens de cette escadre dont je te parlais dans ma première lettre datée de Toulon? elle n'est plus. *L'Orient*, ce vaisseau grand comme une ville, n'est plus qu'une poutre noire. Exécrables Anglais!

Pardon; mais me voilà rappelé au sens de ta lettre, ma Diane. J'ai l'esprit en feu! La gloire a d'affreux revers! Tu me demandes si nous nommerons notre fille Gertrude. Pourquoi aurions-nous une fille? c'est un garçon en qui j'espère. Appelle-le comme tu voudras, mais qu'il soit l'exterminateur des Anglais.

On se révolte au Caire; le tambour bat la générale dans la cour de ma maison. On s'arme. Tuons les traîtres! autant d'Anglais de moins.

Adieu, ma Diane,
Ton LUDOVIC.

P. S. Mes amitiés à M. Guillaumin, que je ne connais pas. Pourquoi le préfères-tu à Bonaparte? Quelle comparaison! Quelle idée!

Nous avons besoin d'avertir celui qui prendra la peine de parcourir ces lettres écrites à différentes époques, que nous en avons élagué plusieurs d'un moin-

dre intérêt; de là des lacunes forcées, mais dans tous les cas peu préjudiciables au sens général de la correspondance. On ne sera pas surpris, cette explication étant donnée, des immenses intervalles qui se trouvent quelquefois entre la date d'une lettre et la date de celle qui la suit.

DE DIANE A LUDOVIC.

Charentonneau, ce 1799.

Mon cher Ludovic.

Oui, voilà un an que vous êtes parti, et vous n'êtes pas encore sur le point de revenir, malgré vos promesses et malgré mes lettres où je ne cesse de vous prier de rentrer dans votre famille. Vous ne répondez pas même à mes lettres. Je commence à craindre qu'elles ne vous soient pas remises exactement. Jugez si votre silence m'afflige. Sans les objets que vous m'avez envoyés, et dont je vous remercie beaucoup, mon Ludovic, je n'aurais pas eu une seule fois de vos nouvelles dans le cours d'une année.

J'ai tout reçu, le blé de Turquie, qui, selon M. Guil-

laumin, est d'un fort beau grain, les cinquante paires de petits poulets, et les plantes rares destinées à la serre chaude. Vous tardez tant à venir, que les poulets ont déjà fait une foule de petits, lesquels sont prêts à en faire d'autres. Rotis, ils sont excellents, mais ils sont encore meilleurs cuits dans le riz. Que n'êtes-vous là pour y goûter, mon ami ? Vous deviendriez gourmand, de même que je suis devenue une fine cuisinière. J'ai appris la cuisine en vous attendant. Cela m'occupe une partie de la journée ; le reste du temps, je l'emploie à repasser. Si vous voyiez comme je plisse maintenant ! aussi bien qu'une blanchisseuse de fin. Vous en jugerez par vos chemises de toile, quand vous serez ici ; car je vous ai aussi taillé des chemises que j'ai cousues pendant les soirées de l'hiver dernier. C'est tout à arrière-points, et je gagerais bien que dans l'Orient où vous avez vu tant de merveilles, à vous en croire et je vous crois, mon Ludovic, vous n'avez pas eu l'occasion d'admirer des chemises d'un travail aussi soigné que les vôtres.

A votre retour, Dieu veuille qu'il soit prochain, vous avouerez que personne n'a perdu son temps à Charentonneau. Vous ne reconnaîtrez pas la propriété, allais-je dire ; mais vous ne la connaissez pas encore,

comment apprécieriez-vous les embellissements que j'y ai fait faire d'après vos ordres ? Le jardinier a suivi vos conseils de point en point ; il a semé, le long du grand mur de la propriété, que sur votre approbation j'ai fait construire, des graines de plantes rampantes : toutes ont poussé, en sorte que le mur est entièrement tapissé, et se perd, vu de loin, dans la nuance du gazon et des arbres du parc. Vous serez content de nous, mon ami. Quoique vous soyez absent, chacun croit vous obéir ici quand il réussit à s'acquitter de sa tâche. Il n'y a que vous, oublieux, qui ne m'obéissiez pas, toujours occupé comme vous l'êtes avec votre gloire et votre Égypte. Qui est-ce qui vous blanchit là-bas ? Je suis sûre qu'on vous élime votre linge. Un beau pays, en vérité !

Nos récoltes de foin ont été satisfaisantes ; celles de la luzerne ne l'ont pas été moins, malgré quelques pluies qui nous ont dérangés au moment de mettre en grange. On vous a bien regretté pour les moissons. Nous avons mangé la soupe en plein champ, et M. Guillaumin, qui a voulu être des nôtres, a bu avec tous les moissonneurs à votre santé. Je vous ai gardé du pâté de la moisson pendant quinze jours, à cause d'un rêve que j'ai eu qui m'annonçait votre retour. Mon Ludo-

vic, je m'ennuie, j'ai des heures où je ne fais que pleurer. Seule pour les moissons, seule pour les vendanges, seule pour la coupe des bois; toujours seule. Je ne sais comment j'ai eu le courage de faire des confitures : elles sont pourtant délicieuses cette année. Nous avons sur les étagères douze pots de mirabelle, vingt de verjus, quarante de groseilles et trente d'abricots. J'ai bien envie de vous envoyer quelques pots de raisiné en Égypte, mais vous ne me renverriez plus les pots.

Si vous m'aimez, mon Ludovic, vous ne me gronderez pas de n'avoir pas démoli la chapelle. M. Guillaumin, à qui j'ai confié mes appréhensions, a été d'avis de ne rien entreprendre avant une plus mûre décision de votre part. Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, mais je n'ordonnerai jamais à des maçons d'abattre la chapelle. J'aurais peur de commettre un péché. Cependant, si vous le voulez à toute force, je me résignerai, mon Ludovic, et je prendrai le péché sur moi. Je me damnerai à votre place ; mais j'espère encore que vous changerez de résolution à cet égard. Cette chapelle ne nous gêne pas, et je puis, sans la démolir, vous avoir un pavillon d'été comme vous en désirez un au bout du parc.

Que je serais heureuse de me promener avec vous

dans notre propriété, où vous me diriez en nous promenant les curiosités que vous avez rencontrées en voyage. Je sais un endroit dans le petit bois, à deux cents pas du château, dont on ne voit plus de là que les girouettes, une île tranquille sur laquelle j'ai fait jeter un pont avec deux longues branches de sapin pour rampe. Vous et moi, mon ami, appuyés l'un sur l'autre, nous irons dans cette partie cachée du parc, nous passerons sur ce pont, et nous nous reposerons ensuite dans l'île. Là pendant des heures entières, et loin du monde, vous qui aimez parfois la solitude, nous nous amuserons à regarder nager nos canards.

Il faut enfin que j'aborde une confidence difficile. Ne me régardez pas avec vos grands yeux noirs, mon ami ; je n'oserais plus achever ce que j'ai commencé avec tant de peine. Savez-vous pourquoi je vous ai parlé des moissons, du parc, des confitures, et ne vous ai encore rien dit de notre chère enfant ? C'est que cet enfant que vous destiniez dans votre pensée à exterminer les Anglais, cet enfant, pardonnez-moi, mon Ludovic, n'est pas un garçon ; j'ai mis au monde une fille. Elle est ronde, rose et joufflue comme une poupée de Paris. Celle-là, je vous le jure, ne fera aucun mal aux Anglais. Ce n'est pas absolument ma faute, si je n'ai pas eu un

garçon ; convenez-en. Mais puisque nous sommes encore si jeunes tous les deux, pourquoi n'espérerions-nous pas d'avoir plus tard un garçon ? M. Guillaumin en a eu six de sa première femme ; il est vrai qu'il n'a pas passé sa vie à voyager par terre et par mer. Il n'est jamais allé en Égypte. En attendant, soyons heureux de la belle petite fille que le ciel nous a envoyée. Notre Ludovise — j'ai renoncé à la nommer Gertrude — est tout votre portrait. Elle aura de l'esprit comme un démon ; elle casse déjà comme une grande personne.

Je n'ai plus rien à vous dire, mon ami, sinon que je ne vous aime plus si dans trois mois vous n'êtes pas à table avec nous à Charentonneau. — Pour la vie,

Votre Diane.

Je ne sais pourquoi je préfère M. Guillaumin à votre Bonaparte ; mais cela est pourtant. D'abord il a su faire une fortune, et il a su la conserver ; il a bien aimé sa femme, de laquelle il ne s'est jamais séparé pendant trente ans. Il a été heureux, et il l'est encore. J'ai eu sans doute tort dans ma comparaison ; mais vous savez, mon ami, que je n'ai pas un grand esprit. Je vous aime, et c'est tout. N'est-ce pas assez ? D.

DE LUDOVIC A DIANE.

MA BONNE DIANE,

Je suis dans l'Inde et enfermé dans Séringapatnam, où ta lettre de reproches et de bons conseils m'est parvenue ; elle m'a été portée par les dernières caravanes. J'ai quitté l'Égypte, où la partie est perdue malgré les fanfares des ordres du jour et les proclamations orientales de Bonaparte. A la dernière victoire des Français, il n'en restera pas un pour lire son éloge et le porter au *Moniteur d'Alexandrie*. C'est trop d'ennemis à la fois : les Mamelouks, la peste, l'ophtalmie, le typhus, la guerre civile, la chaleur, le désert, l'incendie, les Anglais, les inondations, les moustiques et une foule d'autres fléaux. On croit, d'après la Bible, que l'Égypte n'en a que sept ! naïves croyances ! C'était le bon temps pour elle lorsqu'elle n'avait que sept fléaux. J'ai presque joui de tous les avantages du progrès. Un cavalier de Mourad-Bey m'a ouvert le front d'un revers de son damas ; j'ai eu la peste dans la poétique ville d'Arsinoë, l'ophtalmie au Caire, le typhus à Rosette ; j'ai souffert de la faim et de la soif au milieu du désert, et je conserverai toute

ma vie une large cicatrice au pied, des suites de la piqûre d'un moustique.

J'eusse enduré sans me plaindre ces douleurs, si j'avais pu compter sur le dédommagement de la gloire; mais excepté celle de vaincre les Turcs dans des rencontres qui nous affaiblissent sans cesse et ne diminuent pas leur nombre, quelle gloire réelle avons-nous acquise depuis trois ou quatre conquêtes, comme le Caire et quelques autres villes moins importantes de la haute Égypte? Tout nous est contraire, les hommes et les éléments, la terre et l'air. Nos ennemis sont invincibles, parce qu'ils se reproduisent à mesure qu'on les détruit; et nos amis nous détestent, nous abhorrent et se révoltent contre nous, leurs protecteurs, nous venus pour les civiliser, les affranchir, les élever au rang de nation. Nous-mêmes nous nous haïssons; les chefs se jalousent; Kléber méprise Bonaparte, Bonaparte a peur de Kléber. La position est désastreuse; je l'ai abandonnée. Malade, découragé, désabusé sur quelques points, j'allais m'embarquer sur un aviso destiné à porter des dépêches à Toulon; nous étions même à la voile. Tout à coup, une frégate française envoie à notre bord une chaloupe montée par quelques matelots et un officier. Je reconnais dans cet officier un de mes camarades d'é-

tude de Juilly; nous renouons vite et chaleureusement; il me peint le désordre social de la France, tableau attristant pour des âmes pleines d'ardeur et de conviction, comme la sienne et la mienne. Il me fait part de son projet; il se rend dans l'Inde pour mettre son épée au service de Typpoo-Saeb contre les Anglais. La cause est belle, elle est française, elle est glorieuse. Je suis tenté de l'accompagner; il m'y engage. C'est une campagne de quelques mois seulement; un pays admirable à voir, un peuple à venger, du sang anglais à répandre. Je me laisse entraîner, et je pars pour l'Inde.

Ne crois pas que je n'aie pas mis en balance la joie de te revoir, ma Diane; tu calomnierais mon cœur et ma mémoire ; voilà pourquoi les voyages l'ont encore emporté sur toi. Je me suis dit : Si je retourne près d'elle sans avoir tué en moi le dévorant instinct de voyager et de me battre, puisqu'il faut l'avouer, je ne serai pas tranquille, je ne serai pas digne du repos de la famille, du bonheur domestique qui m'attend. Je n'ai pas fait un faux calcul en raisonnant ainsi : donnons aux passions, elles nous tiendront quittes plus tard. Si je me suis trompé, l'erreur ne se renouvellera plus. Tout est bénéfice pour la maturité, dans les égarements mêmes de la jeunesse. Tu ne douteras pas de ma sincérité quand je

t'assurerai que je n'ai cédé à cette résolution, pourtant si sensée, n'est-ce pas, ma Diane? qu'en comprimant l'élan d'aller vers toi, élan continuel pendant la traversée. Doux sophisme que je m'imposais en fuyant la France! Plus je m'éloigne de ma chère Diane, murmurais-je au bruit des flots, et plus je m'en rapproche; car le temps est aussi un trajet, et je l'abrége en accomplissant celui qui me mène dans l'Inde.

Sais-tu un autre bonheur de mes rêves éveillés quand j'étais assis à l'arrière du vaisseau, regardant l'écume blanche qui me fouettait le visage? Je me plaisais aux pensées du retour, et je me proposais de te tromper. Elle ne sera pas prévenue de mon arrivée; je partirai du Havre, par exemple, si c'est au Havre que je débarque; et sans lui écrire, j'irai droit à Paris. Paris! passons vite sur cette joie! Je vais à la place Dauphine où sont les voitures pour Charenton; ou bien j'irai à pied. J'arrive à Charenton, je descends jusqu'au pont. Il est nuit, mais pas nuit noire; on voit, mais on ne reconnaît pas. Où est Charentonneau? je demande à un pêcheur : — Là, monsieur. — Quarante francs pour lui! c'est une promesse, je l'acquitterai; la porte du jardin est entr'ouverte, au bout de l'allée le château; je pousse la grille doucement, je passe, me voilà dans la grande allée.

Au fond une lumière. Je marche encore. Non je n'irai pas tout droit. Ton cœur me verrait et je me mettrais à crier. Je prends un détour, une petite allée, je soulève des rameaux de poiriers, j'écarte des ceps de vigne. Je touche à la maison, je me glisse contre la croisée, je franchis les deux marches du perron, j'ouvre la porte d'entrée... Diane! les larmes m'empêchent d'écrire. Tu vois si je t'aime, et si j'aime ma famille, mon foyer, ma maison, mes arbres, ma patrie, ma fille surtout. Qu'elle soit la bien-venue! le garçon viendra un jour; élève-la avec ta bonté, ta douceur et ton inaltérable clémence de caractère. Je lui envoie des Indes un costume complet de fille de Nabab et un petit palanquin en forme de cygne où on la promènera dans la campagne quand il fera beau. Le costume et le palanquin sont deux merveilles de goût dans le travail. Que ma Ludovise sera belle là-dessous, entourée de mousseline et de flammes écarlates! Tâche que tout cela dure quelques mois, afin que je jouisse encore à mon retour du bonheur de voir ma fille contente de mon cadeau.

Par la même occasion, je te fais passer trois petits bateaux en jonc, tels que ceux qu'on emploie ici pour les promenades sur les rivières; on les jettera sur le bras de la Marne qui traverse notre propriété. Rien

n'est plus élégant ni plus léger. Dans six caisses parfaitement disposées, j'ai aussi emballé un mobilier complet en laque de Chine; siéges, écrans, paravents et tapisserie gommée. Arrange un salon avec ces délicieuses babioles, ce sera notre salon indien, la pièce du souvenir. C'est là que nous prendrons le thé avec l'excellent M. Guillaumin, que je commence à singulièrement aimer à cause de toi.

Oui, ma Diane, nous touchons au port; la forteresse où je suis enfermé avec Typpoo-Saëb et ses braves soldats, sera la ruine des Anglais. Anéantis sur ce point, ils sont vaincus et vaincus partout, dans tous leurs comptoirs, dans toutes les villes qu'ils ont volées; ils disparaissent de cette partie du globe; l'Inde alors tend la main à l'Égypte, et les Français arrivent, et sont reçus comme des libérateurs, des amis, des frères; la partie est superbe, elle est sûre, et l'heure va sonner. Les Anglais nous assiègent dans Seringapatnam qu'ils viennent! qu'ils viennent donc!

N'est-ce pas odieux qne des pirates dont l'île ne produit que du charbon et de la bière, possèdent, eux, sans chaleur, sans soleil, sans imagination, le pays de l'imagination et du soleil? Les misérables mettent des ballots de poivre et de cannelle dans les pagodes, traitent

des peuples naïfs, bons, hospitaliers, comme ils en useraient avec leurs Irlandais ou leurs chiens, font boire du porter aux Bayadères, et détrônent des rois antiques, mystérieux, comme s'ils pouvaient les remplacer par autre chose que des gouverneurs ivrognes, perdus de dettes à Londres et qu'on fait rois dans l'Inde, de peur de les envoyer comme galériens à Botany-Bay.

Chasser ces écumeurs de ce beau pays, le rendre à ses légitimes maîtres, l'unir à la France par le lien des arts et du commerce, c'est, tu en conviendras, se vouer à une noble cause ; cette gloire mérite d'être aimée.

Cette mission remplie, je retourne immédiatement en France, et je deviens bourgeois de Paris, mieux encore, maire de Charentonneau, s'il y a un maire à Charentonneau.

Mes amitiés à M. Guillaumin, ma vie à toi et à ma fille.

LUDOVIC.

P. S. Tu as peut-être bien fait de ne pas démolir la chapelle. Il faut voir. L.

DE DIANE A LUDOVIC.

1800.

Mon ami,

Me trompez-vous encore cette fois-ci? est-ce irrévocablement arrêté, me reviendrez-vous sans faute après une victoire que vous croyez infaillible, ce qui n'est pas tout à fait le sentiment de M. Guillaumin, et me reviendrez-vous pour toujours? songez-y : nous sommes dans la troisième année de votre absence; le XIXe siècle a commencé depuis quelques mois. Je veux croire, j'en ai besoin, à votre promesse d'ailleurs garantie par votre désir si ardemment exprimé de vous délasser enfin au sein de la paix domestique de vos courses et de vos fatigues sans but. Ne supposez pas, mon ami, si je juge un peu légèrement ce que vous appelez la gloire, que je prétende vous effacer, vous retirer du monde, quand vous serez avec nous. Un homme n'est pas né pour filer à la veillée, ou bercer des enfants; pour être oisif encore moins. Sans activité, votre cœur s'engourdirait, peu à peu vous tomberiez dans l'ennui des autres et de vous-même, et vous ne m'aimeriez plus; je serai donc la première à vous en-

gager au travail. Si j'osais vous proposer un choix de profession, je vous conseillerais d'essayer du commerce de mon père; vous savez qu'il avait amassé en moins de dix ans trois cent mille francs dans la vente des vins du midi; il ne passait pas cependant pour un des plus forts négociants de Bercy où étaient ses caves; où elles sont encore puisque ma mère en touche les loyers. Ma mère nous louerait ces caves à un prix que nous règlerions nous-mêmes; et nous reprendrions sans peine, j'en suis sûre, l'ancienne clientelle de notre maison. Mon projet me paraît bon; M. Guillaumin n'entrevoit aucun obstacle sérieux à sa réalisation, quoiqu'au fond il eût préféré vous associer à son fils aîné pour le commerce de la bonneterie en gros; sans le lui confier, j'ai pensé qu'il vous répugnerait peut-être d'être bonnetier. Moi-même je m'habituerais difficilement à vous voir, vous si impatient, manier des chaussettes et vanter des pantalons de tricot. C'est un préjugé sans doute; mais marchand de vins en gros, c'est différent, on va à la Bourse presque tous les jours, on voyage parfois, on a un bureau, des commis; on est considéré; on est négociant en un mot. Quelque chose me dit, mon Ludovic, que vous seriez excellent dans cette partie; vous la traiteriez d'ailleurs à votre aise et la quitteriez quand

vous en seriez las, n'ayant pas besoin de votre industrie pour vivre et assurer un avenir à votre famille. Négociant en vins en amateur, voilà le rêve que je fais pour vous; je ne vous demande pas de me répondre si mon plan vous sourit, car j'ai la certitude de vous embrasser bientôt, et par conséquent, celle de ne plus vous écrire. Au coin du feu où l'on cause tant, où l'on causerait toujours, je renouvellerai ma proposition et déduirai mieux les raisons qui me portent à la croire bonne. Une pensée me vient : riez-en, moi j'en ris aussi: quand j'étais petite fille, je me plaisais à me voir dans l'avenir la femme d'un négociant en vins.

Quels beaux cadeaux vous avez envoyés à la famille! les bateaux de jonc sont déjà sur les petits embranchemens de la Marne qui traversent le parc; tous les voisins accourent pour admirer leur singulière forme. Notre Ludovise préfère le plaisir de s'y balancer à celui d'être portée sur le palanquin, du reste d'une construction fort originale; mais, à propos, vous n'y avez pas songé? Il faut au moins le concours de quatre domestiques pour promener une personne en palanquin. Outre que je ne les aurais pas à mon service, je n'oserais pas encore, dans ce temps-ci, les employer en si grand nombre à porter publiquement un enfant sur

une façon de trône. Consolez-vous ; il en restera un riche joujou, une curiosité rare dont votre Ludovise s'amusera comme elle l'entendra.

Est-il vrai, et je n'ai pas voulu d'abord m'en rapporter à M. Guillaumin, mais d'autres personnes compétentes me l'ont affirmé, est-il vrai que ces sièges tristes, encadrés d'un filet d'or, mince comme rien, assez peu solides, étroits, incommodes, toujours sous le point de fuir de dessous vous ; que cette tapisserie gommée aussi noire que les siéges, d'un beau noir sans doute, mais noire enfin, où il y a de vilains Chinois chauves qui font semblant de pêcher je ne sais quoi dans un petit ruisseau d'or, que ces poupées de Chinoises, aux yeux pointus, assises sur leur talons et se regardant comme des chiens de faïence, que cela coûte trente mille francs. Trente mille francs, sainte Vierge ! est-ce possible ? Mais, mon Ludovic, c'est fort laid ce que vous appelez de la laque, c'est lugubre comme tout. Trente mille francs ! c'est donc la mode, là-bas, au pays où vous êtes, d'acheter fort cher ce qui est laid ? Pour vous être agréable, cependant, je vous ai meublé un salon avec ces tristes magots dont vous vous régalerez tout seul, s'il vous plaît, car ce n'est pas moi qui vous en disputerai la jouissance. Trente mille francs ! lors-

que avec trois cents francs seulement on achèterait, au faubourg Saint-Antoine, chez M. Rigaud, une tapisserie qui aurait représenté, façon velours d'Utrecht, les amours de *Télémaque dans l'île de Calypso.*

Indulgente pour vos affreux Chinois, vous serez indulgent, je l'espère, pour une petite liberté que j'ai prise sans votre avis. Vous permettiez qu'on ne démolît pas la chapelle; je l'ai fait réparer. Au bout du compte, nous n'en serons, convenez-en, ni plus ni moins dévots, et cela nous vaudra l'affection de quelques voisins. Vous l'ignorez là-bas, mais en France on revient un peu à la religion. C'est un besoin. On n'ose pas trop, mais on ose. Des prêtres sont rentrés dans leurs paroisse. Il faut de la religion enfin dans ce monde, mon bon Ludovic; n'est-ce pas? Dites, vous qui avez de l'esprit. Oh! quel jour de bonheur! mon Dieu! le jour où notre Ludovise fera sa première communion dans notre petite chapelle. Elle aura pour voile, pour ceinture, pour robe, de cette belle mousseline que vous venez de nous envoyer, avec des paillettes d'or et des franges blanches. Alors j'aurai huit ans de plus; mais qu'importe, puisque vous aurez huit ans de plus aussi et que nous ne vivrons plus que pour notre Ludovise chérie. Vous comprenez maintenant pourquoi

j'ai désiré conserver la chapelle ; et vous y viendrez ce jour-là mon ami. Allons ! cela ne fait pas de honte d'aimer le bon Dieu. Vous ne vous mettrez pas à genoux, soit ! et quand vous vous mettriez à genoux ? Vous aimerez tant notre fille et vous serez si content ce jour-là, que vous ferez tout ce qu'elle voudra. Voyez M. Guillaumin, il a été un peu jacobin, quoi qu'il en dise, le voilà radouci ; il ôte son chapeau devant la croix, et envoie ses plus beaux fruits au curé de Conflans. Mais je ne prétends pas vous écrire un sermon, mon ami ; vous me croiriez déjà vieille. Je ne le suis pas cependant, il s'en faut. Si vous saviez, mon Ludovic, mais je ne veux le dire qu'à vous, pour qui je n'ai rien de caché et qui êtes indulgent ; depuis la naissance de notre Ludovise les quelques taches de rousseur que j'avais auprès des tempes se sont effacées ; mes cheveux sont devenus si longs que je ne sais comment les arranger sur ma tête, et j'ai pris un embonpoint dont on dit que je ne dois pas me plaindre. Vous me trouviez délicate, méchant, pour ne pas convenir que j'étais maigre ; je ne le suis plus. Gardez votre bonté, mon Ludovic, je suis belle. En êtes-vous fâché ? venez voir si je mens.

Je vous remercie des termes d'affection que vous

avez mis dans votre lettre pour M. Guillaumin, dont vous aimerez le caractère et la franchise, quand vous serez ici. Je lui dois une remarque qui m'a rendue bien heureuse. « Votre mari, m'a-t-il fait observer après avoir écouté un passage de votre dernière lettre, votre mari peut venir d'un moment à l'autre, puisque son retour n'a été différé que par un événement militaire sur le point de s'effectuer; même il n'aurait pas été étonnant qu'il arrivât ici avant sa lettre, si le navire sur lequel il aurait pu s'embarquer avait été plus favorisé par les vents que celui qui vous a apporté de ses nouvelles. »

Le miracle ne s'est pas fait; la lettre est venue avant vous; mais je ne me plaindrais pas cependant si vous la suiviez de près. M. Guillaumin m'a fait cette joie. Aimez-le donc davantage.

J'ajoute les petits bras de notre fille aux miens, et nous vous les tendons, mon ami.

DIANE.

DE DIANE A LUDOVIC

MON LUDOVIC,

L'année 1800 va finir, et vous êtes toujours dans l'Inde, si toutefois vous vivez encore; doute déchirant pour mon cœur. Que penser de votre silence depuis un an, quand je suis convaincue qu'il est arrivé au Havre plusieurs vaisseaux partis du pays où vous êtes, et quand j'aurais pu recevoir de vos nouvelles, soit par Londres, soit par Hambourg, soit encore par la Hollande? Mais rien, rien. Mon anxiété est d'autant plus vive que les papiers publics, que je me suis mise à lire attentivement, ne m'ont pas laissé ignorer le sort de la garnison enfermée dans la forteresse de Seringapatnam. Les Anglais l'ont prise après un combat où vous avez peut-être péri. J'ai peur de lire un jour votre nom dans la liste des morts. Deviez-vous finir ainsi, vous qui avez le droit de jouir des avantages d'une vie recluse et sans agitation auprès de votre femme et pour votre enfant, au milieu de vos amis, dans votre patrie, chez vous, sous votre toit? Pour qui est donc le bonheur, si ceux qui l'ont à

leur porte, vont le demander à six mille lieues de leur pays? Mon emportement contre votre folle existence m'est une ferme certitude que vous vivez encore, car mes pleurs sont pleins de blâme pour vous. Ou la gloire est un plaisir, ou elle est un devoir; si elle est un devoir, celui-ci est-il comparable au devoir de protéger sa famille, de veiller à son honneur, à sa défense? Et, mon Dieu! qui apprendra jamais que vous avez mérité de la gloire! On oublie déjà les hommes qui ont fondé la république, pour ne parler que de ce jeune Bonaparte qui vous a tourné la tête. Vous verrez la belle fin qu'il aura. Du moins parle-t-on de lui, mais vous qui n'êtes pas même un de ses capitaines, quel est votre espoir? vous avez déployé cent fois plus de courage que lui en Égypte, j'en suis certaine, et personne ne vous connaît en France, et ne vous connaîtra jamais. Lui-même l'a-t-on vu se prodiguer au moment du combat? Il a, comme les nobles Italiens, des gens qui se battent pour lui : ils se nomment Kléber, Caffarelli, Desaix, Davoust, Marmont. Son nom couvre tous les noms, cependant. Votre gloire me fait pitié!

Oui, je suis en colère, et je déraisonne quand je songe que si vous étiez ici, les fermiers ne me voleraient pas impunément. C'est presque un pillage

depuis que la propriété rapporte plus qu'on ne l'espérait. Il est vrai que je ne sais, malgré ces vols, où mettre tout l'argent qu'elle produit. Obligée de me passer de votre approbation, j'ai acheté, de mon propre mouvement, deux vastes prairies dont nous n'étions séparés que par le mur dernièrement élevé. On l'a reculé, et ainsi les deux prairies sont maintenant contiguës au parc. Je les ai données en fermage au prix de six mille francs chacune, avec la réserve d'y avoir douze vaches et trois chevaux. Aujourd'hui il vous faudrait une heure pour faire le tour de votre propriété, en marchant d'un bon pas.

Si je retombe dans ces détails, mon ami, c'est que je ne crois pas qu'il vous soit arrivé malheur. Soit que le vaisseau sur lequel étaient vos dernières lettres ait été capturé par les Anglais, soit que vous soyez vous-même leur prisonnier dans l'Inde ou ailleurs, j'explique, quand je suis plus calme, ou votre silence ou votre long retard.

Ai-je bien fait? Lisez ceci, mon ami. L'autre jour, un jeune homme d'un costume triste, parlant à peine le français, se présente chez nous à la Pintade, et me demande avec une curiosité pleine de modestie, si j'ai un enfant. Je lui montre notre Ludovise. Souhaitez-

vous qu'elle reste toujours belle, madame, me dit-il, qu'elle conserve son teint fleuri, ses jolis traits, ses beaux yeux? — Qui êtes-vous, monsieur? il me répond : — Un élève du docteur anglais Jenner; un des jeunes médecins qu'il envoie en France pour vacciner ceux qui ont foi en sa découverte. Livrez-moi le bras de votre enfant et j'assurerai sa vie contre les chances d'un mal affreux, contre la petite vérole. — Voilà son bras et le mien, monsieur, faites. » Émerveillé de notre bonne volonté, il nous a percé légèrement le bras à toutes deux, et quand je lui ai ensuite demandé ce que je lui devais pour son opération, il m'a dit : « Votre bénédiction, madame, je suis quaker. Toutes les créatures sont nos sœurs; nous ne donnons, dans notre secte, le nom d'ennemi qu'au péché. » Et il s'est retiré.

Et j'ai pensé à vous, mon ami, dès que ce jeune homme m'a eu quittée. Malgré la guerre, malgré des inimitiés sanglantes entre sa nation et la nôtre, il vient chez nous pour vacciner nos enfants, les sauver d'un mal horrible, tandis que vous, mon ami, vous parcourez la terre uniquement pour tuer des gens qui, après tout, ne vous ont pas porté grand dommage. Qui sait si vous n'avez pas tué, dans un coup tiré au hasard, le

frère de ce jeune médecin anglais, sauveur de votre fille et le mien peut-être.

Je n'ai aucune raison de croire qu'un envoi, que je vous adressai, il y a trois mois, vous est parvenu. C'était un petit trésor de famille. Six cravates brodées par moi, une bourse, les premiers cheveux de votre fille, des fleurs arrosées par elle et soigneusement séchées et fermées entre deux feuilles de papier, et quelques autres objets dont nous seuls, vous et nous, comprenons la valeur. Si cette lettre doit rester sans réponse comme les précédentes, je n'hésiterai plus à prendre une résolution dont un délaissement prolongé m'a inspiré la pensée. Mais j'attendrai encore deux mois.

Votre amie, DIANE.

DE DIANE A LUDOVIC.

20 février 1804.

MON AMI,

Je partirai demain pour le Havre, où je m'embarquerai sur un navire en charge pour les Indes, le temps assigné par moi à votre retour étant largement

écoulé. On dit que la saison est mauvaise pour entreprendre la traversée. M. Guillaumin condamne ma détermination ; mais rien ne m'arrêtera, ni la mer, ni le danger, ni la guerre, ni les conseils de l'amitié, pas même ma fille, que je laisse aux soins de ma mère, désespérée de mon voyage. Ce n'est pàs que j'attende beaucoup de ma tentative; vous êtes si loin, si vous êtes encore! Mais j'aurai du moins été malheureuse par vous, et je vous aurai donné par là, à mes yeux, une irrécusable preuve d'attachement.

Prévoyant toutefois que des accidents, fort tristes à énumérer, mais faciles à rencontrer dans un voyage aussi long que celui que je vais faire, pourraient mettre un terme forcé à mes recherches; et prévoyant aussi que, par un hasard non moins ordinaire, il serait possible que vous rentrassiez en France pendant mon absence indéfinie, j'ai pris soin de confier à M. Guillaumin le double de l'inventaire que je transcris dans cette lettre. Vous verrez avec quelle économie j'ai conduit la maison et avec quel ordre je l'ai disposée avant de partir.

Il y a, dans mon secrétaire, 50,000 francs en or, par petits paquets de 500 francs, notre contrat de mariage, mes parures de noces, une en corail, l'autre en

diamants, votre portrait et un corset de femme roulé dans son lacet. Dans ce corset sont cousus 20,000 francs de billets sur la banque de Londres. En 1793, ma mère les cacha de cette manière afin de les emporter avec elle si elle était forcée de fuir. Prenez vos précautions quand vous découdrez ce corset.

Au fond d'un bas de soie j'ai mis 2,000 francs en quadruples d'Espagne. Ce sont mes économies de demoiselle, elles appartiennent de droit à Ludovise ; — chère enfant !

Nous avons mille voies de bois en magasin, de la dernière coupe. C'est de l'excellent chêne. Tenez haut les prix et ne vendez pas en bloc, on y perd.

Je vous engage beaucoup à ne pas vendre nos foins tout de suite, parce qu'il est probable que la récolte de cette année sera mauvaise. Ne traitez donc qu'avec beaucoup de circonspection.

Pour que vous ne soyez pas de longtemps sans linge de table, je vous ai fait tailler douze douzaines de serviettes écrues et autant de drap. Ne donnez pas à blanchir au dehors, c'est la mort du linge.

Tous nos papiers, nos traités avec nos fermiers, nos inscriptions au trésor, sont déposés chez un notaire de Charenton.

Si je ne vous recommande pas notre fille, c'est que je connais votre affection pour elle et que je ne doute pas des soins de toute sorte dont vous l'entourerez.

Vous vous souviendrez de moi, j'en suis persuadée, si Dieu permet que vous veniez à la Pintade pendant que je serai à vous chercher sous un autre ciel. Laissez-vous conduire par Ludovise, elle vous dira l'endroit du parc où j'allais pour penser à vous, lire vos lettres, arracher les mauvaises herbes, faire aligner des baliveaux et donner à manger aux poules. Veillez à ce qu'on n'oublie pas de les faire manger deux fois par jour. Je les ai ainsi habituées. Je suis triste de quitter ces petits soins, qui étaient ma vie, et je serais désespérée, en partant, si je ne partais pour aller vous chercher. Pardonnez-moi, mon ami, si vous m'avez trouvée si commune dans mes idées, mais je vous ai bien aimée malgré cela.

Adieu! adieu. DIANE.

DE LUDOVIC A DIANE.

Ile Saint-Domingue. — 18[illegible].

Je suis dans l'Amérique, à Saint-Domingue, ma dernière étape, à quarante jours du Havre. Fortune

de guerre ! les Anglais nous ont chassés de la forteresse de Seringapatnam. A eux les Indes jusqu'à ce qu'une révolte les y extermine, une révolte semblable à celle qui a eu lieu ici il y a quelques mois. Pour te prouver que je ne suis pas un fou de gloire, un don Quichotte courant les aventures, j'ai mis une dernière fois mon bras au service de la plus sainte des causes, la liberté humaine, l'indépendance des noirs. Je défie l'homme le plus indifférent, le plus sceptique, de blâmer mon dévouement. Il y avait de l'ambition dans l'expédition d'Égypte, soit ; de la vengeance dans mon voyage aux Indes ; soit encore. Mais ici je combats pour les droits de mes frères. J'aurai une belle action dans ma vie ; ne parlons pas des autres. Je n'avais été jusqu'ici qu'un soldat, je suis maintenant un citoyen de l'univers, un homme.

Je pense donc comme toi, chérie ; la gloire pour la gloire est une chose creuse. Aussi j'ai, par expérience, le plus sage dédain pour ces hommes dont le métier est de se battre toute leur vie pour le compte d'un empereur ou d'un roi. On appelle cela de la bravoure ; c'est tout simplement un épaississement d'esprit. A quelques exceptions près, un homme qui se bat pendant vingt ans est un niais courageux. Plus il a de

grades, plus son avancement a été étrange. Comprend-on qu'il soit grandement considéré, parce qu'il a eu la simplicité de se battre sur un signe, tantôt contre les Russes, tantôt contre les Allemands, tantôt contre les Espagnols? Non, cela n'est pas la véritable gloire; c'est de la servitude, c'est de la domesticité richement galonnée.

Ne sois donc plus en peine, ni pour ma vie, ni pour mon bon sens. Je te reviendrai raisonnable, digne, mais avec deux doigts de moins, perdus dans cette bataille contre les Anglais. Ne m'en veux pas si je ne suis pas passé immédiatement en France après notre défaite. Je n'avais qu'une occasion de la revoir; c'était de me rendre à Saint-Domingue sur le navire de mon ami, celui qui m'avait conduit aux Indes. A Saint-Domingue, les moyens ne me manqueront pas pour rentrer chez moi; et combien je le désire!

Quelle joie m'ont causée tes lettres, tes fleurs, les cheveux de Ludovise et tes cravates brodées! J'ai tout reçu au port d'où nous avons mis à la voile pour Saint-Domingue. Chaque objet a eu ses baisers et les a tous les jours; en les regardant, je suis près de vous. Je m'isole, je ferme les yeux longtemps, je pense à vous deux, j'étends les mains comme un aveugle, et je vous

sens là près de moi. Mes doigts se promènent sur le front de ma fille, sur ses yeux, sur sa petite bouche, sur ses épaules, et j'ai son image sous la main. Et puis c'est ton tour, et enfin, charmantes têtes aimées, je vous réunis toutes deux et vous presse sur mon cœur. Pourquoi me dire que tu es beaucoup plus belle? Ne l'étais-tu pas assez? Songe, folle chérie, que depuis quatre ans je ne suis pas embelli, moi; je suis cuivré comme un Indien, mes cheveux ont blanchi de fatigue, j'ai maigri, j'ai perdu deux doigts. Si j'enlaidis et que tu deviennes de plus en plus belle, qu'arrivera-t-il?

Purs contentements de la famille! Il n'y en a pas d'autres au monde. Et que de familles un seul mot a faites heureuses ici! Je n'ai pas pu être témoin d'un spectacle unique dans les annales de l'humanité. Il avait été décidé qu'à midi, au coup de midi, la liberté des noirs serait officiellement proclamée. De distance en distance, un coup de canon devait propager la nouvelle dans l'île entière. Midi sonne et au même instant un nègre paraît sur un promontoire, un autre plus loin, un autre plus loin; en moins d'une heure plus de quarante lieues savaient la grande nouvelle. Le canon devenait inutile. On s'attendait à un immense cri. Point

du tout. L'étouffante joie s'en allait par les larmes : plus de cinquante mille esclaves pleuraient.

Je suis donc vivant et plus que jamais disposé à retourner en France, dès que la colonie républicaine aura organisé une forme de gouvernement appropriée à ses nouvelles mœurs. J'ai une fonction civile dans le conseil provisoire, qu'il serait mal de résigner avant un terme d'ailleurs très-prochain.

Prépare tout pour mon retour à Charentonneau ; arrange-moi, bonne, un cabinet dans un endroit tranquille du château. Point de tableaux de bataille dans ce cabinet, je t'en prie ; des scènes champêtres, des paysages, tant que tu voudras. Fais-moi bourgeois. Aie-moi des pantoufles fourrées, un paravent et même un petit bonnet de coton. Je ne serai pas beau là-dessous ; je ferai peur à Ludovise. Je veux de la soupe tous les jours ; où mange-t-on de la soupe, si ce n'est chez soi ? Invite, pour tous les jeudis, M. Guillaumin. Ah ! voilà un homme !

Je ne te promets pas, chère amie, de devenir tout à coup négociant en vins, car il faut de la pratique pour exercer ce commerce honorable, mais j'y penserai. Et d'ailleurs, pourquoi négociant ? Rentier à Charentonneau, n'est-ce pas assez ? Coupant la vigne, coupant les

arbres, coupant... je crois que tout cela se coupe du moins. Tu me guideras ; je serai ton élève.

A bientôt donc ! à bientôt le bonheur, la véritable joie de l'âme, la femme qu'on aime, l'arbre qu'on a planté, l'enfant qui vous console ! à bientôt le ciel !

LUDOVIC.

DE DIANE A LUDOVIC.

MON CHER LUDOVIC,

Auriez-vous encore rencontré en route, j'en ai peur, quelque peuple à délivrer, mon ami ? Six mois se sont écoulés depuis la lettre qui me fit renoncer à mon projet de courir vous chercher aux Indes, et depuis six mois je ne vous vois pas venir cependant. Qui vous retient encore ? Vous m'avez dit, je m'en souviens, dans quelques-unes de vos lettres datées du Cap, qu'après avoir conquis la liberté, il restait à la raffermir avec de bonnes institutions pour compléter l'œuvre ; mais cela même m'inspire des doutes sur la proximité de votre retour. S'il s'était opéré une transformation en vous ? Si, détrompé sur la gloire du soldat, vous vous étiez passionné tout à coup pour la

gloire du législateur? Je me demande ce que j'y aurais gagné. Vous n'en continueriez pas moins à vous tenir éloigné de votre patrie et de votre famille, qui est un peu la patrie aussi, si je ne me trompe dans mes pauvres raisonnements. Et pour dire ma petite pensée sur ce point, je vous demanderai, mon ami, si votre maison n'est pas un état à gouverner, un état qui a ses guerres, ses ennemis, ses intérêts à débattre; si votre femme n'a pas besoin de votre vigilance et de votre affection; si votre fille ne compte pas sur votre protection pour lui choisir un mari? A qui auriez-vous droit d'adresser des reproches si, pendant votre absence, la mauvaise administration de vos affaires entraînait votre ruine, si votre femme devenait tout à coup d'une légèreté blâmable, si votre fille venait plus tard à se guider sur l'exemple de sa mère? je ne suis pas une sainte et la bonne réputation d'une maison ne s'accroît pas en raison de l'absence du chef. Ceci n'est pas dit pour vous effrayer, mais pour vous rappeler que vous êtes mari et père, autant que citoyen de l'univers, ainsi qu'il vous plaît de vous qualifier.

J'ai de grandes craintes pour moi-même, s'il faut enfin vous l'avouer. Ennuyée de vivre dans la solitude,

j'ai accepté quelques invitations dans le monde, l'hiver dernier. Vous ne m'avez pas condamnée à mourir de tristesse, n'est-ce pas? Et qu'est-il arrivé? c'est que j'ai pris un goût infini pour les bals; à ce point, que je n'ai manqué à aucun; et ils ont été fort brillants à Charenton. La première je me suis blâmée de ces dissipations qui m'ont un peu portée à prendre en dédain mes travaux journaliers; mais je le confesse, je n'ai pas toujours été assez forte pour me vaincre. Et puis on m'assurait que j'étais si bien, si enjouée, que je n'osais pas renoncer à m'attirer des compliments. Vous auriez été vous-même enchanté de ma toilette; les fleurs dans les cheveux me vont à ravir. Je ne cessais jamais de danser; ma simplicité faisait excuser ma gaucherie. C'était parmi les jeunes gens une lutte de galanterie. Tous voulaient me reconduire. Je refusais toujours, car mon cavalier était avec moi, le bon M. Guillaumin. Il vous racontera nos parties quelque jour.

Si vous blâmiez par hasard ce peu de plaisir que je me suis permis, dites-le-moi, mon ami, et l'hiver prochain je n'irai pas au bal, à moins que vous ne soyez ici pour m'y accompagner.

A force de penser à vous et à ce qui pourra vous

attacher tout-à-fait à la France quand le sort vous y ramènera, j'ai conçu un projet nouveau. Si vous n'avez pas un penchant décidé pour la vie retirée, un penchant réel et susceptible de résister à une longue durée de temps, pourquoi n'habiterions-nous pas Paris ? Achetons une maison dans la Chaussée-d'Antin où les riches bourgeois se portent aujourd'hui de préférence, et voyons le monde. Là nous serons dans le voisinage des théâtres, des promenades, au centre des affaires et des plaisirs. Il ne serait pas impossible que l'attrait de cette agitation vous retînt plus étroitement en France que les agréments un peu monotones de l'existence qu'on mène toute l'année à Charentonneau. Je la regretterai parfois, mais pour vous quel sacrifice ne m'imposerais-je pas, mon ami ? Dites-moi si je puis traiter de l'achat d'une maison dans le quartier dont je vous ai parlé. J'attendrai votre réponse.

Comme je crains de manquer l'occasion, — et il n'y en aura pas d'autre avant six mois, — de vous faire parvenir ma lettre par la voie de Brest, je la termine brusquement ici.

Je vous attends. DIANE.

DE LA MÊME A LUDOVIC.

1805.

Mon ami,

Six ans bientôt que vous m'avez laissée. Six ans! J'avais dix-huit ans et j'en ai plus de vingt-quatre; vous étiez dans votre vingt-cinquième année et vous entrez dans la trente-unième. Y avez-vous songé? Mais pour peu que vous tardiez encore, nous ne nous reconnaîtrons plus, mon Ludovic; et nos goûts auront changé peut-être comme nos visages. Notre fille a cinq ans, et quand elle m'interroge sur vous, je ne sais que lui répondre. Elle finira par croire que je la trompe et qu'elle n'a pas de père. Je n'ignore pas combien il vous est difficile de m'écrire et de venir, maintenant que tant de mésintelligences règnent entre Saint-Domingue révolté et la France. On parle de malheurs inouïs, d'incendies, d'assassinats, de blocus. Ne sortirez-vous pas de cet enfer? Je suis loin de vous croire en colère contre moi, à cause de ma dernière lettre. Oh! n'avez-vous pas deviné qu'elle était pleine d'un ton de fausseté depuis la première jusqu'à la dernière

ligne? Non, mon Ludovic, je ne suis pas allée au bal, dans le monde, comme je vous l'ai écrit. Le monde, c'est vous, c'est ma fille, c'est l'espoir d'être réunis tous les trois bientôt. Non! vous n'avez pas cru un mot de ma lettre, de mes mensonges; mais je ne vous causerai plus de ces chagrins, j'en ai trop souffert.

Vous n'avez pas supposé non plus que je vous prêtais le désir d'habiter Paris. Tout est prêt ici pour vous, et pour toujours. J'ai eu recours à tous mes efforts d'esprit pour vous entourer des objets les plus propres à vous reposer des troubles de votre existence passée. Tel que vous l'avez désiré, vous aurez un cabinet de travail. Mais, je veux aussi, je le veux, je l'exige, que vous travailliez avec nous comme un bon fermier. Vos instruments vous attendent : la serpe, la bêche, le râteau, la brouette; vous êtes pris au mot; vous couperez et sèmerez; vous chasserez d'abord tous les matins. M. Guillaumin vous a dressé deux lévriers magnifiques, et il vous a acheté un fusil à deux coups, chez le meilleur armurier de Paris. La chasse le matin, le travail dans le jour, la lecture le soir. Ludovise a brodé le fond du fauteuil où vous nous raconterez vos histoires. Je tricoterai en vous écoutant. Voilà les fêtes que je me prépare, les bals où j'irai, mon ami.

Je jurerais, sur le salut de mon âme, que c'est la dernière fois que je vous écris. On ne se trompe pas comme ça. Vous viendrez.

Votre fille signe pour moi :

L. U. D. O. V. I. S. E.

DE LUDOVIC A DIANE.

1803. En rade de Saint-Domingue.

Nous sommes sous voile, je pars pour le Havre dans une heure; et je pars sans regret. Amer désenchantement ! Ces nègres que nous avions faits libres ont brûlé les maisons, les villes, les champs de leurs anciens maîtres. Ils ont, à l'heure qu'il est, la liberté et l'assassinat, la liberté et la famine, la liberté et la fièvre jaune sortie de leurs débauches. Ils ont presque autant de bon sens que les blancs; et c'est raison de leur part de prétendre être leurs égaux en tout. Mais la liberté est donc impossible ? Des laquais, des bergers, des matelots, des cuisiniers, se nomment généraux, ducs, marquis, princes; ils se créeraient rois, s'ils ne s'étaient proclamés républicains. Ils se poudrent avec du plâtre, pour imiter leurs anciens maîtres, et les

singes vont en chaise à porteur à travers la ville. C'est sérieux, aussi sérieux que la folie; il y a, à Saint-Domingue, le comte de la Chicorée et le marquis des Pois-Verts.

Un homme seul s'est élevé au-dessus de ces hommes, pour recommander leur cause à l'avenir et la protéger contre le mépris de leur émancipation souillée. Cet homme a été laquais de M. le marquis de Noé; il a soixante ans et sait à peine lire; il est ridé comme un singe, laid, mais étincelant de souplesse, d'audace, de génie : il grimpera à l'immortalité. Quel esprit rare! Sa parole a le sifflement du serpent, ses yeux vous traversent de part en part, son haleine de nègre vous enflamme quand elle vous touche. Cet homme, c'est l'Afrique avec tous ses crocodiles, ses déserts, ses ruses et ses vengeances. Bonaparte n'est qu'un enfant auprès de lui, et lui a été fort modeste en mettant sur la suscription de la lettre qu'il a écrite au premier consul : « *Le premier des noirs au premier des blancs.* » Un de ces hommes tuera l'autre; le Corse empoisonnera l'Africain, ou l'Africain empoisonnera le Corse. Ces deux hommes ne peuvent pas être ensemble; car ils sont semblables : le noir veut tuer la liberté noire, le blanc la liberté blanche : ils se comprennent, ils ont leur

secret. Tous deux se servent du ruban de la gloire pour étrangler la liberté. Ils s'imitent, et ce n'est pas le noir qui imite le plus l'autre. Je les ai vus tous les deux : le noir est le plus éloquent ; je lui ai entendu dire un mot immense, un de ces mots qui viennent de Dieu. « Où auriez-vous pris des armes pour nous combattre si nous fussions venus en plus grand nombre ? lui demanda le général Leclerc. — *J'aurais pris les vôtres,* » répondit cet homme.

Entre ces deux tyrans de génie, Napoléon et Toussaint Louverture, la liberté des deux continents sera étouffée, à moins que la liberté ne les étouffe tous les deux ; et je ne sais comment elle s'y prendra.

Quoi qu'il en soit, la gloire utile est perdue. Quant à moi, je renonce à la poursuivre plus longtemps, presque désolé d'y avoir sacrifié six belles années de ma jeunesse, les plus douces, les plus rapprochées de l'adolescence ; six années irréparablement perdues pour le temps de félicité assuré à mon mariage avec la meilleure des femmes. Que n'ai-je écouté tes conseils, plié le genou devant ton bon sens, le bon sens, qui est cette fleur mystérieuse cherchée par les Espagnols dans les forêts du Nouveau-Monde, et qui éclaire au milieu de la nuit, leur aurait-on dit, parce qu'elle ab-

sorbe, au lieu de rosée, pendant le jour, une partie de la lumière du soleil. Pour qui ai-je vieilli, blanchi avant l'âge? pour qui vous ai-je abandonnées, toi et ma fille? pour des mensonges et des crimes. Qu'est-il resté en Égypte après-nous? l'incendie; et dans l'Inde, derrière moi? l'incendie; et dans l'Amérique? l'incendie. Ceci est triste; mais ceci est accompli, fini, mort. J'ai scellé une pierre tumulaire sur cette partie de ma vie; je voudrais même pouvoir changer de nom.

Le vent est bon; on retire l'ancre du fond de la mer; dans une heure nous aurons la proue tournée vers la France : je crains de mourir avant d'y atteindre. Comme cette lettre est remise à une goëlette de l'État destinée à appareiller dans la journée, peu après nous, elle te parviendra dix ou douze jours, j'estime, avant mon arrivée au Havre. Tu seras préparée à mon retour, bonne Diane. Je voulais te surprendre, disais-je autrefois; est-ce que c'est possible? quel homme serait capable de cette ruse? Que ne puis-je, au contraire, t'indiquer le jour, l'heure et la minute où je me présenterai à la porte de la maison. Sois-y tous les soirs avec ma fille; habillez-vous de blanc, pour que je vous aperçoive de loin, de bien loin. J'aurai, moi, un

chapeau de paille, une veste bleue de matelot et un petit coffret de bois de sandal sous le bras; ce coffret contient tes lettres. Quelle heure! Aurai-je assez de force pour en supporter la joie?

Nous nous rendrons tous les trois à la maison, toi appuyée sur mon bras, près de mon cœur, ma chérie; et ma Ludovise, que je n'ai jamais vue, me donnera la main. Voilà le plus beau triomphe auquel il faille aspirer aujourd'hui; — se réfugier dans la sainte obscurité de la famille, qui est aussi la patrie, comme tu l'as dit avec ta merveilleuse sagacité. Oh! pardonne! pardonne si j'ai souri avec peu de bienveillance autrefois à la naïveté de tes pensées et de tes actions. Inuste ironie! Mais tu es bien vengée : vois comme je te reviens. Tu le sais déjà, ma consolation tout entière, là-bas, au delà des mers, était dans l'évocation silencieuse, constante, du monde où tu respires, dans la construction idéale de la maison que tu habites, dans la peinture imaginaire de chaque objet placé autour de toi; je crois tout connaître par le toucher de mon âme aveugle.

J'ai suivi pas à pas les agrandissements de notre propriété; le mur d'enceinte et les deux prairies où sont les vaches, je les ai vus; j'ai tant aimé par toi cet asile

d'ombre et de silence, que je m'en suis approprié toutes les agitations et tous les parfums. Il n'est pas un fuyant d'eau, une place sablonneuse ou fleurie, une allée, un arbre, dont je ne possède en moi l'éclat, la forme ou le bruit sous le ciel. Tu seras étonnée de la quantité de choses prophétiques qu'on s'amasse par le regret d'avoir perdu et par la soif longtemps soufferte de revoir. J'irai droit à la chapelle, au pavillon d'été, au salon, à la bibliothèque. Je te conduirai moi-même; toi et ma fille, vous me laisserez passer devant.

Comme j'embrasserai tes mains, qui m'ont fait ce paradis pendant l'absence et sur les vagues indications de mes désirs flottants!

Mais nous sommes à pic sur l'ancre; l'embarcation de la goëlette de l'État attend ma lettre. Adieu! non, pas adieu, au revoir! Au revoir dans deux mois: au revoir tout, ma patrie, ma maison dans le bois, mon bois, mes allées désertes, mes travaux utiles, le salon de repos, le cabinet du souvenir, ce bon M. Guillaumin; au revoir, ce que je ne quitterai plus, — toi et ma fille. — A deux mois.

LUDOVIC.

DE LUDOVIC A DIANE.

Le Havre, ... 1863.

MA DIANE,

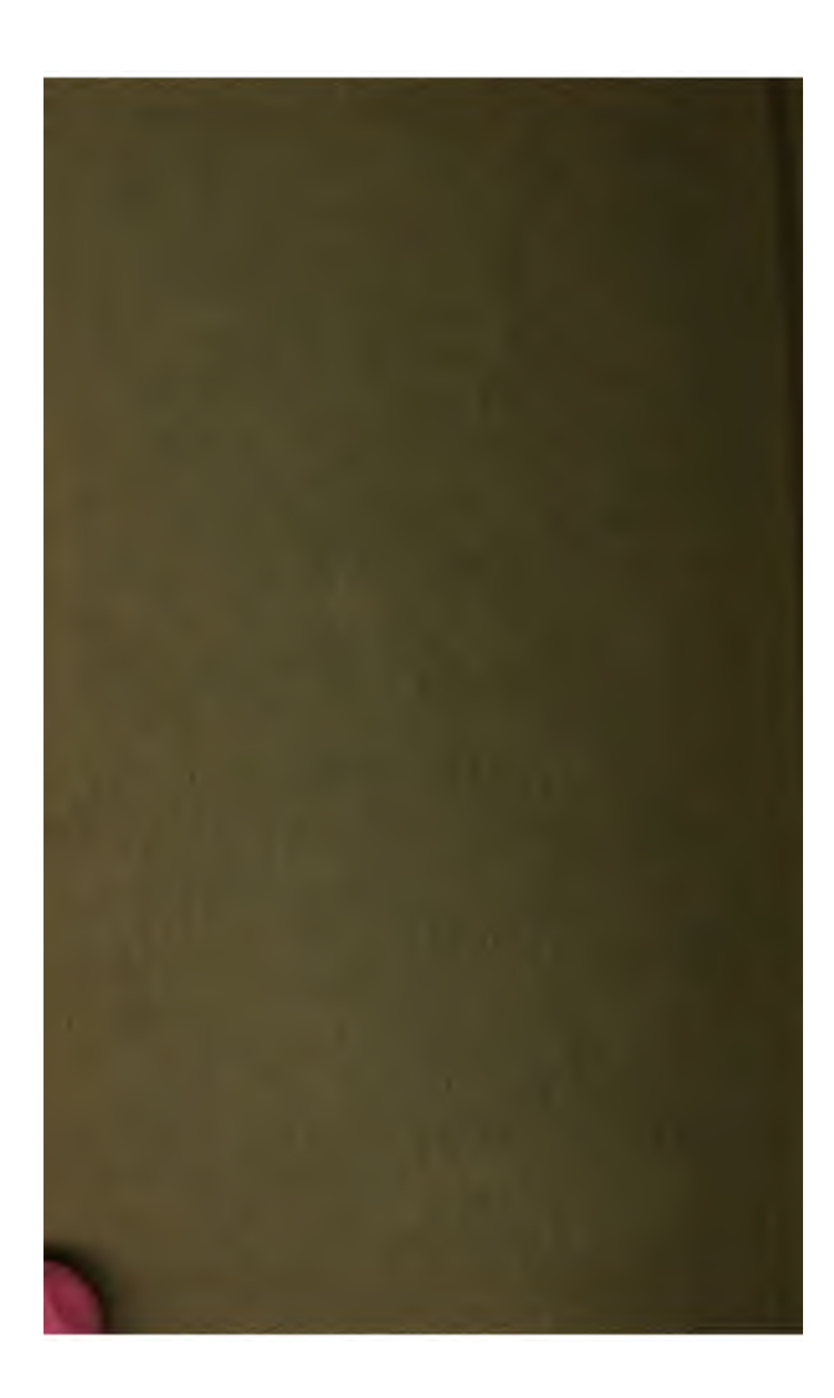
Je ne verrai pas la terre promise!.., je meurs. Encore quelques minutes et je ne serai plus. Je n'ai pas eu le courage d'attendre l'expiration de la quarantaine d'observation qui nous a été imposée. Elle était de quatre jours. En voulant la violer pour me rendre plus vite auprès de toi, j'ai reçu, d'un garde de santé, un coup de feu dans la poitrine. Tout mon sang s'en va... mon regard se trouble... ma main tremble... c'est la mort. Je ne devais plus te revoir, ma Diane chérie, ni te voir une seule fois, ma Ludovise.

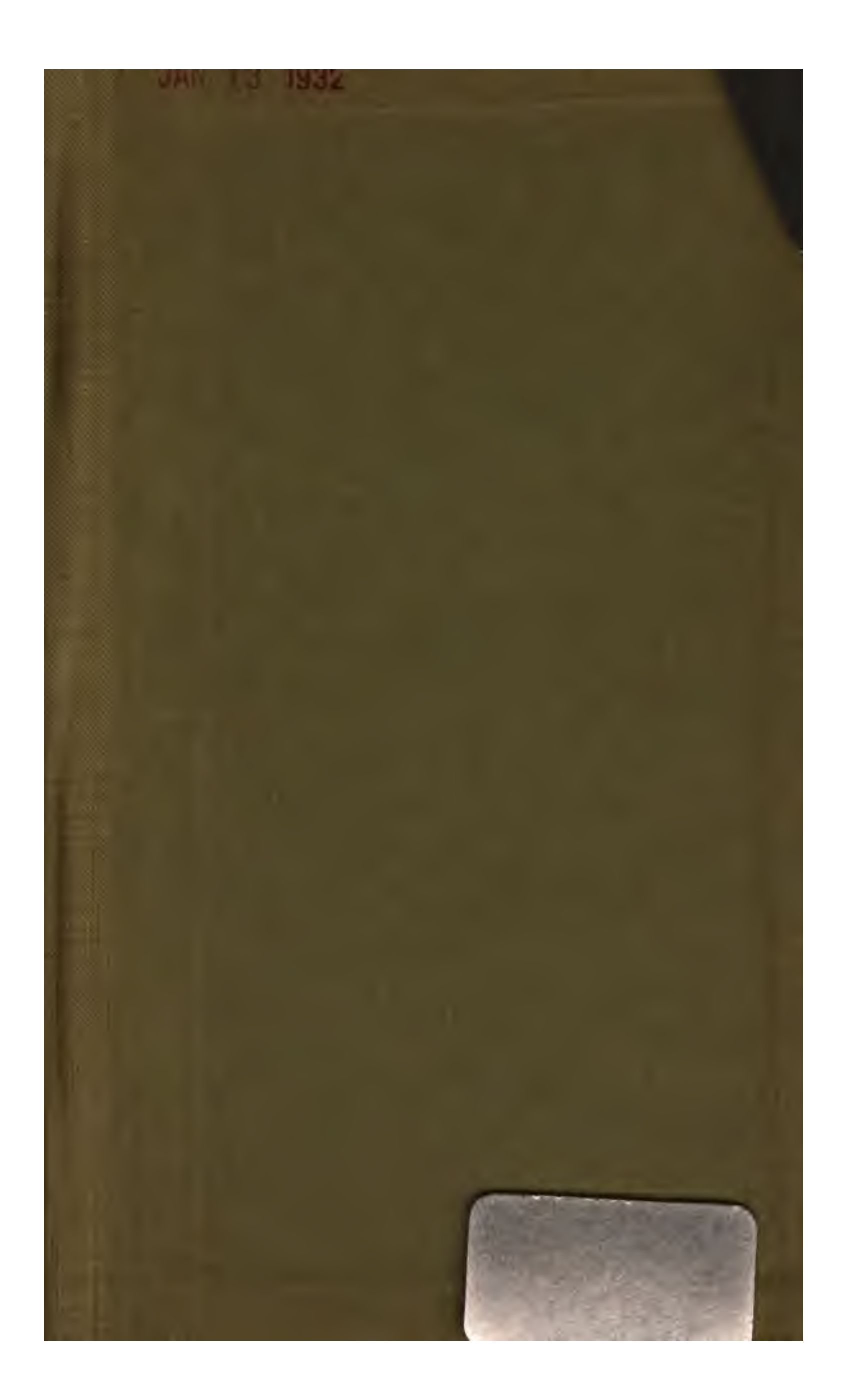
Diane! tu as eu raison de ne pas démolir la chapelle... elle aura ma tombe...

LUDOVIC.

TABLE.

Corbeil, typographie de Crété.




JAN 13 1932

